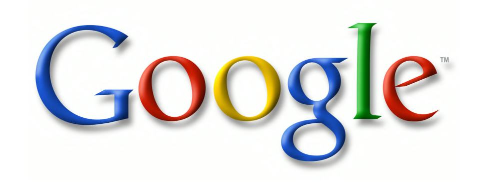
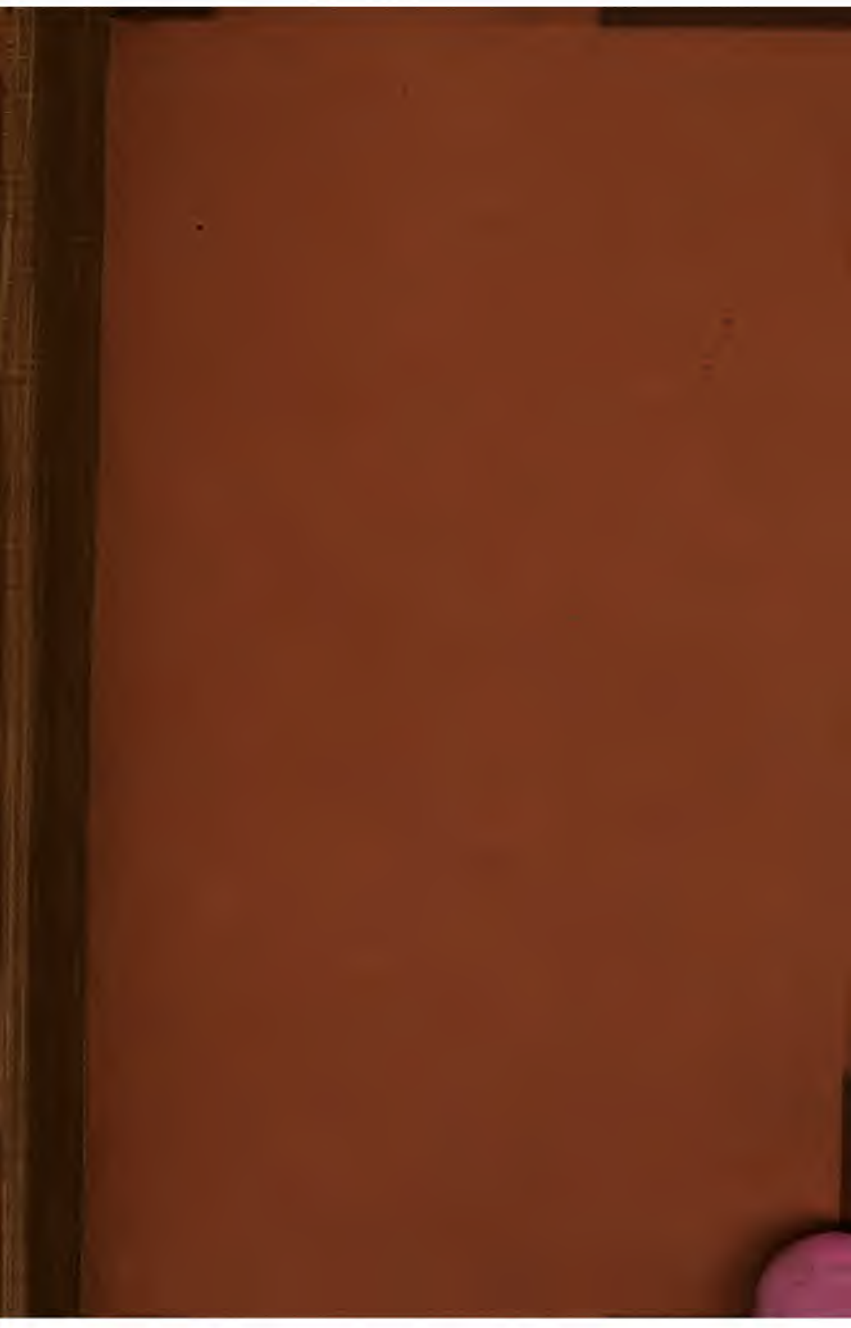



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ESSAI

SUR

LA METTRIE

SA VIE ET SES ŒUVRES

18.

Il a été tiré de cet ouvrage 650 exemplaires :

575 exemplaires sur beau papier mécanique.
50 exemplaires numérotés sur papier vergé de Hollande.
25 exemplaires numérotés sur papier chamois.



JULIEN OFFRAY de la METTRIE

LA PHILOSOPHIE MATÉRIALISTE AU XVIIIe SIÈCLE

ESSAI

SUR

LA METTRIE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

NÉRÉE QUÉPAT

Avec un portrait de La Mettrie, gravé à l'eau-forte



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII



PRÉFACE.

A côté des grands penseurs du XVIII[e] siècle, tels que Voltaire, Diderot, d'Alembert, Condorcet, il en est d'autres, comme La Mettrie, Helvétius, d'Holbach, qui, bien qu'ayant joué un rôle secondaire, n'en ont pas moins puissamment contribué à accélérer le mouvement philosophique dont un des plus beaux résultats fut d'aboutir à la rénovation sociale la plus radicale et la plus féconde des temps modernes.

Deux écoles rivales et auxquelles se rattachaient toutes les autres, divisaient alors le monde intellectuel : l'école spiritualiste, dont l'influence commençait à diminuer devant les progrès croissants de l'esprit scientifique, et l'école matérialiste, qui représentait l'avenir.

C'est à cette dernière seulement et à un de ses champions les plus méconnus que ce travail est destiné.

En voici la raison :

Tous les représentants du spiritualisme ont eu leurs biographes, leurs apologistes; leurs ouvrages ont été minutieusement appréciés; rien enfin ne manque à leur gloire

Pareil honneur n'a pas été accordé aux représentants de la philosophie matérialiste. Auprès de Diderot, d'Alembert, Condorcet, auxquels, il est vrai, on a rendu justice, viennent se ranger des hommes d'un mérite incontestable; le nombre en est grand; nommons seulement La Mettrie. Cependant soit par oubli, soit plutôt par dédain systématique, presque tous les critiques ont jugé convenable de ne pas s'occuper de ce philosophe, si ce n'est toutefois pour flétrir son nom et ses doctrines.

Il me sera facile, dans le courant de cette étude, de montrer combien peu il méritait ce mépris et de réduire à néant les accusations dirigées contre lui.

La Mettrie certainement eut bien des défauts; son style n'est pas toujours exempt d'emphase et

d'obscurité, parfois aussi il se laissait emporter trop loin par son imagination fiévreuse; malgré cela, un peu d'impartialité aurait suffi pour voir et signaler ce qu'il y a de bon dans ses nombreux ouvrages. C'est ce que l'on n'a pas fait; je viens réparer cette omission.

A une époque où la science commençait à peine à s'émanciper de la métaphysique, La Mettrie pressentit quelques-unes des grandes découvertes physiologiques qui ont reçu, de nos jours, une éclatante confirmation.

Une des qualités dominantes de La Mettrie fut une extrême hardiesse philosophique jointe à un réel courage; jamais il ne connut les compromis, jamais on n'obtint de lui la moindre rétractation; il brava toutes les persécutions, toutes les calomnies; ni la haine du clergé, ni les poursuites de ses confrères en médecine ne purent réussir à l'abattre, à le décourager un seul instant.

En définitive La Mettrie valait mieux, comme homme et comme écrivain, qu'on ne le pense généralement: il me sera aisé de le prouver. Ce désir est, ce me semble, bien légitime, et doit me mériter l'indulgence des personnes qui ne partagent pas mes opinions.

Une remarque encore, avant de terminer, remarque importante, sur laquelle je prends la liberté d'attirer l'attention de mes lecteurs.

*Ce travail est plutôt un travail d'*exposition *que d'*interprétation. *J'aurais pu, sans doute, disserter longuement sur tel ou tel point de la vie et de la doctrine de La Mettrie, mais j'ai préféré me mettre en seconde ligne et lui céder la place chaque fois que je n'y ai vu aucun inconvénient.*

VIE DE LA METTRIE

VIE DE LA METTRIE

JULIEN Offray de La Mettrie naquit à Saint-Malo, le 25 décembre 1709 (1). Son père était un négociant aisé; aussi put-il subvenir à tous les frais que nécessite une solide éducation.

La Mettrie fit une partie de ses études au

(1) L'*Éloge de La Mettrie*, par Frédéric II, roi de Prusse, est le document qui a fourni les principaux renseignements qu'on possède sur la vie et les épreuves de ce philosophe. Cet éloge, écrit en français, fut lu en séance publique de l'Académie de Berlin, quelque temps après la mort de La Mettrie, par Darget, secrétaire des commandements du roi. On trouve trace du mécontentement qu'il excita et des observations auxquelles il donna lieu dans la *Correspondance* de Voltaire, années 1751 et 1752. Cet éloge a été inséré dans la meilleure édition des *Œuvres de Frédéric le Grand* (Berlin, Preuss), t. VII. Il a encore été publié à part en 1752 à La Haye, chez Pierre Gosse. Brochure in-12 de 59 pages. — L'abbé Manet et M. P. Levot ont consacré à La Mettrie des notices assez insignifiantes et très-partiales : le premier, dans sa *Biographie des Malouins célèbres* (Saint-Malo, 1824, in-8), voy. p. 189 et suiv.; le second, dans sa *Biographie bretonne* (Vannes, 1857), voy. t. II, p. 124 et suiv.

collége de Coutances, puis il vint à Caen suivre le cours de rhétorique; il se distingua bientôt parmi ses condisciples, et sans efforts, obtint de grands succès (1).

Sa rhétorique terminée, il changea d'atmosphère, prit la diligence de Paris et entra au collége du Plessis, où il étudia la logique, que professait en ce moment un fougueux janséniste, le père Cordier.

Captivé, enthousiasmé, charmé par la parole ardente de son maître, il devint un de ses plus zélés disciples; il embrassa les doctrines jansénistes et alla même, paraît-il, jusqu'à composer sur le jansénisme un ouvrage très-estimé (2).

Mais, comme le dit fort bien M. Desnoiresterres (3) « cette ferveur n'était que de l'effer« vescence, un besoin d'émotion et de surexci« tation qui n'a rien de commun avec la vocation,

(1) « Il remporta tous les prix », dit Frédéric le Grand dans son *Éloge de La Mettrie.*

(2) On ne sait trop sur quelle autorité Frédéric base cette assertion. Comme MM. Assézat et Desnoiresterres, nous croyons que ce livre n'a jamais été publié. Personnellement, nous l'avons cherché en vain dans bien des bibliothèques publiques ou privées, et nous n'en avons trouvé le titre dans aucun ouvrage de bibliographie. Il n'a sans doute existé qu'à l'état de manuscrit et a probablement été perdu ou détruit.

(3) *Voltaire et Frédéric*, Paris, Didier, 1870, in-8. Voy. p. 31. Dans cet ouvrage, fort intéressant d'ailleurs, M. Desnoiresterres a consacré incidemment quelques pages à La Mettrie; toutefois, il le considère presque uniquement au point de vue anecdotique.

« dont le caractère est d'attendre tout du temps, « de se développer et de grandir avec lui. Il « serait assez piquant, toutefois, que l'auteur de « l'*Homme machine* eût passé par le jansé- « nisme pour arriver à l'athéisme. »

En 1725, La Mettrie étudia la physique au collége d'Harcourt (1) et y fit de rapides progrès. Ces études terminées, il revint dans son pays avec la perspective d'un lointain canonicat (2).

« Fort probablement ne se fût-il pas borné à « être un médiocre prêtre ou un prêtre ana- « créontique comme Chaulieu et Grécourt, et « eût-il mis le feu aux poudres là comme dans « la profession qu'il finit par embrasser sur le « conseil d'un médecin malouin appelé Hu- « nauld (3). Il fallait obtenir du père la permis- « sion de courir des chances nouvelles. Mais, à « en croire le roi de Prusse, tout bien considéré, « celui-ci convaincu que les remèdes d'un mé-

(1) Le collége d'Harcourt, fondé en 1280, s'appelle aujourd'hui lycée Saint-Louis. Parmi ses élèves les plus illustres, citons Saint-Évremond, Nicole, Boileau, Racine, Dacier, l'abbé Prévost, Diderot, Laharpe, etc...

(2) Son père le destinait à l'état ecclésiastique

(3) Hunauld, dont La Mettrie fut le meilleur élève, était un des anatomistes les plus distingués du XVIII[e] siècle. Pas plus que La Mettrie, il ne se gênait pour critiquer ses confrères, et eut surtout de vifs démêlés avec Petit et Andry. Il mourut à Saint-Malo en 1742.

« decin rapportaient plus que les absolutions « d'un prêtre (1), donna son plein acquiescement, et La Mettrie put se livrer à corps perdu « à l'anatomie, disséquer sans relâche durant « deux hivers et finalement conquérir à Reims, « en 1728, le bonnet de docteur en médecine.

« Cinq ans plus tard (2), il prenait un parti « qui à cette date a bien son mérite; il quittait « sa Bretagne pour aller étudier à Leyde sous « Boerhaave.

Le maître, dit Frédéric (3), était digne de l'écolier, et l'écolier se rendit bientôt digne du maître; La Mettrie appliqua toute la sagacité de son esprit à la connaissance et à la cure des infirmités humaines, et il devint grand médecin dès qu'il voulut l'être.

En 1734, il traduisit le *Traité du feu*, l'*Aphrodisiacus* de Boerhaave et y joignit une dissertation de son cru sur les maladies vénériennes. Ce livre eut du succès et attira l'attention du monde médical.

Un des membres les plus renommés de la Faculté de Paris, Astruc, le critiqua et y releva

(1) Eh, eh ! cela dépend. Il y a certains prêtres qui n'échangeraient certainement pas leur confessionnal contre le cabinet d'un docteur en médecine.

(2) En 1733 par conséquent.

(3 Voyez *Éloge de La Mettrie.*

diverses erreurs qu'il mentionna dans son grand ouvrage *De morbis venereis* (1736).

L'année suivante, La Mettrie écrivit son *Traité du vertige* (1), et profita de l'occasion pour y ajouter une lettre dans laquelle il répliquait à Astruc avec beaucoup de tact et de politesse.

Astruc, néanmoins, ne se tint pas pour battu; les éloges que La Mettrie lui avait adressés dans son *Nouveau Traité des maladies vénériennes* (1739, in-12,) ne le satisfirent nullement. Au contraire, il s'entêta et finalement en arriva à dire en propres termes des sottises à La Mettrie dans la seconde édition de son traité *De morbis venereis* (2). Celui-ci se contint, ne souffla mot, dissimula sa colère, en se promettant bien, toutefois, de se venger tôt ou tard de son fat et insolent collègue.

C'est à cet incident que nous devons La Mettrie pamphlétaire, c'est cet incident qui fut le point de départ de sa polémique contre ses confrères.

Nous n'insisterons pas ici à ce sujet, car nous

(1) *Traité du vertige.* Rennes, Garnier, 1737, in-12. Nouvelle édition, Paris, 1738, in-12.

(2) Voy. *De morbis venereis*, édition de 1740, t. II, p. 1125.

l'avons traité très au long dans notre chapitre intitulé : *La Mettrie pamphlétaire; ses démêlés avec Astruc et la Faculté de Paris; ses ouvrages contre les médecins.*

De retour à Saint-Malo, La Mettrie continua à travailler et à produire avec plus d'ardeur que jamais. Il traduisit les *Aphorismes* de Boerhaave, puis son *Traité de matière médicale, son Abrégé de la théorie chimique* et ses *Institutions.*

Ces traductions, notez-le, ne nuisaient en rien à ses propres recherches, à ses travaux personnels ; il publia coup sur coup un *Traité de la petite vérole* (1740, in-12), des *Observations de médecine pratique* (1743, in-12) et six volumes de commentaires sur la physiologie de Boerhaave (1).

Tous ces ouvrages parurent à Paris, bien qu'il les eût composés à Saint-Malo.

Sur ces entrefaites Hunauld son maître mourut (1742).

(1) A ces diverses publications, il faut ajouter un petit opuscule intitulé : *Essai sur l'esprit et les beaux esprits,* Amsterdam, frères Bernard, sans date (1740), in-12 de 42 pages, dans lequel il passe en revue, d'une façon assez satirique, un certain nombre d'écrivains de son temps ; les uns y sont désignés seulement par leurs initiales, tels sont : Gresset, Crébillon fils, Voltaire, l'abbé Prévost, Fontenelle ; les autres, en toutes lettres ; parmi ces derniers, citons l'abbé Desfontaines, Rollin.

La Mettrie se rendit à Paris, où, sur la recommandation de Morand, chirurgien des Invalides et du docteur Sidobre (1), il fut attaché au duc de Grammont, qui à son tour lui fit obtenir le brevet de médecin aux gardes-françaises. C'est en cette qualité qu'il assista à la bataille de Dettingen, au siége de Fribourg et à Fontenoy, où son bienfaiteur le duc de Grammont fut emporté par un boulet de canon (2).

Ici se place une anecdote citée par M. Desnoiresterres (3) et extraite des *Mémoires* du duc de Luynes (4), anecdote assez comique, mais dont l'authenticité, je dois l'avouer, ne me paraît pas avérée.

(1) Sidobre était un médecin petit-maître, empesé, parfumé, bichonné, bref, pincé à quatre épingles. Dans sa comédie intitulée : *la Faculté vengée* (p. 146, acte II, scène VIII), La Mettrie l'a raillé agréablement en le désignant sous le sobriquet de Muscadin.

« Vous avez l'air vous-même d'un grand seigneur, dit Pluton en s'adressant à Muscadin (Sidobre). On dirait que vous avez fait la fortune d'un intendant! Le beau linge! Les superbes dentelles! Le beau blond! Je n'ai jamais vu de plus belles perruques! Le beau diamant! et le magnifique bec-à-corbin!

Muscadin. — Je suis tout or, jusqu'à mes boucles et mon plat à barbe. Je porte en hiver des chemises de coton fin! »

(2) *Grammont, que signalait sa noble impatience,*
Grammont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur.

(VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, édit. Beuchot, t. XII, p. 130, 131, poëme de Fontenoi.)

(3) *Voltaire et Frédéric*, page 33.

(4) Duc de Luynes, *Mémoires*, t. XI, p. 311.

C'était au siége de Fribourg. Se trouvant à la table d'un des généraux, à celle du duc de Grammont sans doute, La Mettrie s'avisa de dire, sans se préoccuper des oreilles qui pouvaient recueillir ses propos, qu'il arrivait à lui et à ses collègues d'expérimenter quelquefois des remèdes sur les domestiques. A quelque temps de là, un palefrenier tombe malade, on envoie chercher La Mettrie, qui s'empresse d'accourir; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il se vit reçu à coup de fourche par les domestiques! Il n'eut que le temps de battre prudemment en retraite.

C'est encore pendant ce même siége de Fribourg qu'il eût une violente attaque de fièvre chaude (1), dont heureusement il réchappa. Cette fièvre, comme nous allons le voir, fut pour lui une source d'observations fécondes et qui profitèrent largement à la science.

(1) C'est sans doute à cette maladie que La Mettrie fait allusion quand il dit : « Voilà, Dieu merci, tant de sortes d'épreuves par lesquelles j'ai passé sans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même en philosophe. Dans ces violentes crises où je me suis vu prêt de passer de la vie à la mort, dans ces moments de faiblesse où l'âme s'anéantit avec le corps, moment terrible pour tant de grands hommes, comment, moi, frêle et délicate machine, ai-je la force de plaisanter, de badiner, de rire ? » *Système d'Épicure,* pensée LXIII.

La Mettrie mourut en effet en philosophe, comme il l'avait prédit.

Donnons la parole à Frédéric :

Une maladie est pour un philosophe une école de physique; il crut s'apercevoir que la faculté de penser n'était qu'une suite de l'organisation de la machine et que le dérangement des ressorts influait considérablement sur cette partie de nous-même que les métaphysiciens appellent l'âme. Rempli de ces idées pendant sa convalescence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténèbres de la métaphysique; il tenta d'expliquer à l'aide de l'anatomie la texture déliée de l'entendement, et il ne trouva que de la mécanique où d'autres avaient supposé une essence supérieure à la matière. Il fit imprimer ses conjectures philosophiques sous le titre d'*Histoire naturelle de l'âme* (1).

L'aumônier du régiment sonna le tocsin contre lui et d'abord tous les dévots crièrent.

Le vulgaire des ecclésiastiques est comme Don Quichotte, qui trouvait des aventures merveilleuses dans des événements ordinaires, ou comme ce fameux militaire (2) qui, trop rempli de son système, trouvait des colonnes dans tous les livres qu'il lisait.

La plupart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature comme si c'étaient des traités de théologie; remplis de ce seul objet, ils voient des hérésies partout: de là viennent tant de faux jugements et tant d'accusations formées pour la plupart mal à propos contre les auteurs.

Un livre de physique doit être lu avec l'esprit d'un

(1) Voici le titre exact de cet ouvrage : *Histoire naturelle de l'âme*, traduit de l'anglais de Charp par feu H... La Haye, Néaulme, 1745, in-8. Nouvelle édition, Oxford, 1747, in-12. Voyez ma notice sur les œuvres de La Mettrie, à la fin de cet ouvrage.

(2) Le chevalier de Folard.

physicien; la nature, la vérité est son juge, c'est elle qui doit l'absoudre ou le condamner. Un livre d'astronomie veut être lu dans le même sens.

Si un pauvre médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué sur le crâne dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire ou se taire. Si un astronome habile démontre, malgré Josué, que la terre et tous les globes célestes tournent autour du soleil, il faut ou mieux calculer que lui ou souffrir que la terre tourne.

Mais les théologiens, qui par leurs appréhensions continuelles pourraient faire croire aux faibles que leur cause est mauvaise, ne s'embarrassent pas de si peu de chose. Ils s'obstinèrent à trouver des semences d'hérésie dans un ouvrage qui traitait de physique; l'auteur essuya une persécution affreuse, et les prêtres soutinrent qu'un médecin accusé d'hérésie ne pouvait pas guérir les gardes-françaises (1).

La Mettrie eût donc à subir une persécution affreuse, et cette épithète n'est certainement pas exagérée.

Devant la coalition du clergé et des nombreuses personnes qui jalousaient la faveur (2) dont il jouissait auprès du duc de Grammont, il dut quitter le régiment des gardes.

(1) *Éloge de La Mettrie*, Œuvres de Frédéric le Grand (Berlin, Preuss), tome VII, p. 41, 42.

(2) C'est lui-même qui nous apprend, dans son *Supplément à l'ouvrage de Pénélope* (Berlin, 1750, in-12, voyez page 272), combien sa position et son crédit auprès du duc de Grammont lui avaient valu d'envieux.

On a prétendu qu'il y fut contraint; La Mettrie, au contraire, affirme que c'est de son plein gré qu'il se retira, afin de se soustraire aux ennuis et aux déboires que pouvaient lui attirer les menées de ses adversaires.

Les renseignements qu'il fournit lui-même à ce sujet paraissent être très-concluants et absolument dignes de foi.

Je ne crois pas, dit-il (1), devoir entrer dans un plus grand détail pour prouver qu'il est faux que j'ai été congédié du régiment des gardes sous quelque prétexte que ce soit. Il me suffit d'en appeler à tout le régiment, aux bontés singulières qu'il y aurait trop de vanité à détailler (mais ce qu'il serait indécent de dire, il serait ingrat de ne pas le sentir), aux bontés, dis-je, avec lesquelles je fus reçu dans ce riche et brillant corps, et précisément dans le temps où vous supposez, monsieur (2), (tant vous êtes au fait !) que j'y ai été remercié, c'est-à-dire peu de temps après la mort de M. le duc de Grammont. Je pourrais encore alléguer les regrets pleins d'amitié dont je sais que tant d'aimables officiers ont bien voulu m'honorer, si tout ne cédait à la générosité avec laquelle le régiment m'a fait toucher à Gand, par les mains de M. le chevalier de Vaudreuil, une gratification de 800 livres. S'il en était besoin encore, M. le duc de Biron même se ferait un plaisir de me rendre justice en cette occasion;

(1) *Supplément à l'ouvrage de Pénélope*. Voyez page 371.
(2) Il s'adresse ici au directeur de la *Bibliothèque raisonnée*, feuille dans laquelle (voy. année 1748, t. I, volume 2, p. 112 et suiv.) on avait inséré un libelle contre lui.

car, comme je fus bien aise de sortir du corps par la même porte qui m'y avait fait si honorablement entrer, je priai cet aimable seigneur de vouloir bien porter lui-même la parole de ma démission, ce qu'il fit avec cette bonté dont il m'a toujours accueilli et protégé.

Tout le monde sait que je pris ce violent parti à l'occasion du grand bruit que mon *Histoire de l'âme* (1) faisait dans Paris.

Cette fois au moins La Mettrie ne vit pas la mauvaise fortune s'acharner après lui. On le dédommagea amplement en le nommant médecin en chef des hôpitaux militaires de Lille, Gand, Bruxelles, Anvers et Worms.

Cette brillante position prouve combien en haut lieu on estimait són talent, sa probité et ses connaissances médicales.

Comment supposer, en effet, qu'on eût nommé à un poste aussi important un homme sans valeur réelle, léger, insouciant, comme affectent de le traiter la plupart des auteurs qui ont parlé de lui, et notamment tous ces faiseurs de biographies médicales (2), ou plutôt tous ces fades

(1) Cet ouvrage donna lieu, en effet, à de vives polémiques. Parmi les réfutateurs de La Mettrie, citons l'abbé François-Bruno Tandeau, qui, sous le voile de l'anonyme, publia un livre intitulé : *Lettre à M....., maître en chirurgie, sur l'histoire naturelle de l'âme*, 1745, in-12. Cet ouvrage toutefois est assez rare, car nous n'avons pu le trouver ni à la Bibliothèque nationale, ni à Sainte-Geneviève, ni à celle de l'École de médecine.

(2) Citons, par exemple, la notice grotesque que MM. Bayle et

compilateurs dont les ouvrages ne sont que de mauvais plagiats bourrés de fautes et d'inexactitudes ?

Malheureusement sa *Politique du médecin de Machiavel* (1) vint encore une fois troubler sa tranquillité et briser son avenir médical.

Cette satire, dans laquelle tous les principaux médecins de l'époque étaient attaqués et ridiculisés, fut condamnée, par arrêt du parlement du 9 juillet 1746, à être lacérée et brûlée par l'exécuteur de haute justice (2).

Ce pamphlet ayant porté juste, La Mettrie en publia un autre l'année suivante, sous le titre de : *La Faculté vengée* (3).

A ce dernier coup, par exemple, la colère des médecins redoubla ; ils intriguèrent avec tant d'habileté et de persistance que La Mettrie, courant le risque d'être arrêté, jugea, non sans raison, prudent de s'expatrier (4).

Thillaye ont consacrée à La Mettrie dans leur *Biographie médicale*. Voy. t. II, p. 370.

(1) *La Politique du médecin de Machiavel, ou le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*. ouvrage réduit en forme de conseils, par le Dr Fum-Ho-Ham. Amsterdam, frères Bernard, sans date (1746), in-12 de XXVIII et 64 pages.

Consultez encore, à la fin de cet ouvrage, *ma* notice sur les œuvres de La Mettrie.

(2) Voy. Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu.*

(3) *La Faculté vengée*, comédie en 3 actes par M***, docteur régent de la Faculté de Paris (Paris, Quillau, 1747, in-8).

(4) « Je n'ai même pas été exilé, nous dit La Mettrie ; je me

Il se réfugia au Saz de Gand, où, prétend-on (1), il fut pris pour un espion; mais, comme rien ne confirmait ces injustes soupçons, on se borna à le prier de choisir un autre lieu de résidence.

Il se rendit alors à Leyde, où il vécut d'une pension que lui payait M. du Chayla.

C'est dans cette dernière ville qu'il composa l'*Homme machine* (2), le plus remarquable et le plus hardi de tous ses ouvrages.

Le malheureux ne devait pas tarder toutefois à payer cher son audace philosophique.

suis expatrié quand j'ai vu que je courrais le risque d'être arrêté. » Voy. *Supplément à l'ouvrage de Pénélope*, p. 371, note de la Réponse à un libelle de la *Bibliothèque raisonnée*.

Il y a ici une distinction un peu subtile, comme le fait observer avec juste raison M. Assézat (réimpression de *l'Homme machine*, page xxvi de l'Introduction). Ce qui est sûr, c'est que La Mettrie, une fois dehors, se vit dans l'impossibilité de rentrer en France. Il avait devancé son arrêt, l'expatriation fut maintenue administrativement à l'état d'exil.

(1) C'est M. Desnoiresterres qui relate cette particularité (*Voltaire et Frédéric*, p. 37). Elle paraît cependant bien peu fondée. Comment, je le demande, aurait-on pu prendre La Mettrie pour un espion à Gand, ville où il avait été médecin en chef de l'hôpital militaire, et où il était connu par conséquent. Sans doute, il aurait pu se déguiser, prendre un faux nom et exciter ainsi les soupçons de la police gantoise, mais alors, une fois dépisté, au lieu de se laisser mettre à la porte de la ville il est probable qu'il se serait empressé de décliner ses noms et qualités. Donc, s'il se retira à Leyde, tout porte à croire que c'est de son plein gré et pour des motifs que nous ignorons. Cependant, il faut dire que La Mettrie relate lui-même cette particularité dans sa *Faculté vengée*, p. 40.

(2) *L'Homme machine*, Leyde, Élie Luzac, 1748, in-12. Cette première édition est maintenant devenue assez rare. On trouve

« Cet ouvrage, dit Frédéric (1), qui devait « déplaire à des gens qui par état sont ennemis « déclarés des progrès de la raison humaine, « révolta tous les prêtres de Leyde contre l'au- « teur : calvinistes, catholiques et luthériens « oublièrent en ce moment que la consubstan- « tiation, le libre arbitre, la messe des morts et « l'infaillibilité du pape les divisaient; ils se « réunirent tous pour persécuter un philosophe « qui avait de plus le malheur d'être Français, « dans un temps où cette monarchie faisait « une guerre heureuse à leurs Hautes Puis- « sances. »

La fureur de ces charitables ministres de Dieu était des plus menaçantes; la perte de La Mettrie fut résolue. Le seul parti qui lui restait à prendre était évidemment de s'enfuir, sans perdre une minute, de ce pays peu hospitalier. C'est ce qu'il fit.

Il dut même prendre des précautions minutieuses pour ne pas être découvert et arrêté. Enfin, grâce à un libraire de Leyde qui voulut bien lui

un compte rendu de *l'Homme machine* dans les *Cinq Années littéraires* de Clément (Berlin, 1756). Voy. t. I, p. 121 et suiv. Clément s'y montre sévère pour l'ouvrage, mais bienveillant pour l'auteur.

(1) *Éloge de La Mettrie*

servir de guide, après avoir voyagé à pied, la nuit (1), sans asile, presque sans nourriture, il parvint à se mettre hors de portée de ses persécuteurs.

L'Homme machine (2) ne portait pas de nom d'auteur et fut édité à Leyde par un libraire fort intelligent, Élie Luzac fils, qui crut prudent néanmoins d'y joindre un avertissement dans lequel il s'excuse tant bien que mal d'avoir édité ce livre hardi. Élie Luzac avait d'ailleurs des convictions philosophiques opposées à celles de La Mettrie, comme il le prouva plus tard en publiant une réfutation intitulée : *l'Homme plus que machine* (3).

Afin sans doute de mieux assurer son anonymat et de détourner les soupçons de la

(1) Fréron, *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (Nancy, 1753), t. X, p. 105, 106. Lettre de M. Désormes, premier comédien du roi de Prusse au sujet du célèbre La Mettrie.

(2) Voyez mon chapitre intitulé : *Analyse de l'Homme machine*. Les écrivains qui se sont occupés de La Mettrie et qui en ont parlé avec impartialité sont trop rares pour que je ne cite pas avec éloge la notice que M. Jules Lermina a consacrée à La Mettrie dans un petit journal qui paraissait jadis au quartier Latin, *le Critique* (voy. année 1867, 2e série, numéros 6, 7, 9 et 10). Cette notice, quoique très-courte et superficielle, méritait néanmoins d'être indiquée ici.

(3) *L'Homme plus que machine*, Londres (Hollande), 1748, petit in-12. Cet ouvrage se trouve aussi dans le tome III des *Œuvres de La Mettrie*, édition de 1774. Élie Luzac était un homme distingué; il a publié divers ouvrages de droit et de philosophie. Il mourut en 1796.

censure, La Mettrie avait placé en tête de l'*Homme machine* une dédicace à Haller, savant illustre, mais dont les principes chrétiens s'éloignaient absolument des siens.

Ce procédé mécontenta vivement Haller, il le considéra même comme un véritable outrage. La Mettrie d'ailleurs s'excusa de bonne grâce. « C'est la nécessité de me cacher, dit-il (1) qui « m'a fait imaginer la dédicace à M. Haller. Je « sens que c'est une double extravagance de « dédier amicalement (2) un livre aussi hardi « que l'*Homme machine* à un savant que je « n'ai jamais vu et que cinquante ans n'ont pu « délivrer de tous les préjugés de l'enfance; « mais je ne croyais pas que mon style m'eût « trahi. »

Le secret, en effet, ne fut pas gardé longtemps, et le public apprit bien vite quel était l'auteur de ce livre.

Aussi Haller, qui, au lieu de passer outre, avait au contraire pris la chose au sérieux, s'empressa-t-il d'écrire à l'éditeur de la *Bibliothèque*

(1) Discours préliminaire, p. 62 du tome Ier de l'édition des *Œuvres de La Mettrie* de 1774.

(2) Cette dédicace était, en effet, conçue en termes très-flatteurs.

raisonnée (1) pour désavouer l'amitié et les principes de La Mettrie.

L'éditeur de ce journal s'étant contenté de jeter simplement au panier la lettre du vénérable Haller, celui-ci s'adressa alors au *Journal des Savants* (2). Notez bien que dans cette affaire il n'y avait pas, en définitive, de quoi fouetter un chat, passez-moi l'expression. La notoriété de Haller était trop grande, ses opinions trop connues, pour qu'on s'avisât jamais de le rendre complice ou solidaire des idées de La Mettrie.

Ce brave savant en jugea autrement, paraît-il; il crut nécessaire d'entrer dans des explications détaillées. Au lieu de se contenter de sourire comme l'aurait fait en cette circonstance un homme d'esprit, il prit une pose tragique. « L'auteur anonyme de l'*Homme machine*, « dit-il, m'ayant dédié cet ouvrage également « dangereux et peu fondé, je crois devoir à *Dieu*, « à la religion et à moi-même la présente dé-

(1) Ce journal, qui parut de 1728 à 1753 (52 vol. in-8 dont 2 de tables), était rédigé par Armand de La Chapelle, Barbeyrac et Desmaizeaux.

(2) Consultez, sur ce journal célèbre, l'intéressante notice de M. Hatin dans sa *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*. Paris, Didot, 1866, in-8. Voy. p. 28 et suiv.

« claration, que je prie messieurs les auteurs du « *Journal des Savants* d'insérer (1) dans leur « ouvrage.

« Je désavoue ce livre comme entièrement « opposé à mes sentiments. Je regarde sa dé- « dicace comme un affront plus cruel que tous « ceux que l'auteur anonyme a faits à tant « d'honnêtes gens, et je prie le public d'être « assuré que je n'ai jamais eu de liaison, de « connaissance, de correspondance ni d'amitié « avec l'auteur de l'*Homme machine*, et que je « regarderais comme le plus grand des malheurs « toute conformité d'opinions avec lui. »

Après tout, Haller ne faisait qu'user du droit de réplique, nous ne pouvons lui donner tort. C'était à La Mettrie maintenant à demeurer tranquille et à ne pas prolonger et envenimer une discussion désormais sans objet.

Mais, au lieu de prendre ce dernier parti, il vit là une occasion de s'amuser un peu et de faire rire la galerie aux dépens de Haller.

Il alla certes trop loin et dépassa les bornes de

(1) Voyez *Journal des Savants*, mai 1749, p. 300 et 301. Lettre de M. Haller, conseiller aulique, médecin du corps de Sa Majesté britannique et professeur ordinaire de l'Université de Gœttingue, membre du conseil souverain de la république de Berne, à Messieurs du *Journal des Savants;* à Gœttingue, le 12 de mars 1749.

la plaisanterie permise. Tout en l'en blâmant de toutes nos forces, nous ne pouvons résister à l'envie de citer un des passages les plus crus et les plus amusants de sa nouvelle réponse.

C'est là un véritable morceau tintamarresque.

Il n'y a pas, dit-il, jusqu'aux dames de l'Université de Gœttingue chez qui notre professeur ne se soit montré aussi brillant que profond philosophe. Je me souviendrai toute ma vie du dernier et singulier souper de filles que nous fîmes ensemble, La ***, H*** et moi. La *** m'y mena : il a toujours aimé le beau sexe, et d'ailleurs, sectateur d'un maître charmant, il se faisait un plaisir de le suivre partout, jusqu'en ces lieux où la volupté règne, sans sentiments, à la vérité, mais aussi sans contrainte. Le célèbre docteur présidait à une table ornée par les nymphes du dieu des jardins, avec cette plaisante gravité de magister de village que vous lui connaissez. Il fut d'abord question de l'existence de Dieu par les merveilles de la nature. J'avais sous ma main deux de ces preuves-là; et nos demoiselles se rengorgeaient, croyant que c'était des leurs qu'on parlait. Mais quel fut leur étonnement quand elles entendirent leur *gros* (comme elles l'appellent) philosopher et se livrer à des réflexions aussi bien placées que celles de Trimalcion sur la mort.

*Hélas! disait H***, plus on devine la nature et plus son auteur disparaît; le fil auquel tenait jadis son existence s'exténue de jour en jour, il se brûle au flambeau de la physique, qui n'éclaire que l'incrédulité. On a beau dire, faire, calculer même des XXX, ils ne prouveraient pas davantage, fussent-ils algébriquement multipliés à l'infini. En effet, dans l'infinie combinaison du mouvement et des choses, combien de fois*

*les dés du hasard n'ont-ils pas pu produire tout ce qui vous paraît si marqué au coin d'une intelligence que nos yeux n'imaginent ou croient voir que parce qu'ils sont myopes et bornés! Telle fut aussi l'opinion du père de l'ancienne philosophie, Épicure, que Lucrèce prit pour son dieu, n'en connaissant point d'autre. Quels génies, mes enfants, quels puissants génies que ces anciens! Ils ont tout connu, jusqu'aux globes organiques de Buffon, qui n'est qu'un nouvel Anaxagoras. Voyez Lucrèce, voyez la savante préface dont j'ai orné la traduction allemande de l'*Histoire naturelle *de cet auteur français, dont je fais cependant assez de cas.* Ensuite, entassant tous ces arguments rebattus, ressassés ou plutôt réfutés cent fois : *S'il y avait une providence,* ajoutait notre incrédule amphitryon, *les méchants seraient punis, les bons récompensés,* les Mœurs (1) *n'auraient pas été condamnées au feu dans un pays où l'on se pique d'en avoir; l'*Homme machine *n'aurait pas fait fortune, Boindin serait mort et Bacouill* (2) *cassé. Je ne sais pas, au reste, comment sont gouvernés les autres mondes (s'il y en a), mais il me paraît que celui-ci serait fort mal sans la férule des juges et des loix. Le mérite encore, dans l'hypothèse du Tien, comme parlent les préadamites chinois, serait autrement pensionné; les hommes utiles seraient mieux payés que des faiseurs de cabrioles ou d'agréables marionnettes,* poursuivit-il en regardant nos sœurs, qui pensèrent se fâcher; *et, pour tout dire en un mot, moi Haller, moi qui ai tant de lecteurs, je le demande aux plus éclairés, pourquoi n'ai-je de réputation qu'en Allemagne? Donc, tout est hasard;*

(1) Cet ouvrage, qui eût alors un certain succès, avait pour auteur Toussaint.

(2) Surnom anagrammatique que La Mettrie donne à Bouillac dans ses satires contre les médecins ; il le désigne encore par le sobriquet de Sot-en-cour.

donc, rien n'est conduit; donc, rien n'est gouverné.

Voyez si l'on peut juger des auteurs par leurs ouvrages! Qui eût cru celui-ci un épicurien si déterminé en voyant ce qu'il a si politiquement inséré çà et là dans ses écrits (1)?

« Comme le dit avec raison M. Desnoires-
« terres (2), la plaisanterie poussée à cet excès n'est
« plus de la plaisanterie. Tandis que La Mettrie
« se frottait les mains et s'applaudissait de ce tour
« d'écolier, sa victime s'estimait déjà la fable de
« tous les honnêtes gens, un objet de mépris et
« d'exécration pour les hommes sincères et can-
« dides qui croient encore plus à la méchanceté
« qu'au mensonge, et ne sauraient admettre qu'il
« y ait au monde des âmes assez noires pour in-
« venter un pareil tissu d'horreurs. L'on ne vit
« pas sous le poids de semblables charges. Hal-
« ler s'adresse, éperdu, à Maupertuis, le prési-
« dent d'une Académie dont des engagements
« antérieurs l'avaient seuls empêché de faire
« partie; il énumère ses griefs dans une lettre
« éplorée, où il croit devoir se défendre des ab-
« surdités qu'on lui prête. »

(1) Ce long passage est extrait d'une brochure de La Mettrie, dirigée contre Haller, et intitulée : *Le petit homme à longue queue*. Voy. p. 42. Il a été reproduit par le marquis d'Argens dans *Ocellus Lucanus*. Berlin, 1762, in-12, p. 245.

(2) *Voltaire et Frédéric*, p. 43.

Vous me direz que c'est un *persiflage*, un badinage qui ne doit pas porter coup, parce que le faux en saute aux yeux; que l'auteur ne croit rien de ce qu'il dit, et qu'il a laissé à chaque page de quoi empêcher le lecteur de se tromper à mon désavantage. Mais il y a toujours eu des *Bayles,* il y aura toujours des collecteurs d'anecdotes qui trouvent leur compte à les rendre les plus piquantes et les plus contraires qu'il se puisse au caractère dont un auteur a fait profession. Quelle contradiction que d'écrire pour la religion dans le temps même qu'avec un *Démétrius* (1) je prêcherais l'athéisme dans des compagnies si peu assortissant au ton général de ma vie!

J'en appelle à vous, monsieur : puis-je ne pas souhaiter de désarmer un ennemi aussi dangereux, du moins par ses intentions? Puis-je mépriser assez mon caractère pour ne pas le défendre quand il est mis de niveau avec les hypocrites et les scélérats?

Mon silence même aurait un air de conviction, et contre un ami qui sent tout le faux de la satire, il y a dix hommes estimables qui, comme vous, monsieur, ne me connaissent pas personnellement et dont l'estime est le présent le plus précieux de la Providence (2).

« En pareil cas, continue M. Desnoiresterres, « l'excès de précaution est excusable, et Bartolo « ne fera plus tard que buriner une vérité vieille

(1) Pseudonyme dont s'est servi La Mettrie pour signer l'*Ouvrage de Pénélope.*

(2) Lettre de M. Haller à M. de Maupertuis. Gœttingue, le 10 novembre 1751. Cette lettre se trouve à la fin de l'*Éloge de La Mettrie,* imprimé à La Haye en 1752. Brochure in-12 de 59 pages.

« comme le monde. Le vénérable Haller se met
« donc à prendre une à une chaque assertion
« du pamphlétaire et à en démontrer le néant;
« et il résulte manifestement de cette recherche
« minutieuse qu'il n'a ni vu ni connu La Mettrie,
« et n'a pu conséquemment, entre autres énor-
« mités qui lui sont attribuées, faire avec lui la
« débauche chez des filles. »

Quelque idée qu'aient bien des gens d'esprit sur les mœurs, la mienne a toujours été qu'elles doivent assortir nos discours; et quand j'aurais voulu penser moins régulièrement, ma santé, toujours faible et traversée par de grandes maladies, m'aurait rappelé les idées de sobriété qui ont formé le plan de ma vie.

Je l'ai passée preque entièrement dans la solitude que m'imposaient mes occupations et le soin de ma santé.... Il est cruel assurément de m'attribuer des soupers en *filles*, comme il les appelle. Mon âge, le nombre de mes enfants, le contraste qu'une débauche publique ferait avec les mœurs et le ton de la ville de Gœttingue, petite ville où rien ne se cacherait, la profession que j'ai toujours faite d'une vie réglée, l'état de ma santé nouvellement affaiblie, comme vous ne l'ignorez pas, monsieur, par une maladie dangereuse, tout concourt à former une contradiction avec le conte de notre auteur, qui lui fera autant de démentis qu'il y a de citoyens ou d'étudiants à notre université. Serait-il permis, monsieur, d'attribuer à un homme des mœurs si contraires aux siennes et de fouler aux pieds les droits sacrés de la vérité?

Le bien public souffre-t-il des gens qui passent leur

vie à peindre ceux qu'ils trouvent bon de haïr de toutes les couleurs que puisse leur prêter une imagination échauffée?

« Si Haller (1) était médecin, naturaliste, phi-
« losophe, il était également poëte; et La Met-
« trie ne respecte pas plus le poëte que le phi-
« losophe, qu'il entache l'un et l'autre d'a-
« théisme et de matérialisme. Haller a donc à
« défendre ses vers comme sa prose. Qu'osera-
« t-on incriminer? Sont-ce ses *Réflexions sur*
« *la religion et la superstition*, ou ses vers sur
« l'*Origine du mal?* Mais il a eu vingt ans, lui
« aussi, il a été amoureux, il a chanté l'amour;
« et l'austère savant croit devoir sinon faire
« amende honorable, du moins donner des ex-
« plications sur cette phase plus humaine de sa
« vie. « Il est plus nécessaire, ajoute-t-il, de me
« défendre sur ma *Doris* dont M. de La Mettrie
« a fait une espèce de paraphrase (2). Si une
« déclaration d'amour me rendait ridicule à
« mon âge, elle était excusable chez un homme
« de vingt ans, qui chante sa maîtresse quatre à
« cinq mois avant son mariage (3). » Pauvre

(1) J'emprunte encore ce passage à M. Desnoiresterres.
(2) Voyez le début de *L'art de jouir*. Œuvres philosophiques de La Mettrie. Édition de 1774. Tome III, p. 265.
(3) Le poëme de *Doris* parût en 1730. *Poësies de M. Haller*, traduites de l'allemand (Berne, 1760). T. I, p. 104 à 109.

« bonhomme de savant, tout prêt à deman-
« der des circonstances atténuantes parce qu'il
« a aimé tout comme un autre, parce que son
« cœur a battu en tout bien et tout honneur à
« la vue d'une jolie fille, sa fiancée! Quelque in-
« dignation qu'inspire le procédé de La Mettrie,
« il est difficile de garder son sérieux devant la
« candeur helvétique du grave professeur de
« Gœttingue. »

Maupertuis répondit de son mieux à Haller. Il s'efforçait de le calmer, de ramener cette querelle, démesurément grossie par notre savant, à des proportions ordinaires; il lui montrait le caractère de La Mettrie sous son véritable jour; mais, quoi qu'il fît, sa réponse n'eût pas le don de satisfaire Haller (1), et ses amis ne pardon-

(1) « M. de Haller n'a pas paru satisfait de cette réponse à sa lettre, et ses amis, dans les libelles qu'ils ont publiés contre M. de Maupertuis, en ont parlé comme d'un nouvel outrage que M. de Haller aurait reçu... » *Œuvres complètes de Maupertuis* (1768). T, III, p. 343. — Lettre de Maupertuis à Haller. Berlin, ce 25 novembre 1751.

On trouve aussi des traces de ce mécontentement et de ces reproches dans une lettre de Mérian à Euler, *Lettre concernant le jugement de l'Académie*, p. 52, et dans l'*Examen des droits de l'Académie et de la conduite de ses membres*, p. 108 et 109. « Tout le monde sait de même comment M. *de Maupertuis* en a usé avec l'illustre M. *de Haller...* » La lettre de Maupertuis ne fut écrite toutefois que quatorze jours après la mort de La Mettrie.

On peut encore voir au sujet de cette réponse de Maupertuis le jugement de Voltaire. *Œuvres complètes* (édit. Beuchot). T. LVI, p. 174. Lettre de Voltaire à Frédéric; à Potsdam, le 5 septembre 1752.

nèrent même pas à Maupertuis son indulgence pour La Mettrie.

Mais revenons à La Mettrie, que nous avons laissé en train de s'enfuir de Leyde, afin de se soustraire aux poursuites ordonnées contre lui.

L'*Homme machine* faisait toujours beaucoup de bruit, soulevait des polémiques très-retentissantes, et notre héros, abandonné de ses parents et de ceux qui jusque-là l'avaient protégé (1), ne savait trop que devenir, quand Frédéric (2), pris subitement de pitié pour un être aussi infortuné, lui offrit asile et protection. Il chargea Maupertuis (3) de lui transmettre ses offres, que La Mettrie, bien entendu, accepta de suite avec empressement et reconnaissance. Cette fois encore il était donc tiré d'embarras (4). Il ne tarda pas à se lier d'amitié avec le roi, il devint son lecteur,

(1) Il fait allusion à cet abandon et au mécontentement de sa famille dans la *Faculté vengée*, p. 15 et suiv.

(2) « Le titre de philosophe et de malheureux fut suffisant pour procurer à La Mettrie un asile en Prusse avec une pension du roi. » *Éloge de La Mettrie.*

(3) Frédéric n'était pas à Berlin quand La Mettrie y arriva, et ce fut Maupertuis qui se chargea de le présenter aux personnes de l'entourage du roi. « Voicy M. de La Mettrie, mon cher amy, que je ne puis conduire à Postdam, écrivait-il à Algarotti, mais pour qui je vous demande vos bons offices. » Étienne Charavay, *Catalogue d'autographes* du 22 décembre 1869, p. 10, nº 95. Lettre de Maupertuis à Algarotti; mercredy.

(4) La Mettrie arriva à Berlin en octobre 1748. Quelque temps auparavant Frédéric écrivait à Maupertuis : « Je voudrais fort avoir ce La Mettrie, dont vous m'avez parlé. Il est la victime des

son confident, son inséparable; il était naturellement de tous les soupers fins, de toutes les causeries, de toutes les soirées intimes, de toutes les parties. Ajoutons qu'il fut nommé membre de l'Académie royale des sciences, honneur mérité s'il en fut. Ce séjour à Berlin, qui, hélas! devait être trop court, fut certainement le temps le plus heureux de sa vie. Il avait enfin trouvé la tranquillité, l'aisance, le bonheur. Estimé du roi, recherché par son esprit et son intarissable gaieté, il avait noué des relations amicales avec la plupart des hommes de lettres de l'entourage du monarque, avec Voltaire notamment. Toutefois ses rapports avec ce dernier ne tardèrent pas à se refroidir; Voltaire (1), d'ailleurs, ne manquait jamais une occasion de le dénigrer par derrière, et son exemple fut malheureusement suivi par bien

théologiens et des sots; ici il pourra écrire en toute liberté. J'ai une compassion particulière pour les philosophes persécutés... Écrivez-lui. Vous lui proposerez ce que vous jugerez le plus convenable pour lui et pour moi. Je m'en remets à votre prudence.» *Lettre de Frédéric à Maupertuis*, en date du 19 novembre 1747, Voy. *Vie de Maupertuis*, par La Beaumelle, p. 368.

(1) Voltaire, dit La Beaumelle, « détestait La Mettrie, qui, dans son *Homme machine*, avait remarqué que la physionomie d'un poëte célèbre réunissait l'air d'un filou avec le feu de Prométhée, et qui soutenait alors que sa remarque n'était vraie qu'à demi.» Voy. *Vie de Maupertuis*, par L. Angliviel de La Beaumelle (Ouvrage posthume). Paris, Ledoyen, 1856, in-12, p. 137.

Pour plus de détails, nous renvoyons à notre chapitre intitulé *Résumé des calomnies*.

des gens (1) qui ne pouvaient pardonner à La Mettrie la faveur extraordinaire dont il jouissait auprès de Frédéric (2). Là donc, comme dans toutes ses situations antérieures, il excita la jalousie et l'envie.

Ses nouvelles fonctions ne l'empêchaient point cependant de continuer ses travaux scientifiques et philosophiques ; il publia, durant son séjour à Berlin : un *Mémoire sur la dyssenterie* (3), un autre sur l'*Asthme*, tous deux fort estimés; ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux*, *l'Homme plante*, *les Animaux plus*

(1) Parmi ces gens, il faut mentionner en première ligne le marquis d'Argens, qui, dans son *Ocellus Lucanus* (Voy. p. 237 à 249), a traité La Mettrie d'une façon plus que cavalière.

(2) « Je m'applaudis beaucoup de l'acquisition que j'ai faite de La Mettrie. Il a toute la gaieté et tout l'esprit qu'on peut avoir. Il est ennemi des médecins et bon médecin. Il est matérialiste, mais point du tout matériel. » *Lettre de Frédéric à Maupertuis*, datée du 18 octobre 1748. Voy. *Vie de Maupertuis*, par La Beaumelle, page 397.

(3) Ce *Mémoire sur la dyssenterie* (Paris, 1750) contient de nouveaux détails sur le choléra (sporadique), dont La Mettrie avait été atteint, et qu'il a décrit longuement dans ses *Observations de médecine pratique*. Il y préconise l'emploi de la saignée et prétend avoir ressenti de mauvais effets de l'usage de l'opium. Il a des observations concluantes de guérison, comme tous les médecins, et quoique Broussais n'ait obtenu que des insuccès par cette méthode dans le traitement du choléra épidémique, elle a une apparence de raison qui fait qu'elle n'est pas entièrement abandonnée, du moins à ce qu'il nous semble avoir vu dans ces derniers temps. »

Note de M. Assézat. Voy. réimpression de l'*Homme machine*, p. 12).

que machines, et divers morceaux qui ne virent le jour qu'après sa mort (1).

Son bonheur, hélas! devait être de courte durée.

Malgré les avantages de sa position, il fut pris d'un vif désir de revoir son pays, et il pria secrètement Voltaire (2) de demander au duc de Richelieu de lui obtenir la permission de rentrer en France. Bref, il avait un accès de nostalgie. Il ne se doutait guère, le malheureux, que sa fin était proche.

Un jour, lord Tyrconnel, ambassadeur de France à Berlin, se sentant indisposé, envoie chercher La Mettrie. Celui-ci court aussitôt chez son client et y arrive juste au moment où la femme de milord se mettait à table.

On l'invite; naturellement, il accepte, s'assied, boit, plaisante, et surtout fait le plus grand honneur au menu, il accorde notamment les honneurs du bis à un pâté truffé des plus succulents.

Se laissa-t-il trop entraîner par son appétit,

(1) Consultez la *Notice bibliographique* qui se trouve à la fin de ce volume.

(2) « Il demande s'il peut revenir en France; s'il peut y passer une année sans être recherché, etc... Voltaire, *OEuvres complètes* (édition Beuchot). T. LV, p. 472 Lettre de Voltaire à Richelieu, août 1750.

ou bien avait-il déjà en lui le germe de la maladie qui devait l'enlever? C'est ce qu'il serait difficile de décider. Toujours est-il qu'en sortant de table il fut pris d'une forte indigestion accompagnée d'un violent accès de fièvre. On voulut lui administrer de l'émétique, mais il repoussa ce remède, et se fit saigner; la fièvre redoubla et devint inflammatoire, symptôme des plus graves.

Il demeura trois jours dans cet état sans qu'on pût parvenir à y apporter le moindre changement, et rendit, durant la nuit du troisième jour, le dernier soupir (1) dans la maison de milord Tyrconnel, à trois heures du matin, le 11 novembre 1751, âgé de quarante-trois ans.

(1) « Il vivait, dit Désormes, depuis trois ans heureux, aimé et estimé, également cher à la cour et à la ville, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui l'a mis au tombeau. Nous avions dîné ensemble chez milord Tyrconnel. Il y avait un pâté garni de truffes, dont il mangea prodigieusement. Au sortir de table, il se sentit l'estomac chargé et me proposa une partie de billard, que j'acceptai, et qu'il ne put achever. Il se trouva mal et on le mit au lit chez milord Tyrconnel. Il appelait tous les médecins des empoisonneurs; il n'a pas voulu sans doute faire exception, car il s'est empoisonné lui-même. Il s'est fait saigner huit fois et a pris des bains pour une indigestion. Il est mort après trois jours de maladie, le 11 novembre 1751, à trois heures du matin, âgé de quarante-trois ans. Il a quitté la vie à peu près comme un bon acteur quitte le théâtre, sans autre regret que celui de perdre le plaisir d'y briller et d'être applaudi. » Fréron, *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (Nancy, 1753). Lettre de Désormes, premier comédien du roi de Prusse, au sujet du célèbre La Mettrie.

Avant d'expirer, il avait prié milord Tyrconnel de le faire enterrer dans son jardin; mais on ne jugea pas convenable d'accéder à ce désir. On a demandé souvent si La Mettrie était mort en chrétien ou en libre-penseur. Malgré certains témoignages contraires (1), il est bel et bien prouvé qu'il mourut en philosophe (2). Pendant sa maladie, son ami Maupertuis tâcha de l'engager à renier ses principes rationalistes. Il répondit (3) : « Que dirait-on de moi, si je recou-

(1) Sabatier de Castres (voyez les *Trois Siècles littéraires.* Amsterdam, 1775. t. III, p. 78) prétend qu'il accepta les secours de la religion, mais le témoignage de Sabatier, qui n'était qu'un mauvais compilateur, ne peut mériter de créance, et est d'ailleurs démenti formellement par les affirmations contraires de Frédéric, Voltaire (Lettre à Mme Denis, du 24 décembre 1751), La Beaumelle, Nicolaï, etc.

(2) Le chapelain de milord Tyrconnel, un prêtre rlandais, le père Mac-Mahon, stimulé par quelques personnes, pénétra près du lit du malade, au chevet duquel il s'assit, attendant une occasion de le rappeler à des sentiments plus chrétiens. La Mettrie, dans un de ses ·ccès, s'était écrié : « Jésus, Marie! » Le chapelain, saisissant ce moment, lui dit : « Ah! vous voilà enfin retourné à ces noms consolateurs! — Mon père, répondit le moribond, ce n'est qu'une façon de parler. » Il expirait quelques minutes après. (Nicolaï, *Anekdoten von konig Friedrich II von Preussen und von enigen Personen die um ihn waren*, Berlin, 1790, premier cahier, p. 20. — Thomas Carlyle, *History of Friedrich II of Prussia*, Leipzig, 1864, vol. IX, p. 92-93).

La Mettrie avait en 1746 épousé Louise-Charlotte Dréauno, dont il n'eût qu'une fille, bien qu'il adresse des conseils à un prétendu fils dans sa *Politique du médecin de Machiavel.* A en croire Manet (Voyez *Biographie des Malouins célèbres*), il y avait encore des membres de la famille de La Mettrie à Saint-Malo en 1824.

(3) Voyez aux pages 148-149 de l'ouvrage posthume de La Beaumelle intitulé : *Vie de Maupertuis*, Paris, Ledoyen et Meyrueis, 1856, in-12.

vrais la santé? » Il plaisanta sur la religion avec ses amis et sur les saignées qu'il avait opposées à son indigestion avec Lieberkühn (1), son ennemi. Il mourut comme il l'avait prédit, regrettant cette vie, mais n'en craignant point une autre. »

Nous ne pouvons mieux terminer cette notice qu'en citant ce beau passage de La Mettrie: « Trembler aux approches de la mort, c'est ressembler aux enfants qui ont peur des spectres et des esprits. *Le pâle fantôme peut frapper à ma porte quand il le voudra, je n'en serai pas épouvanté.* Le philosophe seul est brave où la plupart des braves ne le sont point (2). »

Comme on vient de le voir, La Mettrie tint parole.

(1) Né en 1711, mort en 1756, savant anatomiste et médecin, membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Berlin.

(2) *Système d'Épicure*, Pensée LII.

RÉSUMÉ DES CALOMNIES

(LITANIE DES INJURES)

4.

RESUME DES CALOMNIES

(LITANIE DES INJURES)

Ce chapitre va paraître bien long, bien ennuyeux peut-être? Un moment j'ai songé à le retrancher de ce travail, mais je me suis ravisé néanmoins, pensant que mes lecteurs ne seraient probablement pas fâchés de voir jusqu'à quel point le fanatisme religieux et les préjugés spiritualistes peuvent transformer des gens inoffensifs en véritables furieux.

Le titre que je donne à ce chapitre ne lui convient guère; j'aurais dû l'intituler : *Litanies des injures*, ou plutôt : *Boîte aux ordures*.

La Mettrie fut certainement le plus malmené

de tous les écrivains rationalistes du XVIII[e] siècle.

Chose singulière! catholiques et libres-penseurs se réunirent pour l'attaquer. — Si quelques-uns de ses contemporains le jugèrent avec un peu d'impartialité, la plupart l'abreuvèrent d'insultes, de railleries, de mépris; on peut dire que La Mettrie ne fut pas jugé, mais dénigré.

Recherchons les causes nombreuses de cette espèce de défaveur qui s'attacha à son nom, de cette persécution générale organisée contre lui. Pour cela, il est nécessaire, je crois, de diviser ses détracteurs en deux catégories. — D'un côté, nous avons ceux qui n'attaquèrent que l'écrivain; de l'autre, ceux pour lesquels la critique littéraire n'était qu'un prétexte, mais dont les colères s'adressaient uniquement à l'homme privé, et surtout au protégé de Frédéric (1).

La Mettrie avait su se faire jour à travers les hommes éminents qui composaient l'entourage

(1) « Je ne sais pas, dit Dieudonné Thiébault, comment ce médecin, homme d'esprit et décidé matérialiste, était parvenu à être connu de Frédéric, à en être désiré, à en être reçu et mieux accueilli que bien d'autres. » (*Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, tome V.)

Ces derniers mots sont significatifs et nous expliquent suffisamment l'origine des haines qu'attira à La Mettrie l'amitié du roi. J'ai d'ailleurs déjà insisté sur ce point en racontant sa vie.

de Frédéric; la pétulance de son esprit, la vivacité de son imagination, jointes à un savoir réel avaient attiré sur lui l'attention du roi, qui lui accorda son amitié et le combla de ses faveurs. Non content de l'avoir nommé membre de l'Académie de Berlin, où siégaient Voltaire, Maupertuis, d'Argens, Gotter, de Beausobre et tant d'autres, il l'avait encore attaché à sa cour en qualité de lecteur, nomination qui indique clairement ses sentiments à son égard.

Il n'en fallait pas davantage pour éveiller des jalousies et des susceptibilités sans nombre.

Quoi! ce La Mettrie dont la personne et les ouvrages avaient été proscrits en France, proscrits en Hollande, cet homme, Frédéric l'avait accueilli, l'avait protégé, lui avait prodigué des marques de confiance, d'estime, d'amitié! Assurément les courtisans du prince ne pouvaient que haïr un tel concurrent, un tel intrus, un tel faquin!

Premier motif d'inimitié. Passons aux autres.

Dans les réunions intimes, dans ces fameux soupers philosophiques où se réunissaient habituellement les membres de l'Académie berlinoise et où brillaient Voltaire, Maupertuis, d'Argens, chacun discutait à son aise, chacun

plaçait son mot, décochait son épigramme; nulle gêne, franchise entière; le roi tolérait et encourageait toutes les opinions (1), pourvu qu'elles fussent défendues avec esprit. De ce contact intime de tant d'hommes de lettres devaient naître nécessairement bien des rivalités, bien des petits froissements d'amour-propre, de vanité blessée. La Mettrie, qui n'était pas sot, donnait fréquemment la réplique à Voltaire, dont le caractère nerveux et irritable ne supportait pas la contradiction. Il ne ménageait point non plus d'Argens. Causeur infatigable, toujours vif, toujours mordant, il mettait souvent les rieurs de son côté. On comprend sans peine que ses succès de salon irritaient certains commensaux; Voltaire et d'Argens entre autres ne pardonnèrent jamais à La Mettrie son sans-gêne et sa verve satirique.

Au nombre des autres causes qui valurent à La Mettrie tant d'hostilité, il faut bien se garder d'oublier l'isolement volontaire et systématique dans lequel il semblait se complaire.

(1) « Jamais, dit Voltaire, on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris. Dieu était respecté, mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient point épargnés. »

Il n'appartenait à aucune école, à aucun groupe philosophique, pas plus à celui de Voltaire qu'à celui de Diderot et de d'Holbach; avant tout, il tenait à conserver sa complète indépendance. Si, au lieu de s'isoler ainsi des encyclopédistes, il s'était placé sous leur patronage, il est probable que ceux-ci auraient été plus impartiaux à son égard. N'est-il pas singulier, en effet, de voir Diderot (1) et d'Holbach (2) lui-même malmener si cruellement La Mettrie, dont ils partageaient cependant les doctrines hardies? N'est-ce pas dans l'*Homme machine* que d'Holbach a puisé les idées fondamentales du *Système de la nature?*

En tête des adversaires de La Mettrie, Voltaire, le grand Voltaire, s'est signalé par son outrecuidance, et surtout par ses contradictions. Tantôt il attaque La Mettrie, tantôt, au contraire, il lui décerne des éloges pompeux. Il est difficile, on en conviendra, d'expliquer la cause de cette étonnante ambiguïté d'appréciation.

Certes, nous respectons et nous admirons la

(1) Voyez *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, t. I, p. 345, édition Brière.

(2) Quoi de plus grotesque que d'Holbach traitant La Mettrie de « frénétique » dans le *Système de la nature* (Londres, 1770, 2e partie, p. 348)?

personne et les ouvrages de Voltaire, nous rendons hommage à son génie vraiment universel, à l'homme qui durant toute sa vie combattit avec une si rare vigueur et une si habile ténacité la superstition, le mensonge et le fanatisme; nous rendons hommage au penseur qui cultiva avec un égal succès presque toutes les branches du savoir humain, et contribua pour une si grande part à développer le sentiment de la dignité personnelle, fondement de la morale indépendante.

Mais, hélas! l'homme de génie n'est pas exempt des petites faiblesses humaines. Voltaire, il faut le reconnaître, se laissa trop emporter par son humeur capricieuse et la facilité incomparable avec laquelle il maniait l'ironie; il se laissait trop facilement entraîner par la première impression, et son impétuosité naturelle lui inspirait alors des jugements peu impartiaux, qui parfois même frisaient de près la calomnie. C'est ainsi que, sans aucune mauvaise intention, du moins nous aimons à le croire (1), il attaqua grossièrement La Mettrie,

(1) Notre indulgence pour Voltaire nous entraîne peut-être trop loin. Voltaire était vindicatif et n'avait jamais pu se résoudre à pardonner à La Mettrie certains propos attribués par ce dernier à Frédéric et que Voltaire trouvait, non sans raison, fort désa-

tout en ayant conservé avec lui des rapports apparents de bonne amitié pendant son séjour à Berlin.

« Il y avait alors à Berlin, dit Voltaire, un médecin nommé La Mettrie, le plus franc athée de toutes les Facultés de l'Europe, homme d'ailleurs gai, plaisant, étourdi, tout aussi instruit dans la théorie qu'aucun de ses confrères.... le moins habile dans la terre de la pratique, aussi grâce à Dieu ni pratiquait-il point (1). » Voltaire, *Mémoires*.... « le moins habile dans la terre de la pratique, aussi grâce à Dieu ne pratiquait-il point, » prétend le philosophe de Ferney, ce qui ne l'empêche nullement d'ajouter : « J'avoue que La Mettrie a fait de méchants livres, mais dans ses fumées, il y avait des traits de flammes; d'ailleurs, *c'était un très-bon médecin* en dépit de son imagination. » (Lettre à Kœnig, du 12 mars 1753.) Très-bien, mon-

gréables. Peut-être aussi regardait-il La Mettrie comme l'inventeur de ce *racontar?*

Suivant La Mettrie, Frédéric, parlant de Voltaire, aurait dit : « J'aurai besoin de lui encore un an, tout au plus; on presse l'orange et on en jette l'écorce. » Évidemment ces paroles sont bien du roi, qui, au fond, ne sympathisa jamais entièrement avec Voltaire et qui, plus tard, se brouilla si bruyamment avec lui.

(1) Voltaire avait-il donc oublié l'époque où La Mettrie était médecin aux gardes-françaises, et celle où il fut nommé médecin en chef des hôpitaux militaires de Bruxelles, Anvers, Worms et Gand ?

sieur de Voltaire, nous prenons acte de votre déclaration : « c'était un très-bon médecin. »

Mais pourquoi, s'il en est ainsi, venez-vous nous dire autre part : « La Mettrie n'avait pas les vices de sa profession, il n'*était pas du tout médecin*, il cherchait seulement à être athée » ? Tudieu ! avec quelle vaillance vous vous contredisez, monsieur de Voltaire. Il faudrait s'entendre, que diable ! Il serait bon de ne pas affirmer qu'un même homme est à la fois « très-bon médecin » et « pas du tout médecin ».

Vous prétendez encore qu'« il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères, et qu'il est fort triste qu'on ait lu son éloge à l'Académie, écrit de main de maître (1) ». Dans ce cas, il ne fallait pas ajouter : « La Mettrie était un *homme doux et aimable*, honoré pendant sa vie et après sa mort des bontés d'un grand roi, qui, sans faire attention à ses sentiments philosophiques, a récompensé en lui les vertus. »

Mais en voilà assez ; nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter les jugements essentiellement contradictoires qu'en maintes occa-

(1) Lettre au maréchal duc de Richelieu, datée de Berlin, 27 janvier (Correspondance de 1752).

sions vous avez émis sur le compte de ce pauvre La Mettrie, qui ne vous a jamais fait le moindre mal cependant.

A d'autres maintenant.

Le marquis d'Argens s'écrie avec indignation : « Tous ses ouvrages sont d'un homme dont la folie paraît à chaque pensée et dont le style démontre l'ivresse de l'âme. C'est le vice qui s'explique par la voix de la démence. La Mettrie était fou au pied de la lettre. » Et encore : « Cet homme était de la plus grande ignorance, n'avait aucune lecture; toute son érudition consistait en quelques vers de comédie. Il écrivait en français comme un énergumène et savait à peine assez de latin pour entendre les livres de médecine (1). »

Libre à d'Argens de critiquer sans ménagement les ouvrages philosophiques de La Mettrie, mais qu'il ne vienne pas du moins l'accuser d'ignorance. Le talent médical de La Mettrie était incontestable et incontesté; Frédéric et Voltaire lui-même l'ont reconnu sans difficulté; ne l'avait-il pas d'ailleurs prouvé par ses brillants services dans les hôpitaux de Lille, Gand,

(1) *Ocellus Lucanus* (Berlin, 1762, in-12), page 245.

Bruxelles, Anvers, Worms (1); par ses nombreux ouvrages de médecine, et par sa traduction des œuvres de Boerhaave ? Réaumur, dans une lettre, datée du 3 décembre 1751 et adressée à Formey, le secrétaire de l'Académie de Berlin, va plus loin encore ; après avoir appelé La Mettrie « monstre », il ajoute qu'« il regrette qu'il soit mort dans son lit. » Il eût été plus franc de déclarer carrément qu'il méritait la potence ou le billot.

D'Alembert se montre plus modéré. Selon lui, c'est tout simplement outrager la philosophie « que d'appeler philosophe un La Mettrie. »

Gotter est plus indulgent. « M. de La Mettrie, dit-il, n'a jamais été mon héros, quelque partisan que je sois au reste de l'acatalepticisme raisonnable. Trop est trop, et vouloir traiter la vertu de *nomen inane*, c'est détruire tous les liens de la société humaine ; il vaudrait mieux alors pour notre sûreté et satisfaction être brutes et brouter l'herbe. » (26 février 1752.)

« La Mettrie a donné dans quelques-uns de ses ouvrages l'exemple monstrueux des derniers excès d'une absurde philosophie. » (Sabatier de

(1) C'est, je le répète, en qualité de *médecin en chef* qu'il avait dirigé ces importants établissements.

Castres, *Trois Siècles de littérature.*) Notons en passant que ce Sabatier était un bohème de la pire espèce, un homme taré et honni de tous les littérateurs de son temps.

Marat (1), qui dans la suite acquit une si triste célébrité, porte sur La Mettrie le jugement suivant, consigné dans un ouvrage aussi vide d'idées et de sens commun que gonflé d'orgueil et de pédantisme:

« Après Descartes, La Mettrie semble avoir entrepris cette tâche, dans un petit ouvrage dont on démêle assez mal le dessein. Malgré ses lumières et le secours de son art, ce savant n'y paraît avoir observé la nature que comme le gros des hommes, c'est-à-dire en observateur peu éclairé. Presque toujours séduit par l'apparence, il ne pénètre jamais au delà pour y saisir le vrai caché. De sorte qu'en réduisant à sa juste valeur ce livre (2) qui a fait tant de bruit dans le monde des athées, ce n'est à tout prendre qu'un mauvais recueil d'observations triviales, de fades et de faux raisonnements métaphysiques, en un mot un système où sans rendre raison de l'influence

(1) Voyez sur Marat l'intéressant ouvrage de M. Alfred Bougeart (2 vol. in-8).
(2) *L'Homme machine.*

réciproque de l'âme et du corps, l'auteur rapporte tout à la dernière de ces substances, et ne reconnaît que matière dans un être pensant et libre, capable de vertus et de remords (1). »

Le grand reproche que Marat fait à La Mettrie, c'est d'être athée et matérialiste. Avouons que Dieu, pour lequel il professait un culte si respectable, aurait bien dû plus tard inspirer à Marat des sentiments un peu moins féroces. Il est à remarquer que les deux hommes les plus sanguinaires de la Révolution, Marat et surtout Robespierre étaient des déistes convaincus, des spiritualistes ardents. De tels adorateurs font assurément peu d'honneur à Dieu.

L'abbé Denina (2) s'est borné à raconter sur notre auteur des anecdotes tellement ineptes que nous nous dispenserons de les reproduire.

Selon le marquis de Langle, « La Mettrie était un fou abhorrant Dieu. Sa passion, dit-il, tenait du délire, il éprouvait souvent des accès de frénésie et choisissait pour écrire ces moments d'accès. »

(1) Dicours préliminaire de l'ouvrage intitulé : *De l'homme ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme*, par J. P. Marat, docteur en médecine. Amsterdam, 1775. 3 vol. in-12.

(2) *Prusse littéraire*, tome III, p. 25.

Ces quelques lignes indiquent suffisamment que le marquis de Langle était, lui aussi, sujet à des accès de frénésie.

Nous en dirons autant de La Harpe qui a osé écrire : « Le grossier matérialisme de La Mettrie, éruption d'une perversité folle et brutale, n'avait valu à l'auteur que le mépris public dans sa patrie et une place de valet bouffon chez un prince étranger qui trouvait bon d'avoir à ses ordres des valets de toute espèce. » (*Cours de Littérature,* 1834, in-4° (édit. Didier), tome II, p. 845.)

Sylvain Maréchal paraît être le seul philosophe du XVIIIe siècle qui ait quelque peu compris La Mettrie. « On a, dit-il, traité La Mettrie de fou, c'est plus tôt fait que de prouver qu'il avait tort. » (Note du *Dictionnaire des athées*, article *La Mettrie.*)

Cette litanie d'injures n'est pas finie, lecteurs. Après les contemporains, voici venir les modernes, qui d'ailleurs n'ont fait que répéter, avec variantes à la clef, les chansons précédentes.

A vous l'honneur, sire de Feller :

« La Mettrie pose pour base du bonheur qu'il faut étouffer ses remords et se livrer à tous ses penchants; il conseille au brigand de

voler, au tyran de se baigner dans le sang de ses sujets, au débauché de se vautrer dans les plus dégoûtantes orgies. » *Biographie* (1) *Feller,* article *La Mettrie.*

A votre tour, monsieur Villemain :

« Les livres de La Mettrie sont en eux-mêmes d'une grande médiocrité, et monstrueux sans être saillants. Les uns, comme l'*Art de jouir* et le *Discours sur le bonheur*, n'offrent qu'une grossière licence et seraient insipides parmi les mauvais livres; les autres, où l'auteur veut raisonner, tombent encore au-dessous. L'*Homme machine* et le *Traité de l'âme* (2) ne font que ressasser en termes assez plats les sophismes que Lucrèce avait animés d'une si belle poésie. La Mettrie s'efforce de voir dans les organes l'homme tout entier; il le rapproche du singe, de la brute, et il ne s'aperçoit pas même que sous ce rapport, plus est merveilleuse la différence incalculable des deux êtres, plus éclate dans l'homme

(1) M. Weiss a qualifié l'*Homme machine* de « production infâme », dans la *Biographie universelle* (voyez article *La Mettrie*). Tous les philosophes du XVIII[e] siècle sont d'ailleurs odieusement traités dans cette publication, commencée sous la Restauration, en pleine réaction catholique, et écrite par des écrivains distingués, mais qui, pour la plupart, étaient réellement aveuglés par la passion religieuse.

(2) Dans l'édition des *Œuvres de La Mettrie* de 1774, l'*Histoire naturelle de l'âme* prend le titre de *Traité de l'âme.*

la présence de l'esprit supérieur descendu sur la matière. Ce n'est pas tout de mal raisonner, ce qui rend infâme les ouvrages de La Mettrie, c'est qu'il corrompt systématiquement toute morale, qu'il veut détruire toute conscience. » (*Cours de Littérature française. Tableau de la littératui e au XVIIIe siècle.*)

Ce jugement est dur, n'est-ce pas? Eh bien, cela n'a pas empêché un écrivain de nos jours, M. Antonin Roche, de prétendre que « ce n'est qu'avec mille ménagements que M. Villemain ose condamner les erreurs du XVIIIe siècle. » (Voy. *Histoire des principaux écrivains français*, tome II, page 297.)

Cette appréciation donne lieu de croire que M. Roche n'a jamais lu une traître ligne des œuvres dudit Villemain, au nez duquel il balance si gentiment l'encensoir.

A votre tour, savant Bartholmess :

«La Mettrie, loin de s'arrêter au scepticisme, s'était plongé avec délices, avec fureur, dans le matérialisme le plus cynique. Il avait réduit Dieu et l'homme à l'état de corps, de plante, de machine; il avait borné l'art de jouir à l'art de vivre par les sens. » (*Histoire de l'Académie de Prusse*, tome Ier.)

Un bon point à M. Bartholmess!

Allons, monsieur Sayous, ne vous gênez pas, appelez La Mettrie « métaphysicien lubrique de la volupté. » (*Histoire de la littérature française à l'étranger*, tome II, page 271.)

A votre tour, vertueux Damiron (1).

« Pauvre esprit (il s'agit de La Mettrie et non pas de M. Damiron) pauvre esprit que celui qui erra si étrangement et dut parfois dans sa vie être fort embarrassé de ses erreurs. Pauvre esprit, je le répète et je le fais à dessein, afin de résumer en cette expression le sentiment d'antipathie et de pitié tout ensemble qu'il doit peut-être inspirer quand on veut le juger ni avec trop de sévérité, ni avec trop d'indulgence; et tel est en effet le jugement auquel je m'arrête en finissant. (Vous faites bien!) Qu'il lui soit léger, s'il se peut; il me serait difficile de lui en accorder un plus doux (2). »

Ainsi soit-il!

A vous, monsieur Hettner, à vous de clore cette litanie d'injures. Attention, lecteur, voici le bouquet.

(1) Dans son ouvrage intitulé : *Moralistes et philosophes*, M. Ad. Franck a consacré une étude à Damiron.

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle*, 1858, in-8, tome I.

« La Mettrie fut un impudent débauché qui chercha seulement dans le matérialisme la justification de ses désordres (1). » (*Histoire de la littérature au XVIII*e *siècle* (ouvrage allemand non traduit).

Le philosophe allemand Lange le juge tout autrement que son bilieux compatriote; Lange est même un des rares auteurs de nos jours qui n'aient pas vomi contre La Mettrie un torrent d'injures.

« Il n'a, dit-il, ni mis ses enfants aux en-
« fants trouvés, comme Rousseau, ni trahi deux
« fiancées, comme Swift; il n'est pas convaincu
« de concussion, comme Bacon, ni soupçonné
« d'avoir altéré des documents, comme Voltaire.
« Dans ses écrits, d'ailleurs, le crime est excusé
« comme étant le fait d'une maladie, mais nulle
« part il n'est conseillé, comme dans la célè-

(1) Ce parti pris de grossièreté assez rare chez les écrivains allemands, a frappé M. Buchner. « On ne sait vraiment, dit-il *, sur quoi Hettner fonde ce reproche, et de telles assertions montrent seulement avec quelle ignorance ou bien avec quels préjugés l'histoire de la littérature est habituellement écrite dans notre pays. »

* *Sechs Vorlesungen uber die Darwin'sche theorie*, etc. Leipzig, 1868. N'oublions pas non plus M. Victor Fournel, qui, dans un compte rendu d'un ouvrage de M. Desnoiresterres (*Gazette de France* du mardi 2 août 1870) traite La Mettrie d'« immonde » — « Ce drôle licencieux, continue-t-il, ce paillasse et cet Arétin d'un parti qui eût voulu pouvoir le secouer, mais auquel il s'attachait comme la gale. »

« bre *Fable des abeilles* de Mandeville. C'est « bien à bon droit que La Mettrie combat con- « tre l'implacable rigueur de la législation... Il « est bien étonnant qu'en dépit de l'immense « colère qui s'éleva partout contre lui, pas une « seule accusation positive n'ait été formulée « contre sa vie privée. Toutes les déclamations « au sujet de la corruption de cet écrivain sont « uniquement basées sur ses écrits, et pourtant « ces écrits, malgré leur style prétentieux, mal- « gré leur ton plaisant, contiennent un riche « fonds de saines pensées (1). »

(1) *Geschichte des Materialismus und kritik seiner bedeutung in der gegenwart von Friedrich Albert Lange.* Iserlohn. Verlag von J. Baedeker, 1866, in-8. Voyez page 182.

MÉTHODE PHILOSOPHIQUE

DE LA METTRIE

6

MÉTHODE PHILOSOPHIQUE

DE LA METTRIE.

Pour être à même d'apprécier, de comprendre un écrivain, il est nécessaire de connaître sa méthode; elle seule, en effet, indique l'école à laquelle il appartient, l'ordre d'idées auquel il s'est dévoué; elle seule dévoile ses tendances, et souvent même fournit l'explication de ses défauts et de ses erreurs.

Quelle était donc la méthode philosophique de La Mettrie (1)?

(1) Voici un passage curieux qui caractérise très-nettement les dispositions mentales de La Mettrie à l'époque où il composait ses ouvrages philosophiques : « Je n'ai, dit-il, ni craintes, ni espérances. Nulle empreinte de ma première éducation ; cette foule de préjugés, sucés pour ainsi dire avec le lait, a heureusement disparu de bonne heure à la divine clarté de la philosophie. Cette substance molle et tendre, sur laquelle le cachet de l'erreur s'était si bien imprimé, rase aujourd'hui, n'a conservé au-

De nombreux emprunts faits à ses ouvrages vont nous l'apprendre.

Selon La Mettrie, toutes nos connaissances dérivent des sens.

Il n'est point; dit-il, de plus sûrs guides que les sens, voilà mes philosophes; quelque mal qu'on en dise, eux seuls peuvent éclairer la raison dans la recherche de la vérité; c'est à eux seuls qu'il faudra toujours revenir quand on voudra sérieusement la connaître (1).

Les lignes qui suivent nous prouvent qu'il était partisan zélé de la méthode expérimentale, méthode qui, au XVIII[e] siècle, ne comptait pas autant de fidèles qu'on se l'imagine généralement; la plupart des philosophes de cette époque, même les plus avancés, se laissaient souvent guider par l'imagination et les idées préconçues.

L'homme est une machine si composée qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, conséquemment de la définir.

cuns vestiges ni de mes colléges, ni de mes pédants. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avais eu la faiblesse d'apprendre; tout est rayé (quel bonheur!); tout est effacé; tout est extirpé jusqu'à la racine, et c'est le grand ouvrage de la réflexion et de la philosophie; elles seules pouvaient arracher l'ivraie et semer le bon grain dans les sillons que la mauvaise herbe occupait. » *Système d'Épicure*. Pensée LXIV.

(1) *Histoire naturelle de l'âme.*

C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands philosophes ont faites *a priori* c'est-à-dire en voulant se servir en quelque sorte des ailes de l'esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'*a posteriori* où, en cherchant à démêler l'âme comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre au plus haut degré de probabilité possible sur ce sujet. Prenons donc le bâton de l'expérience, et laissons là l'histoire de toutes les vaines opinions des philosophes. Être aveugle et croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule qui ne tire pas des causes secondes le même parti que des premières (1) !

Il considérait aussi les questions d'origine et de fin, les spéculations sur l'essence des choses, comme parfaitement vaines, oiseuses et incapables d'amener à un résultat quelconque.

Ne nous perdons pas dans l'infini, nous ne sommes pas faits pour en avoir la moindre idée, il nous est absolument impossible de remonter à l'origine des choses (2) ; il est égal d'ailleurs pour notre repos que

(1) *Homme machine,* édition de 1748, p. 27-28.
(2) La Mettrie revient en d'autres termes sur cette idée dans son *Système d'Épicure.* « Tant de philosophes, dit-il, ont soutenu l'opinion d'Épicure, que j'ai osé mêler ma faible voix à la leur. Comme eux, au reste, je ne sais qu'un système, ce qui nous montre dans quel abîme on s'engage quand, voulant percer la nuit des temps, on veut porter de présomptueux regards sur ce qui ne leur offre aucune prise : car, admettez la création ou la rejetez, c'est partout le même mystère, partout la même incompréhensibilité. Comment s'est formée cette terre que j'ha-

la matière soit éternelle ou qu'elle ait été créée, qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connaître et ce qui ne nous rendrait pas plus heureux quand nous en viendrions à bout (1)!

Et encore :

En vain vous vous tourmentez (2) pour connaître la nature de l'âme; n'en déplaise à votre vanité, à votre indocilité, il faut que vous vous soumettiez à l'ignorance et à sa loi. L'essence de l'âme de l'homme et des animaux est et sera toujours aussi inconnue que l'essence de la matière et des corps; je dis plus, l'âme, dégagée du corps par l'abstraction, ressemble à la matière considérée sans aucune forme : on ne peut la concevoir (3).

Ces idées ne sont-elles pas, je le demande, les

bite ? Est-elle la seule planète habitée ? D'où viens-je ? Où suis-je ? Quelle est la nature de ce que je vois, de tous ces brillants fantômes dont j'aime l'illusion ? Étais-je avant que de n'être point ? Serais-je lorsque je ne serai plus ? Quel état a précédé le sentiment de notre existence ? Quel état suivra la perte de ce sentiment ? C'est ce que les plus grands génies ne sauront jamais; ils battront philosophiquement la campagne comme j'ai fait, feront sonner l'alarme aux dévots, et ne nous apprendront rien.»

(1) *L'Homme machine*, page 92.

(2) « Prenons, dit-il, les choses pour ce qu'elles nous semblent; regardons tout autour de nous, cette circonspection n'est pas sans plaisir, le spectacle est enchanteur, assistons-y en l'admirant, mais sans cette vaine démangeaison de tout concevoir *, sans être tourmentés par une curiosité toujours superflue quand les sens ne la partagent pas avec l'esprit. » *Système d'Epicure*. Pensée XXVI.

(3) *Histoire naturelle de l'âme*.

* « Connaissons-nous l'essence de quoi que ce soit, et en particulier celle de la sensibilité et de la matière ? » a dit Diderot dans son *Dialogue avec d'Alembert*.

idées fondamentales de la *philosophie positive*, idées qu'Auguste Comte a longuement développées et sur lesquelles il revient sans cesse et avec une grande insistance dans ses ouvrages? Qu'on vienne dire après cela que La Mettrie était un esprit superficiel, étroit, sans consistance! Qu'on vienne dire qu'il n'avait ni ordre ni méthode, ni bon sens, ni jugement, ni perspicacité !

La manière dont il termine son *Histoire naturelle de l'âme* résume assez fidèlement ses opinions principales sur le rôle de l'organisme dans les phénomènes dits intellectuels.

Point de sens, point d'idées.
Moins on a de sens, moins on a d'idées.
Peu d'éducation, peu d'idées.
Point de sensations reçues, point d'idées.

Ces principes, ajoute-il en guise de conclusion, sont les conséquences nécessaires de toutes les observations et expériences qui sont la base inébranlable de cet ouvrage; donc l'âme (1) dépend essentiellement des organes du corps avec lesquels elle se forme, croît et décroît.

(1) La Mettrie emploie ce mot *âme* sans lui attacher la signification qu'on lui donnait généralement; pour lui, l'âme n'est autre chose que le résultat du jeu des organes, principalement du cerveau.

CONCEPTION GÉNÉRALE

DU MONDE

CONCEPTION GÉNÉRALE

DU MONDE.

Il est assez difficile de saisir avec netteté les idées de La Mettrie sur ce point. La matière, selon lui, est éternelle, ses formes seules sont périssables; elle se transforme et se métamorphose incessamment; toutefois il semble incliner à admettre (1) que la matière est par elle-même inerte, purement passive, et qu'elle n'agit que sous l'impulsion de la force motrice, ce qui serait une grave erreur;

(1) Toutes les questions qui se rattachent à la matière sont traitées par La Mettrie dans les chapitres suivants : *De l'Histoire naturelle de l'âme ; De la matière ; De l'étendue de la matière ; Des propriétés mécaniques passives de la matière, dépendantes de l'étendue; De la puissance motrice de la matière.* Toutefois, comme je l'ai dit et le démontre dans le courant de ce chapitre, les idées de La Mettrie sur ce sujet sont assez vagues, embarrassées, hésitantes, contradictoires.

force et matière sont deux termes absolument indissolubles, la force ne peut exister sans la matière, ni la matière sans la force; il est impossible même de concevoir ces deux éléments séparés l'un de l'autre.

« La force, dit Moleschott, un des grands philosophes de notre siècle, la force n'est pas un Dieu donnant l'impulsion, elle n'est pas un être séparé de la substance matérielle des choses; elle est la propriété inséparable de la matière qui lui est inhérente de toute éternité. Une force qui ne serait pas attachée à la matière, qui planerait librement au-dessus d'elle, serait une idée absurde. L'azote, le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, le soufre et le phosphore ont des propriétés qui leur sont inhérentes de toute éternité. »

Cette manière de voir est d'ailleurs unanimement admise de nos jours par les philosophes et les savants de toutes les écoles et de tous les pays.

Après s'être étendu assez longuement sur les différentes formes que revêt la matière, La Mettrie ajoute :

Voilà donc les formes mécaniques passives contenues en puissance dans l'étendue, dépendantes absolument des trois dimensions de la matière et de leurs

diverses combinaisons, et c'est en ce sens qu'on peut dire que la matière considérée simplement dans son étendue n'est elle-même qu'un principe passif. Mais cette simple étendue qui la rend susceptible d'une infinité de formes ne lui permet pas d'en recevoir aucune sans sa propre force motrice; car c'est la matière, déjà revêtue des formes au moyen desquelles elle a reçu la puissance motrice ou le mouvement actuel, qui se procure elle-même successivement toutes les différentes formes qu'elle reçoit; et, suivant la même idée si la matière est la mère des formes, comme parle Aristote, elle ne l'est que par son mariage ou son union avec la force motrice même.

Pour le coup, voilà un galimatias philosophique des plus réussis. Quel salmis! quelle salade! A force de voir toutes ces formes passer et repasser pêle-mêle, on finit par être ébloui et ne plus distinguer, en fait de forme (puisque forme il y a), que celle du style, qui est fort mauvaise; cependant nous devons constater que les dernières lignes de ce passage tendent à prouver que La Mettrie admettait la connexité, l'indissolubilité de la force et de la matière.

Mais continuons à citer notre auteur. Les lignes qui vont suivre n'indiquent-elles pas que, définitivement, il reconnaissait l'indissolubilité de la force et de la matière?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue et la force motrice, ne sont que des puis-

sances de la substance des corps, car, de même que cette substance est susceptible de mouvement sans en avoir effectivement, elle a aussi toujours, lors même qu'elle ne se meut pas, la faculté de se mouvoir.

Et encore :

Il suffisait à ces premiers maîtres de jeter les yeux sur tous les phénomènes de la nature pour découvrir dans la substance des corps la force de se mouvoir elle-même. En effet, ou cette substance se meut elle-même, ou, lorsqu'elle est en mouvement, c'est une autre substance qui le lui communique; mais voit-on dans cette substance autre chose qu'elle-même en action? Et si quelquefois elle paraît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelque autre cause que ce même genre de substance dont les parties agissent les unes sur les autres? Si donc on suppose un autre agent, je demande quel il est, et qu'on me donne des preuves de son existence; mais, puisqu'on n'en a pas la moindre idée, il n'est pas même un être de raison.... Il est assez évident que la matière contient cette force motrice qui l'anime et qui est la cause immédiate de toutes les lois du mouvement (1).

Après tous ces extraits, j'aime à croire que mes lecteurs (si toutefois j'en ai) conviendront que je viens de leur servir, sous la forme de ce chapitre, un plat des plus substantiels..... Puissent-ils ne pas en avoir d'indigestion : telle est la grâce que je leur souhaite. Ainsi soit-il!

(1) Cette dernière citation est empruntée au chapitre V de l'*Histoire naturelle de l'âme*, consacré à la force motrice.

AVERSION DE LA METTRIE

POUR LE SYSTÈME DES CAUSES FINALES

AVERSION DE LA METTRIE

POUR LE SYSTÈME DES CAUSES FINALES

Tous les yeux, dit-on, sont optiquement faits; toutes les oreilles, mathématiquement! Comment sait-on cela? Parce qu'on a observé la nature, on a été fort étonné de voir ses productions si égales, et même si supérieures à l'art; *on n'a pu s'empêcher de lui supposer quelque but* (1) *ou des vues éclairées.* La nature a donc été avant l'art, il s'est formé sur ses traces, il en est venu comme un fils vient de sa mère. Et un arrangement fortuit, donnant les mêmes priviléges qu'un arrangement fait exprès avec toute l'industrie possible, a valu à cette commune mère un honneur *que méritent les seules lois du mouvement* (2).

(1) « La conformité au but, a dit Kant, n'a été créée que par un esprit réfléchi, qui admire par conséquent un miracle qu'il a produit lui-même. »

(2) *Système d'Épicure*, p. 225 du tome III des *OEuvres philosophiques* (édition de 1774).

Les éléments de la matière à force de s'agiter et de se mêler entre eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été aussi impossible de ne pas voir, que de ne pas se voir dans un miroir soit naturel, soit artificiel. L'œil s'est trouvé le miroir des objets, qui souvent lui en servent à leur tour. La nature n'a pas plus songé à faire l'œil pour voir, que l'eau, pour servir de miroir à la simple bergère. L'eau s'est trouvée propre à renvoyer les images; la bergère y a vu avec plaisir son joli minois. — *Système d'Épicure,* Pensée XVIII.

Continuons de citer les passages qui dénotent le mieux l'aversion de La *Mettrie* (1) pour les causes finales et sa sagacité philosophique.

Comme posées certaines lois physiques, il n'était pas possible que la mer n'eût son flux et son reflux, de même, certaines lois du mouvement ayant existé, elles ont formé des yeux qui ont vu, des oreilles qui ont entendu, des nerfs qui ont senti, une langue tantôt capable et tantôt incapable de parler, suivant son organisation; enfin elles ont fabriqué le viscère de la pensée. La nature a fait dans la machine de l'homme, une autre machine qui s'est trouvée propre à retenir les idées et à en faire de nouvelles, comme dans la

(1) Nous engageons vivement nos lecteurs à comparer ces vues de La Mettrie à celles que Buchner a développées dans le chapitre intitulé : *Destinée des êtres dans la nature* (Voyez p. 93 de *Force et Matière,* édition de 1865, in 18). On pourra juger de la sorte combien les idées de La Mettrie étaient avancées pour l'époque et conformes à celles qui, de nos jours, ont enfin cours dans la science.

femme, cette matrice qui d'une goutte de liqueur fait un enfant.

Ayant fait sans voir des yeux qui voient, elle a fait sans penser, une machine qui pense. — *Système d'Épicure*, Pensée XXVII.

LA METTRIE ET L'ATHÉISME

SELON LUI, L'ATHÉISME N'OFFRE AUCUN DANGER ET A DROIT AUX MÊMES ÉGARDS QUE LES AUTRES DOCTRINES.

LA METTRIE ET L'ATHÉISME

—

SELON LUI, L'ATHÉISME N'OFFRE AUCUN DANGER ET A DROIT AUX MÊMES ÉGARDS QUE LES AUTRES DOCTRINES.

On s'est souvent demandé et on se demande encore souvent, quels dangers peuvent faire courir à la société les doctrines athées? — D'après les uns, ces doctrines sont inoffensives; d'après les autres, elles sont dangereuses, absurdes, conduisent au crime, et doivent être soigneusement étouffées dès leur apparition. Si l'on en croyait ces ardents défenseurs de Dieu, tous les gouvernements devraient faire étrangler ou empaler les

athées. Cependant, nous ne voyons pas que le spiritualisme et la croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme aient exercé une influence bienfaisante sur les sociétés humaines et sur la marche du progrès. Si notre époque offre le spectacle lamentable de troubles profonds, de commotions et de révolutions fréquentes et terribles, le moyen âge, où régnaient en maîtres le spiritualisme et le catholicisme, offre à coup sûr un spectacle plus désolant encore.

La Mettrie, lui aussi, s'est occupé de cette question aussi brûlante de son temps que du nôtre.

N'est-il pas vrai, dit-il, qu'un déiste ou un athée, comme tel, ne fera point à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît, de quelque source que parte ce principe que je crois rarement naturel, soit de la crainte comme l'a voulu Hobbes, soit de l'amour-propre qui paraît être le principal moteur de nos actions? Pourquoi? parce qu'il n'y a aucune relation nécessaire entre ne croire qu'un Dieu ou n'en croire aucun et être un mauvais citoyen. De là vient que, dans l'histoire des athées, je n'en trouve pas un seul qui n'ait mérité des autres et de sa patrie. Mais, si c'est l'humanité même, si c'est ce sentiment inné de tendresse qui a gravé cette loi dans son cœur, il sera humain, doux, affable, honnête, généreux, désintéressé; il aura une vraie grandeur d'âme, et il réunira en un mot toutes les vertus sociales.

La vertu peut donc prendre dans l'athée les racines

les plus profondes, qui souvent ne tiennent, pour ainsi dire, qu'à un fil sur la surface d'un cœur dévot. C'est le sort de tout ce qui part d'une heureuse organisation ; les sentiments qui naissent avec nous sont ineffaçables et ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pu mettre en question, si un déiste ou un spinosiste pouvait être honnête homme ?

Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion (1) ? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cœlo distant.*

J'aimerais autant m'étonner, comme certains catholiques, de la bonne foi d'un protestant.

Il n'est pas plus raisonnable, à mon avis, de demander si une société d'athées pourrait se soutenir. Car pour qu'une société ne soit pas troublée, que faut-il ? Qu'on reconnaisse la vérité des principes qui lui servent de base? Point du tout; qu'on en reconnaisse la sagesse ? Soit ; la nécessité? Soit encore, si l'on veut, quoiqu'elle ne porte que sur l'ignorance et l'imbécillité vulgaire.

Qu'on les suive ? Oui, oui, sans doute, cela suffit. Or, quel est le déiste ou l'athée qui, pensant autre-

(1) Dans son ouvrage intitulé *Pensées sur la comète*, Bayle démontre avec un merveilleux bon sens que « l'athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs. » Il prétend même que les doctrines philosophiques n'ont pas d'influence sérieuse sur les actes de la vie privée, attendu que la plupart du temps « l'homme n'agit pas d'après ses principes », ce qui est très-vrai selon nous. Dans le *Système de la nature*, chapitre intitulé *L'Athéisme est-il compatible avec la morale?* » d'Holbach a plaidé avec vigueur la cause de l'indépendance absolue de la morale et de la religion, indépendance qui, de nos jours, est enfin admise par les philosophes et tous les esprits impartiaux ; seul, le clergé s'obstine à la repousser, mais cela ne peut nous étonner ; ce serait trop demander au clergé que de lui demander d'être impartial, tolérant, de faire preuve de bon sens et de jugement.

ment que les autres, ne se conforme pas cependant à leurs mœurs?

Quel est le matérialiste, qui plein et comme gros de son système (soit qu'il garde intérieurement sa façon de penser et n'en parle qu'à ses amis ou à des gens versés comme lui dans les plus hautes sciences, soit que par la voie de la conversation et surtout, celle de l'impression il en ait accouché et fait confidence à tout l'univers); quel est, dis-je, l'athée qui aille de ce même pas voler, violer, brûler, assassiner et s'immortaliser par divers crimes? Hélas! il est trop tranquille, il a de trop heureux penchants pour chercher une odieuse et exécrable immortalité, tandis que par la beauté de son génie, il peut aussi bien se peindre dans la mémoire des hommes, qu'il a été agréable pendant la vie par la politesse et la douceur de ses mœurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu de l'exercice de laquelle il n'attend aucune récompense? Qui l'empêche de se livrer à des vices ou à des crimes dont il n'attend aucune punition après la mort?

Oh! l'ingénieuse et admirable réflexion! Qui vous en empêche vous-mêmes, ardents spiritualistes? Le diable. La belle machine et le magnifique épouvantail! Le philosophe, que ce seul nom fait rire, est retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui lorsqu'il a le malheur, ce qui est rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre; ainsi ne partageant point vos frayeurs de l'enfer, qu'il foule à ses pieds comme Virgile et toute la savante antiquité, par là même il est plus heureux que vous. Non-seulement je pense qu'une société d'athées philosophes se soutiendrait très-bien (1), mais je crois qu'elle se

(1) « Si l'athéisme, dit encore La Mettrie dans l'*Homme machine*, était généralement répandu, toutes les branches de la religion

soutiendrait plus facilement qu'une société de dévots, toujours prêts à sonner l'alarme sur le mérite et la vertu des hommes souvent les plus doux et les plus sages. Je ne prétends pas favoriser l'athéisme, à Dieu ne plaise! mais examinant la chose en physicien désintéressé, roi, je diminuerais ma garde avec les uns, dont le cœur patriote m'en servirait, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés sont les premiers rois. Le moyen de refuser sa confiance à des esprits amis de la paix, ennemis du désordre et du trouble, à des esprits de sang-froid, dont l'imagination ne s'échauffe jamais et qui ne décident de tout qu'après un mur examen, en philosophes, tantôt portant l'étendard de la vérité, en face même de la politique, tantôt favorisant toutes les conventions arbitraires, sans se croire, ni être véritablement pour cela coupables ni envers la société, ni envers la philosophie (1).

seraient alors détruites et coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de soldats de religion, soldats terribles! La nature, infectée d'un poison sacré, reprendrait ses droits et sa pureté. Sourds à toute autre voix, les mortels, tranquilles, ne suivraient que les conseils spontanés de leur propre individu, les seuls qu'on ne méprise point impunément, et qui peuvent seuls nous conduire au bonheur par les agréables sentiers de la vertu. »

Par prudence, toutefois, La Mettrie met ce hardi passage sous le couvert d'un prétendu ami.

(1) *Discours préliminaire*. Ce beau passage est extrait des *OEuvres philosophiques* de La Mettrie; édition de 1774, t. I, p. 30 à 33.

LA METTRIE PAMPHLÉTAIRE

SES DÉMÊLÉS AVEC ASTRUC ET LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, SES OUVRAGES CONTRE LES MÉDECINS

LA METTRIE PAMPHLÉTAIRE

—

SES DÉMÊLÉS AVEC ASTRUC ET LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, SES OUVRAGES CONTRE LES MÉDECINS.

LA Mettrie fustigea vigoureusement, trop vigoureusement, peut-être, les médecins de la Faculté de Paris; il les poursuivit avec acharnement de ses plaisanteries, de ses sarcasmes, et dévoila sans pitié leurs roueries, leurs prétentions et leur ignorance.

Si, dans bien des cas il sortit des bornes ordinaires de la polémique, tout en le blâmant on doit convenir cependant, que fort souvent, les circonstances les plus atténuantes plaident en sa faveur et doivent lui faire beaucoup pardonner. A l'époque où vivait notre satirique per-

sonnage, la médecine n'était pas encore franchement entrée dans la voie expérimentale. A part quelques travailleurs honnêtes et consciencieux, tels que Boerhaave, Hunauld, Haller, Helvétius, Quesnay, La Peyronie, etc..., la plupart des médecins étaient d'aimables farceurs ou des charlatans aussi vaniteux qu'ignorants; ces prétendus médecins, si admirablement et si finement dépeints, disséqués et ridiculisés par Molière (1), étaient encore en majorité; les médecins (genre dix-septième siècle), occupaient encore le haut du pavé dans la première moitié du dix-huitième.

On comprend sans peine l'indignation et la colère qu'un tel spectacle devait exciter dans l'âme de ceux qui, comme la Mettrie, s'efforçaient de tirer la médecine de l'ornière de la routine, aspiraient à la régénérer par le travail, les recherches patientes, l'expérimentation.

De quelle satisfaction n'est-on point pénétré quand on compare ce qu'est de nos jours la médecine à ce qu'elle était autrefois.

Que de progrès! que de merveilleuses découvertes effectuées en si peu de temps dans

(1) V., à ce sujet, l'intéressant ouvrage de M. Maurice Raynaud intitulé : *Les Médecins au temps de Molière*.

toutes les branches des sciences médicales!

Comme les médecins d'aujourd'hui sont dissemblables de leurs ancêtres!

Aujourd'hui, la médecine est un véritable sacerdoce, oui, le seul sacerdoce même qui soit véritablement utile à l'humanité! Les médecins, à de rares exceptions près, sont la consolation des malheureux, les vrais moralistes, les vrais confesseurs, les adversaires implacables du vice et de la misère. Pour moi, j'ai toujours éprouvé devant le médecin ces sentiments de respect, d'estime et de vénération, que tant de gens éprouvent devant le prêtre.

Le médecin est le prêtre de l'avenir; et, certes, la société ne perdra rien au change.

Ce fut Astruc qui essuya les plus violentes attaques de la part de La Mettrie; c'est à lui, pour ainsi dire, que nous devons La Mettrie, pamphlétaire; toutefois, avant d'en venir aux mains et de l'empoigner au collet, La Mettrie avait déjà eu avec lui de vifs démêlés au sujet d'ouvrages et de doctrines médicales.

De plus, Astruc était l'élève de la Faculté de Montpellier (1), Faculté qui était aussi vitaliste

(1) L'Université de Montpellier est le deuxième théâtre où sc orment nos acteurs. Elle est à celle de Paris ce que la Comédie

alors que de nos jours; il avait eu l'habileté et la chance de s'introduire à la Faculté de Paris sans subir les examens imposés aux candidats ordinaires, passe-droit d'autant plus choquant qu'il était loin d'être mérité. Astruc ne manquait pas de talent, mais son talent ne motivait pas cependant une telle faveur, faveur sans précédent et absolument exceptionnelle.

Astruc (1) était d'ailleurs le personnage le

italienne est à la Comédie française, rivale aussi jalouse qu'impuissante. La vanité de voir briller ses membres sur un plus grand théâtre l'a dépouillée de ses bons sujets, et à en juger par ceux qu'elle nous envoie aujourd'hui, on n'en aura pas grande idée, à moins qu'elle ne nous trompe, en ne nous donnant que la lie du tonneau, ce qui est probable. » Extrait de l'*Ouvrage de Pénélope, ou le Machiavel en médecine*, par La Mettrie. 1748, 2 vol. in-12. Note du tome II, page 162.

(1) Grimm, dans sa *Correspondance*, a jugé Astruc aussi défavorablement que La Mettrie; cependant on n'a jamais accusé Grimm d'avoir calomnié ce médecin, comme on en a accusé La Mettrie.

« Astruc, dit Grimm, était un praticien médiocre, et même très-mauvais, à ce que je crois; mais c'était un savant médecin... Son *Traité des maladies vénériennes*, écrit en latin, l'a rendu célèbre parmi les médecins de toute l'Europe et par les connaissances qu'il renferme, et par la manière dont il est écrit. Il s'en faut de beaucoup que son dernier ouvrage sur les *Maladies des femmes* mérite le même éloge. Il est plein de faussetés, non que l'auteur ne sût dire la vérité, mais parce qu'il la sacrifiait à l'intérêt le plus frivole. Ainsi, dans ce dernier traité, pour soutenir un système qu'il a cru devoir adopter, il a mieux aimé changer la forme de la matrice chez les femmes, et la représenter autrement qu'elle n'est, que de convenir que son système est faux; ce fait m'a été certifié par un grand et savant médecin. Astruc était un des hommes les plus *décriés* de Paris. Il passait pour *fripon, fourbe* et *méchant;* en un mot, pour un très-malhonnête homme.

« Il était violent, emporté, et d'une avarice sordide. Il faisait le dévot et s'était attaché aux jésuites dans le temps qu'ils avaient

plus pédant, le plus vain, le plus agaçant qu'il soit possible d'imaginer.

Il n'est pas étonnant que La Mettrie, organicien convaincu et doué d'un caractère impétueux, ait fini par perdre patience devant les rodomontades de son collègue. D'ailleurs, à ses yeux, vitalisme et charlatanisme étaient des mots synonymes : tout vitaliste était pour lui un adversaire.

M. L. Assézat a indiqué avec beaucoup de clarté, d'exactitude et d'impartialité, les origines de la fameuse querelle qui éclata entre Astruc et La Mettrie, et se continua ensuite entre ce dernier et la Faculté de médecine de Paris. Nous lui donnons donc la parole :

« C'est à Astruc, dit-il, que nous devons La Mettrie pamphlétaire. La Mettrie, avec sa franchise ordinaire, l'avoue dans sa *Pénélope* (1), et

tout crédit et toute puissance. Il est mort sans sacrements, parce qu'il ne voyait plus rien à gagner au delà du trépas. C'est un savant et un méchant homme de moins. Il était beau-père de M. de Silhouette, qu'un ministère de quelques mois a rendu l'objet de la haine publique. Ce gendre a aussi toujours affiché la dévotion, et le public ne croit guère plus à sa probité qu'à celle de feu son détestable beau-père. »

Franchement, peut-on en vouloir à La Mettrie d'avoir fustigé vigoureusement un sire de cette trempe ?

(1) « Il faut laisser ce pauvre Astruc en paix; je crois m'être acquitté avec lui et avoir rendu au centuple en français badin ce qu'il m'avait prêté en pesant latin. *Hæc est primà mali labes et origo*. Oui, le bourreau est cause de tout le grabuge; je lui

cet aveu donne en même temps la plus juste idée de son caractère. Voici les faits :

« En 1735, La Mettrie avait traduit l'*Aphrodisiacus* de Boerhaave et y avait ajouté des notes et une dissertation de son cru. En 1736, Astruc fait paraître son grand ouvrage *De Morbis venereis*, et dans la seconde partie, consacrée à l'historique de la question et à l'examen bibliographique des ouvrages qui avaient précédé le sien, il cite La Mettrie et lui reproche diverses erreurs (1). En 1737, La Mettrie écrit son *Traité du vertige*, et profite de l'occasion pour y joindre une lettre à Astruc dans laquelle il se défend assez bien des erreurs qui lui étaient attribuées par son critique. Il est poli. Il est même louangeur dans son *Nouveau Traité des maladies vénériennes*. Il confesse naïvement plus tard (2) que ses éloges n'étaient pas abso-

ai l'obligation d'être ici, et les médecins d'être montrés au doigt avec les pestes de noms dont je les ai gratifiés. Voilà, messieurs de la Faculté, pour vous le dire en passant, ce que vous devez à un pédant que vous avez reçu gratis dans votre écurie. Je jure que, sans lui, il ne serait pas plus question de la femme d'Ulysse que si ce héros n'eût jamais été cocu. » *Supplément à l'ouvrage de Pénélope*, page 76.

(1) Voir page 1102, IIe volume de l'édition de 1740.

(2) « Le jeune écrivain a beaucoup loué le vieux pédant pour en être loué à son tour, à ce qu'on croit (car un tel souvenir public immortalise, et par conséquent vaut bien la peine d'être acheté aux dépens d'une petite honte particulière et qui passe vite). » *Saint Cosme vengé*, page 35.

lument désintéressés, et qu'il espérait en échange un peu plus de justice de la part d'Astruc à son égard : donnant, donnant. Astruc ne répondit pas à cette attente. Il ne s'était pas trouvé satisfait de la *Lettre*, qui semblait indiquer qu'il avait lu légèrement ce dont il parlait ; les flatteries du *Nouveau Traité* le laissèrent froid. Dans l'édition nouvelle de son livre (1740), il reconnut, il est vrai, que le jeune médecin de Saint-Malo avait de l'esprit et de la littérature, que son élocution était facile et ornée, mais il termina son article par un coup de poignard ; il reprocha à La Mettrie le trop de précipitation qui nuisait à son ouvrage : « *Nam*, concluait-il, « *verum illud verbum est*, *vulgo quod dici so-* « *let : canem festinantem cæcos parere catu-* « *los* (1). »

« La Mettrie, ainsi récompensé du sacrifice qu'il avait fait de sa « mauvaise petite honte » (sacrifice qui avait dû lui coûter plus cher qu'il ne le dit), fut profondément blessé. Il ne pardonna pas ce rapprochement avec une chienne qui, pour trop se presser, fait des petits borgnes, et attendit l'occasion de rendre à Astruc la monnaie de sa pièce. Elle vint tardivement. La Mettrie était

(1) *De Morbis venereis*, 1740, IIe volume, page 1125.

alors à Saint-Malo, et, probablement dans l'espoir d'obtenir d'Astruc ces louanges « qui don- « nent l'immortalité », il avait laissé s'assoupir sans y prendre part la querelle élevée entre les médecins et les chirurgiens au sujet du traitement de la vérole. Astruc, dans cinq lettres (1738-1739) dirigées surtout contre Petit, avait défendu la suprématie jusqu'alors inattaquée des médecins sur les chirurgiens, suprématie qu'allait bientôt changer en égalité la création du l'Académie de chirurgie par M. de la Peyronie et son coadjuteur Quesnay. Sur ces entrefaites, le maître de La Mettrie, Hunauld, mourut (1742). La Mettrie vint à Paris, puis alla faire campagne avec le duc de Grammont et dut attendre jusqu'en 1744 une recrudescence de la lutte intestine qui divisait les fils d'Hippocrate. Ce fut alors que, prenant le parti des chirurgiens, il satisfit sa rancune contre Astruc, dans une brochure intitulée : *Saint Cosme vengé* (1), où il ne mit aucun frein à sa verve ironique et provocatrice. »

Il se moque beaucoup de l'érudition prétentieuse et facile d'Astruc, de la pruderie, profon-

(1) *Saint Cosme vengé*, ou *Critique du traité d'Astruc* : « *De Morbis venereis.* » Strasbourg, Doulsecker, 1744. In-8.

dément ridicule chez un médecin, qu'il affichait cependant avec affectation dans ses ouvrages. Astruc, dit-il, démasque le charlatanisme et relève les indiscrétions de ses confrères. Pour ce saint homme :

Vésale est un indiscret d'avoir révélé la maladie de l'empereur Charles V. Lecoq un mauvais plaisant avec son *frottetur* sur François I[er]; d'autres, des impertinents d'avoir tiré le rideau sur les mystères impurs des grands et des rois; Manardi, un impie d'avoir donné la vérole au cardinal Campegio, à un évêque de Cracovie et à tant d'autres. Il faut avouer, ajoute La Mettrie, que nous autres chirurgiens français nous sommes bien plus discrets lorsque nous avons à traiter, je ne dis pas quelques cardinaux, archevêques ou évêques, mais un cordelier, un carme, un célestin, ou même un de ces animaux amphibies, un de ces êtres indéfinissables que l'on nomme abbés. — P. 67.

En terminant son *Saint Cosme*, il revient de nouveau sur l'érudition d'Astruc.

Mais pour récapituler, dit-il, et tirer une juste conclusion sur le mérite d'A*** (Astruc), qu'on me permette encore quelques réflexions. Cet homme d'une érudition formidable qui, au lieu d'un in-12 qu'eût donné un cerveau précis, nous accable de deux gros volumes in-4°, mérite-t-il de n'être pas rangé parmi les compilateurs, comme j'avoue que notre ancien confrère Blégny le fut de son temps, car, comme on dit, tous les doigts de la main ne se ressemblent pas. En effet, A*** (Astruc) ayant eu besoin de l'étude, des

observations et des expériences de plus de deux siècles dont chaque année lui a fourni divers matériaux, peut-on donner la qualité d'auteur et d'auteur de premier ordre, à un écrivain à qui l'on fait voir que tous les échafauds ont été bons pour bâtir, qui n'a fait que se donner la peine de les rapprocher les uns des autres pour en faire un édifice monstrueux dont le seul aspect fait reculer.

Une fois lancé sur cette pente (1), La Mettrie ne devait pas s'arrêter de sitôt; il publie satire sur satire. Sa *Politique du médecin de Machiavel* lui fit beaucoup d'ennemis, il n'en pouvait être autrement. Dans ce pamphlet, où il se moque à la fois de la médecine et des médecins, personne n'est épargné: Fourmont, Bouillac, Marcot, Helvétius, Falconet, Astruc, de Boice, Procope, André, Vernage, Thuillier, Winslow, Dumoulin, Ferrein, Sidobre, Silva, y sont passés au crible sous les pseudonymes de Montsour, Bacouill, Jonquille, Érosiâtre, de La Rose,

(1) Cette polémique contre Astruc dégénéra en polémique contre la Faculté, qui avait pris sa défense. Abandonné de tous ses confrères, La Mettrie conserva son sang-froid et tint tête à l'orage; seulement, dans sa surexcitation, il oublia tout ménagement, et se mit à frapper à coups redoublés sur les médecins; bref, il tira un tel parti de leurs travers qu'il rangea tous les rieurs de son côté, ce qui était déjà quelque chose. Ses confrères le traquèrent avec une telle fureur, qu'après avoir été contraint de se cacher quelque temps dans Paris, il dut le quitter définitivement. Ces haines prouvent simplement que La Mettrie avait raison; s'il n'avait pas visé juste, jamais on ne l'aurait poursuivi de la sorte

Chrysologue, de Lignum, Ésope, Verminosus, Barnaba, de Baptesme, Anodin, Philanthrope, Rufus, Douillet, de la Forest; et il faut voir avec quelle verve, quel aplomb, quelle joyeuse humeur, quelle adresse il décoche sa flèche à chacun d'eux !

La médecine dit-il d'abord, en forme de préambule, est une marchandise dont tout le monde a besoin et dont les hérétiques même en cet art ne se passent point et que personne ne connaît, de sorte que celui qui la débite, qui sait la mettre en son jour, celui-là seul en fait le prix. Ainsi le ton hardi, décisif, imposant, la fraude, la présomption, le mystère, la charlatanerie et toutes les iniquités qui la suivent, sont la base de ce commerce. — P. 3.

Il ajoute, en terminant le portrait d'André (Verminosus) :

J'ai donné à ce prétendu médecin le nom de Vermineux, à cause de son eau vermifuge, et je permets fort à Chrysologue (Astruc) et autres étymologistes de la Faculté de soutenir qu'on ne l'a ainsi nomméque parce qu'il était la vermine des écoles.

Et que dites-vous de ce portrait de Winslow (Anodin) :

M. Anodin est une petite machine dévote qu'un rien scandalise, à qui une mouche fait peur et qui s'enflamme de la moindre bluette, il n'a jamais pro-

noncé par scrupule, ni écrit ces mots : matrice, verge, grandes lèvres, pucelage; sa modestie leur substitue les noms d'utérus, de pénis, d'hymen, de grandes ailes comme si la vulve était un moulin!!!

Dans un autre pamphlet (*Caractères des médecins*) (1), il se moque très-spirituellement de tous ces médecins, hommes aimables, petits-maîtres musqués, qui considèrent comme parfaitement inutiles l'anatomie, la botanique, la chimie, la physique même du corps humain, mais qui « considèrent comme indispensables le bel esprit, le babil, la littérature, la logique, la rhétorique, l'amphibologie, la musique, la peinture, la sculpture, la galanterie ». C'est à eux qu'il dit ironiquement : « On ne gagne, à pâlir sur les livres, qu'une figure socratique qui n'est guère du goût de nos dames; c'est folie que de courir après l'érudition : voyez tel médecin qui se tue à lire et à méditer, en est-il meilleur praticien? »

C'est encore à ces médecins pour rire qu'il trace d'une façon tout à fait plaisante, la con-

(1) *Caractères des médecins,* ou l'idée de ce qu'ils sont communément et celle de ce qu'ils devraient être, d'après Pénélope. Paris (Hollande), 1760, in-12. Cet ouvrage n'est autre chose qu'un *abrégé* de l'*Ouvrage de Pénélope, ou le Machiavel en médecine*. Berlin et Genève (Hollande), 1748, 2 vol. — Supplément avec la clef. Berlin, 1750, 1 vol. En tout 3 vol. in-12.

duite à tenir quand on vient de perdre un malade.

Avant d'entrer chez votre malade, informez-vous dans le voisinage si par hasard il ne serait pas mort depuis la dernière visite. Si vous apprenez que oui, alors, sans paraître étonné, dites : je l'avais bien prévu, je n'avais même pas cru qu'il aurait été si loin. Le pauvre homme a bien souffert, il avait une maladie fort compliquée, le tempérament ruiné, on avait trop tardé de m'appeler; finissez par dire comme Horace, qu'il faut que tout le monde paye le tribut, grands et petits : *Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas regumque turres.* — Page 167.

Citons encore cette fine pensée sur les eaux minérales.

Les eaux minérales sont fréquentées par des gens malades ou avides de le paraître; parmi les premiers, il y en a dont la cure ne consiste qu'à aller y mourir tranquillement éloignés des médecins qui les y envoient non pas pour leur bien, mais pour ne pas compromettre leur propre réputation. — Page 176.

O monsieur de La Mettrie, que vous êtes donc méchant !

Dans une autre farce, intitulée *Les Charlatans démasqués* (1), il nous montre les mem-

(1) *Les Charlatans démasqués, ou Pluton vengeur de la société de médecine.* Paris (Hollande), 1762, in-8. Cet ouvrage est tout simplement une nouvelle édition posthume de la *Faculté vengée,* parue en 1747, in-8.

bres de la Faculté se disputant à qui mieux mieux. La Mettrie figure lui-même dans cette comédie sous le nom de *Chat-huant;* il plaide sa cause devant *Pluton*, auquel la Faculté demande vengeance de ses attaques. C'est Astruc (*Savantasse*) qui remplit contre La Mettrie le rôle d'accusateur public; mais celui-ci se défend vigoureusement et revendique en termes énergiques le droit de se moquer des charlatans.

CHAT-HUANT (*La Mettrie*), *s'adressant à Pluton.*

Eh! quel bon citoyen ne s'armerait pas, une fois en sa vie, contre les désordres qu'on tolère tous les jours chez les médecins et qui ont fait tant gémir, je ne d pas Galien, Gédéon, Harvey, mais plusieurs membres de la Faculté. Guy Patin a traité plusieurs de ses confrères comme de vrais fripons et n'a fait aucune difficulté de les nommer dans ses *Lettres*, le François, Bernier ont fulminé contre mille abus, enfin le pieux et respectable M. Héquet n'a-t-il pas osé afficher à tous les coins de rue et aux portes même de la Faculté, le brigandage de ses propres confrères? — Scène VIII.

PLUTON, *s'adressant à Chat-huant* (*La Mettrie*).

Mais je vous trouve un petit homme remuant, fort dangereux. Comment, diable, il n'y aurait qu'à vous écouter et mes affaires se feraient bien!

Vouloir changer la face de la médecine comme Descartes a changé celle de la philosophie!

Mais mon pauvre garçon, à quoi pensez-vous? Des-

cartes n'attaquait que des philosophes et vous attaquez des médecins !

CHAT-HUANT.

Il est vrai que la différence est grande !

PLUTON.

Faire le siége de la Faculté et à boulets rouges ! Et vous espériez qu'abusant des droits de la guerre, tout vous serait pardonné (1) ! — Scène IX, page 159.

(1) En effet, ses confrères ne lui pardonnèrent jamais ses plaisanteries et ses attaques ; La Mettrie, toutefois, eut quelque encouragement de la part de la jeunesse des écoles. « Vous, jeunes gens, dit-il, que j'ai voulu instruire et former, il y aurait trop d'ingratitude à m'abandonner à la colère de la Faculté. Et vous enfin, médecins, dont j'ai dévoilé l'ignorance, la charlatanerie et le brigandage peu connu de ceux mêmes qui l'ont voulu faire connaître, que votre amour-propre irrité ne vous empêche pas de rendre justice à qui vous la rend. Croyez bien que ma langue ne s'est dénouée que pour la vérité, que je ne parle de vous que comme l'histoire, et qu'enfin, je vous le jure, pour dire du bien de vous..... je n'attends que l'occasion de vous en voir faire. » (Avant-propos de la *Politique du médecin de Machiavel.*)

ANALYSE

DE

L'HOMME MACHINE

ANALYSE

DE

L'HOMME MACHINE

L'*Homme machine* est, après l'*Histoire naturelle de l'âme*, l'ouvrage le plus important de La Mettrie; on peut le considérer comme un abrégé en même temps qu'un complément de l'*Histoire naturelle de l'âme*.

L'*Homme machine*, où les opinions philosophiques de La Mettrie sont plus nettement accentuées que dans ses ouvrages antérieurs, n'est autre chose qu'un essai d'analyse de la nature humaine, basé sur l'observation et l'expérience, conforme aux données physiologiques admises alors par les meilleurs médecins; il contient sans

doute un grand nombre d'opinions, d'aperçus, dont les progrès postérieurs des sciences biologiques sont venus démontrer la fausseté ou modifier en partie, mais cet écueil était inévitable; il en est de même de toutes les productions de l'esprit.

Malgré quelques hypothèses par trop hardies, l'imagination et la fantaisie, ces deux facultés qui égarèrent si souvent La Mettrie, jouent dans l'*Homme machine* un rôle presque insignifiant; les affirmations capitales et les vues les plus importantes qu'il développe dans cet ouvrage sont toujours appuyées sur des expériences physiques et chimiques, sur de patientes et profondes observations anatomiques; en résumé, ce livre s'écarte absolument des productions philosophiques de l'époque et est supérieur à la plupart d'entre elles. C'est plutôt un traité de physiologie philosophique, et d'anthropologie qu'un traité philosophique dans le sens qu'on attachait vulgairement à ce mot.

La Mettrie, bravant les colères qu'il savait devoir éclater chez ses ennemis, osa déclarer ouvertement ce que d'autres écrivains ne faisaient que sous-entendre, il osa hardiment tirer de ses doctrines des conclusions logiques au lieu de laisser ce soin aux lecteurs; voilà pourquoi

l'*Homme machine* fut si universellement décrié. Aux ennemis du progrès, il donnait beau jeu; aux amis de la vérité, il parut une faute de tactique; ces derniers avaient-ils raison de blâmer notre philosophe, de l'accuser de maladresse? C'est ce que nous n'osons décider.

L'apparition de l'*Homme machine* fit donc grand bruit et causa un énorme scandale (1) dans la république des lettres et dans le clan des dévots.

(1) « Mais à l'*Homme machine* de La Mettrie, dit M. Sayous, le consistoire wallon de Leyde lança ses foudres, et la justice hollandaise perdant patience à son tour, le scandaleux ouvrage reçut la flétrissure du bûcher. » (*Hist. de la littér. française à l'étranger*, t. II, p. 392.)

Parmi les adversaires de La Mettrie, citons Ploucquet, auteur d'une réfutation dont voici le titre exact : *Godofr. Plovcqvet. Philos. Mag. Log. et Metaph. Prof. Pvbl. ord. Regiæ scient. Academ. Berolin. membr. Dissertatio de Materialismo cvm supplementis et confvtatione libelli L'Homme machine inscripti.* Tvbingæ. Apvd Iohann Philipp Erhardt, 1751, petit in-4 de 48 pages. Ploucquet se montre courtois et poli; la réfutation de *l'Homme machine*, qui commence à la page 21, se distingue par sa modération. Cet ouvrage est rare et peu connu.

Avant Ploucquet, Tralles s'était déjà chargé de la même besogne, seulement il s'en était acquitté avec plus d'aigreur; il avait appelé *l'Homme machine* « pestilentissimum libellum » dans son : *De machina et anima humana, prorsus a se invicem distinctis, commentatio, libello latere amantis auctoris Gallico, Homo machina inscripto, opposita et ad illustrissimum virum Albertum Haller exarata a Balthas. Ludovico Tralles, medico Vratisl. Lipsiæ et Vratislaviæ, apud Michaelem Hubertum.* 1749, petit in-8 de 270 pages. Cet ouvrage est entièrement écrit en latin, les passages extraits de l'*Homme machine* y sont également transcrits en latin. On trouve encore des comptes rendus de l'*Homme machine* dans les *Cinq années littéraires* de Clément (Berlin, 1756. Voy. t. I, p. 121), et dans la *Nouvelle bibliothèque germanique.* T. V, p. 328 à 357.

Il n'y a pas lieu toutefois d'en être surpris.

On n'était encore qu'au milieu du XVIIIe siècle; Diderot, d'Holbach, et beaucoup d'autres penseurs tout aussi bien doués, n'avaient pas encore aguerri, préparé, habitué l'opinion publique à ces coups d'audace philosophique.

Une production aussi hardie, aussi originale que l'*Homme machine*, ne pouvait sortir que de la plume d'un écrivain décidé à braver la calomnie et la persécution. Il est souverainement injuste d'accuser La Mettrie d'avoir fait preuve de légèreté et d'étourderie en cette occurrence, il se doutait parfaitement des surprises que lui ménageait la gent tonsurée et conservatrice; son attitude fut très-noble et très-digne devant ses ennemis; ce n'est pas lui, certes, qui comme Helvétius, aurait jamais consenti à désavouer lâchement ses ouvrages; jamais on ne parvint à lui arracher la moindre rétractation; cette fermeté n'était point cependant chose commune alors; on ne la retrouve ni chez Voltaire, ni chez D'Alembert.

Quelques personnes ont considéré l'*Homme machine* (1) comme une sorte de pamphlet,

(1) Cet ouvrage, dit M. Sayous en parlant de l'*Homme machine*, « nous paraît aujourd'hui la production sans portée d'un

dirigé contre toutes les idées reçues, et n'ayant d'autre but que d'exciter du scandale et de mettre en évidence le nom de son auteur. Nous n'aurons pas de peine à démontrer l'injustice de cette manière de voir.

D'abord, quand parut l'*Homme machine*, La Mettrie n'en était plus à courir après la renommée, son nom était bien connu du public; il s'était acquis déjà une grande notoriété par ses excellentes traductions des ouvrages de Boerhaave, par ses propres recherches médicales et enfin par la polémique si retentissante qu'il soutint contre Astruc; en second lieu, il suffit de lire attentivement l'*Homme machine*, pour s'apercevoir qu'il contient une multitude d'idées que partageaient bon nombre de philosophes et de physiologistes, mais qu'ils n'osaient publier, il est vrai. — La Mettrie a fait preuve de plus d'audace.

Où est le mal, où est le crime?

étourdi extravagant, mais alors elle pouvait être et ne fut que trop prise au sérieux par bien des gens. »

C'est précisément le contraire qui arriva et qui devait arriver, n'en déplaise à M. Sayous. Cet ouvrage, trop en avance sur les idées d'alors et rempli de conjectures téméraires qu'on croyait devoir ne jamais se réaliser, ne pouvait être vraiment compris et apprécié que de nos jours, après les découvertes et les travaux de Cabanis, Broussais, Vogt, Huxley, Cl. Bernard, Luys, Buchner, Moleschott, Darwin.

Toujours est-il que cet ouvrage (1), dont la vogue fut immense, reçut de tous les partis un mauvais accueil : calotins et philosophes se liguèrent pour le censurer. Nous avons déjà dit que ces derniers se méprirent complétement sur sa nature et sa portée ; chez quelques-uns d'entre eux, comme d'Holbach et Diderot, cette erreur résulta d'un malentendu incompréhensible ; chez d'autres, comme d'Argens et Voltaire, d'une hostilité personnelle et d'un parti pris contre La Mettrie.

(1) Dans le chapitre qui suit on retrouvera les passages les plus importants de l'*Homme machine;* nous avons mieux aimé agir de la sorte que de résumer ici et trop brièvement la doctrine philosophique contenue dans cet ouvrage.

IMMATÉRIALITÉ DE L'AME

—

La Mettrie rejette l'immatérialité de l'âme — Ce qu'il dit à ce sujet dans **l'Histoire naturelle de l'âme** *et dans* **l'Homme machine.**

IMMATÉRIALITÉ DE L'AME

---

*La Mettrie rejette l'immatérialité de l'âme. — Ce qu'il dit à ce sujet dans l'*Histoire naturelle de l'âme *et dans l'*Homme machine.

Mais quels doutes, dit-il, s'élèvent dans mon âme, et que notre entendement est faible et borné! Mon âme montre constamment non la pensée qui lui est accidentelle, quoi qu'en disent les Cartésiens, mais de l'activité et de la sensibilité. Voilà deux propriétés incontestables, reconnues par tous les philosophes qui ne se sont pas laissés aveugler par l'esprit systématique, le plus dangereux des esprits. Or, dit-on, toutes propriétés supposent un sujet qui en soit la base, qui existe par lui-même, et auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclut-on, l'âme est un être séparé du corps, une espèce de monade spirituelle, une forme subsistante, comme parlent les adroits et prudents scholastiques, c'est-à-dire une

substance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute, mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du corps tandis que je vois clairement que c'est l'organisation même de la moelle, aux premiers commencements de sa naissance (c'est-à-dire à la fin du cortex), qui exerce si librement dans l'état sain toutes ces propriétés? Car c'est une foule d'observations et d'expériences certaines qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui disent le contraire, peuvent nous étaler beaucoup de métaphysique sans nous donner une seule idée. Mais seraient-ce donc des fibres médullaires qui formeraient l'âme? Et comment concevoir que la matière puisse sentir et penser? J'avoue que je ne le conçois pas; mais, outre qu'il est impossible de borner la toute-puissance du Créateur en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matière, lui, qui d'un mot a fait la lumière, dois-je dépouiller un être des propriétés qui frappent mes sens, parce que l'essence de cet être m'est inconnue?

Je ne vois que matière dans le cerveau; qu'étendue comme on l'a prouvé, dans sa partie sensitive, vivant, sain, bien organisé, ce viscère contient à l'origine des nerfs un principe actif, répandu dans la substance médullaire, je vois ce principe qui sent et pense, se déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je? L'âme dort la première, son feu s'éteint à mesure que les fibres dont elle paraît faite, s'affaiblissent et tombent les unes sur les autres. Si tout s'explique par ce que l'anatomie et la physiologie me découvrent dans la moelle, qu'ai-je besoin de forger un être idéal? Si je confonds l'âme avec les organes corporels, c'est donc que tous les phénomènes m'y déterminent et que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon âme

aucune idée d'elle-même, mais seulement assez de discernement et de bonne foi pour se reconnaître dans quelque miroir que ce soit et ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle est vertueuse et ornée de mille belles connaissances, elle est assez noble, assez recommandable (1).

A la fin de l'*Histoire naturelle de l'âme*, La Mettrie cite à l'appui de ces conclusions une quantité (2) d'observations et d'expériences anatomiques, médicales et physiologiques qui prouvent que toutes les idées viennent des sens, autrement dit que l'âme est matérielle, ou plutôt qu'elle n'est autre chose que le résultat du jeu des organes corporels; mais toutefois dans cet ouvrage il se montre prudent, circonspect, réservé, il évite de se démasquer complétement. Comme l'a fort bien dit Buchner (3), il cherche plutôt à démontrer qu'il est impossible de fournir la preuve de ce qu'on appelle l'existence de l'âme que de la nier carrément. — C'est dans

(1) Chapitre IX de l'*Histoire naturelle de l'âme*, intitulé : *Que l'être sensitif est par conséquent matériel.*

(2) Il a accumulé ces faits, ces observations et ces expériences dans les chapitres intitulés: *Du sourd de Chartres; D'un homme sans idées morales; De l'aveugle de Cheselden; Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler; Réflexions sur l'éducation; D'un enfant trouvé parmi les ours; Des hommes sauvages appelés satyres; Belle conjecture d'Arnobe.*

(3) Sechs Vorlesungen über die Darwin'sche theorie, etc. Leipzig, 1868.

l'*Homme machine* qu'il démontre sans réticence et sans ménagement les relations et la dépendance absolue qui existent entre les organes du corps et l'être soi-disant spirituel et immatériel que lès philosophes décorent du nom pompeux d'âme.

L'homme (1), dit-il, est une machine si compliquée qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire et conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands philosophes ont faites *a priori*, c'est-à-dire en voulant se servir en quelque sorte des ailes de l'esprit, ont été vaines. Ainsi, ce n'est qu'*a posteriori*, ou en cherchant à démêler. l'âme comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas, découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité sur ce sujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience (2) et laissons là l'histoire de toutes les vaines opinions des philosophes. Être aveugle et croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule, qui ne tire pas des causes secondes, le même parti que des premières. On peut, on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles; les Descartes, les Malbranche, les Leibnitz, les Wolff, etc., mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes méditations et de tous leurs ouvrages ?

(1) *L'Homme machine*, édition de 1748, p. 27 et suiv.
(2) La Mettrie a emprunté cette expression à la marquise du Châtelet.

Commençons donc, et voyons non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

Autant de tempéraments (1), autant d'esprits, de caractères, de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes a poussée loin, jusqu'à dire que la médecine seule pouvait changer les esprits et les mœurs avec le corps. Il est vrai que la mélancolie, la bile, le phlegme, le sang, suivant la nature, l'abondance et la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque homme font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'âme s'éclipse et ne montre aucun signe d'elle-même, tantôt, on dirait qu'elle est double, tant la fureur la transporte, tantôt, l'imbécillité se dissipe et la convalescence d'un sot fait un homme d'esprit. Tantôt le plus beau génie devient stupide, ne se reconnaît plus. Adieu toutes ces belles connaissances acquises à si grands frais et avec tant de peine (2)!

(1) Avant La Mettrie, Descartes avait dit : « L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. » Voilà qui assurément est bien hardi, surtout de la part d'un philosophe spiritualiste aussi prudent et timoré que Descartes. D'ailleurs, à côté de sa doctrine publique, ce grand homme avait, on peut le dire, une espèce de doctrine secrète très en avance sur la première. On pourra consulter à ce sujet l'ouvrage très-remarquable du docteur Bertrand de Saint-Germain intitulé : *Descartes considéré comme physiologiste et comme médecin*, Paris, 1869, in-8; et le chapitre : « Descartes médecin », dans l'ouvrage de M. Albert Lemoine intitulé : *L'Ame et le corps*. L'ouvrage du docteur Bertrand de Saint-Germain est bien supérieur à ceux de MM. Francisque Bouillier et E. Saisset.

(2) « Les recueils de médecine abondent en observations de folie, de coups de tête, de congestions, d'apoplexies, de fièvres typhoïdes, etc., qui ont transformé un lourdaud en un savant,

Ici, c'est un paralytique qui demande si sa jambe est dans son lit : là, c'est un soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé; la mémoire de ses anciennes sensations et du lieu où son âme les rapportait, fait son illusion et son espèce de délire : il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque pour lui en rappeler et faire sentir tous les mouvements, ce qui se fait avec je ne sais quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure comme un enfant aux approches de la mort, tandis que celui-là badine. Que fallait-il à Caius Julius, à Sénèque, à Pétrone pour changer leur intrépidité en pusillanimité ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine porte. Pourquoi? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères, et de là naissent tous ces singuliers phénomènes de l'affection hystérique et hypocondriaque.

Que dirais-je de nouveau sur ceux qui s'imaginent être transformés en loups-garoux, en coqs, en vampires, qui croient que les morts les sucent? Pourquoi m'arrêterais-je à ceux qui voient leur nez ou autres membres de verre, et à qui il faut conseiller de coucher sur la paille de peur qu'ils ne se cassent, afin qu'ils en retrouvent l'usage et la véritable chair lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre

un homme doux en emporté, une femme rangée en une personne dissipée, un individu hardi, audacieux, en un être craintif et timide. » (*Du suicide,* p. 5, par Brierre de Boismont.) On constate journellement des faits de ce genre dans les hôpitaux, maisons de santé, asiles, établissements d'aliénés. Ce n'est pas dans les livres ni sur les bancs de l'école, mais dans les hôpitaux de Bicêtre, de Charenton, de la Salpêtrière, de Lourcine, des Femmes incurables, etc., que nos prétendus philosophes devraient aller apprendre la philosophie et se convaincre de la suprématie indéniable du physique sur ce que l'on appelle le moral.

d'être brûlés; frayeur qui a quelquefois guéri la paralysie. Je dois passer légèrement sur des choses connues de tout le monde (1).

Je ne serai pas plus long sur le détail des effets du sommeil. Voyez ce soldat fatigué! Il ronfle dans la tranchée au bruit de cent pièces de canon! Son âme n'entend rien, son sommeil est une parfaite apoplexie: une bombe va l'écraser, il sentira peut-être moins ce coup qu'un insecte qui se trouve sous son pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalousie, la haine, l'avarice ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucun repos; le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches et les plus calmantes, tout est inutile, à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des passions.

L'âme et le corps s'endorment ensemble; à mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix et de tranquillité se répand dans toute la machine; l'âme se sent mollement s'appesantir avec les paupières et s'affaisser avec les fibres du cerveau, elle devient ainsi peu à peu comme paralytique avec tous les muscles du corps; ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête; celle-là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée, elle est dans le sommeil comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vitesse, l'âme ne peut dormir.

L'âme est-elle trop agitée, le sang ne peut se calmer, il galope dans les veines avec un bruit qu'on

(1) « On trouvera quelques détails sur ces hallucinations et sur d'autres analogues dans les *Anecdotes de médecine* de Barbeu-Dubourg. Ces sortes d'imaginations sont rangées par Pinel sous le titre de *Mélancolie ou délire exclusif*, et, par Esquirol, sous celui de *Lypémanie*. » (Note de M. Assézat, réimpression de l'*Homme machine*, p. 34.)

entend : telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie.

Une seule frayeur, dans les songes, fait battre le cœur à coup redoublés et nous arrache à la nécessité ou à la douceur du repos, comme le feraient une vive douleur ou des besoins urgents.

Enfin, comme la seule cessation des fonctions de l'âme procure le sommeil, il est même pendant la veille qui n'est alors qu'une demi-veille, des sortes de petits sommeils d'âme très-fréquents, des *rêves à la Suisse* qui prouvent que l'âme n'attend pas toujours le corps pour dormir, car, si elle ne dort pas tout à fait, combien peu s'en faut-il ! puisqu'il lui est impossible d'assigner aucun objet auquel elle ait prêté quelque attention parmi cette foule innombrable d'idées confuses, qui, comme autant de nuages, remplissent pour ainsi dire l'atmosphère de notre cerveau. L'opium (1) a trop de rapport avec le sommeil qu'il procure pour ne pas se placer ici. Ce remède enivre ainsi que le vin, le café, etc., chacun à sa manière et suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état qui semblerait devoir être le tombeau du sentiment comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie ! L'âme n'en voudrait jamais sortir. Elle était en proie aux plus grandes douleurs, elle ne sent plus que le seul plaisir de ne plus souffrir et de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté, il force l'âme qui voulait veiller et se divertir à aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête et nos cha-

(1) Dans son livre intitulé : *Les Paradis artificiels, opium et haschich* (1860, in-8), Charles Baudelaire a décrit d'une façon très-curieuse les phénomènes singuliers produits par l'opium.

grins, sans nous en ménager comme cette liqueur pour le lendemain (1).

Contemplons l'âme dans ses autres besoins.

Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts, vivante image du mouvement perpétuel. Les aliments entretiennent ce que la fièvre excite; sans eux l'âme languit, entre en fureur et meurt abattue; c'est une bougie dont la lumière se ranime au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps (2), versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, des liqueurs fortes, alors l'âme généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, et le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé.

Quelle puissance d'un repas !

La joie renaît dans un cœur triste; elle passe dans l'âme des convives qui s'expriment par d'aimables chansons où le Français excelle. Le mélancolique seul est accablé et l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crue rend les animaux féroces, les hommes le deviendraient par la même nourriture : cela est si vrai que la nation anglaise, qui ne mange pas la chair si cuite que nous, mais rouge et sanglante,

(1) De nos jours on a fait de nombreuses recherches sur les effets physiologiques du café, du vin et de toutes les liqueurs; nous sigalerons particulièrement sur cette matière le curieux travail d'un professeur au Val-de-Grâce, le docteur Marvaud, travail qui du reste a été honoré d'une médaille d'or par l'Académie des sciences de Bordeaux. Ces recherches sont consignées dans l'ouvrage intitulé : *Effets physiologiques et thérapeutiques des aliments d'épargne ou antidéperditeurs*, alcool, café, thé coca, mathé. Paris, J. Baillière, 1 vol. in-8, 1871.

(2) Scilicet et nisi nos cibus aridus, et tener humor
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus e nervis atque ossibus exsolvatur.
LUCRÈCE, *De Natura rerum*, L. I, v. 809.

paraît participer de cette férocité plus ou moins grande qui vient en partie de tels aliments et d'autres causes que l'éducation peut seule rendre impuissantes. Cette férocité produit dans l'âme l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations, l'indocilité et autres sentiments qui dépravent le caractère, comme les aliments grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse et l'indolence sont les attributs favoris.

Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit : « Le grave Cassius parle toujours de vertu et croit que qui souffre les vicieux est vicieux lui-même. Ces beaux sentiments durent jusqu'à l'heure du dîner; alors il préfère un scélérat qui a une table délicate à un saint frugal.

« Considérez, dit-il ailleurs, le même homme en santé ou en maladie, possédant une belle charge ou l'ayant perdue : vous le verrez chérir la vie ou la détester, fou à la chasse, ivrogne dans une assemblée de province, poli au bal, bon ami en ville, sans foi à la cour (1). »

Nous avons eu en Suisse un bailli, M. Steiguer de Wittighofen. Il était à jeun le plus intègre et même le plus indulgent des juges; mais malheur au misérable qui se trouvait sur la sellette lorsqu'il avait fait un grand dîner! Il était homme à faire pendre l'innocent comme le coupable.

Nous pensons et même nous ne sommes honnêtes

(1) Avant Pope, La Mothe-le-Vayer (*De la Philosophie sceptique*) avait dit la même chose; avant La Mothe-le-Vayer, les poëtes, les philosophes, les naturalistes, avaient remarqué ces mêmes effets dus à l'influence du physique sur le moral, tant il est vrai que cette influence était un fait d'observation vulgaire et inattaquable bien avant Cabanis. Mais en tout temps il a été plus facile d'en tirer des conséquences raisonnables que de les faire accepter. » — Note de M. Assézat.

gens que comme nous sommes gais ou braves; tout dépend de la manière dont notre machine est montée. On dirait en certains moments que l'âme habite dans l'estomac, et que Van Helmont (1), en mettant son siége dans le pylore, ne se serait trompé qu'en prenant la partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut-elle nous porter! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins, et dans la fureur dont on est transporté, le plus faible est toujours la proie du plus fort.

La grossesse, cette émule désirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états; elle a quelquefois fait exécuter à l'âme les plus affreux complots, effets d'une manie subite qui étouffe jusqu'à la loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette *matrice* de l'esprit se pervertit à sa manière avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme dans ceux que la continence et la santé poursuivent! C'est peu pour cette jeune fille timide et modeste d'avoir perdu toute honte et toute pudeur; elle ne regarde plus l'inceste que comme une femme galante regarde l'adultère. Si ses besoins ne trouvent pas de prompts soulagements, ils ne se borneront pas aux simples accidents d'une passion utérine, à la manie, etc.; cette malheureuse mourra d'un mal dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence nécessaire de l'âge sur la raison. L'âme suit les progrès du

(1) Voyez, sur Van Helmont, la thèse de M. Ch. de Vauréal. (Paris, 1864.)

corps comme ceux de l'éducation. Dans le beau sexe, l'âme suit encore la délicatesse du tempérament : de là cette tendresse, cette affection, ces sentiments vifs, plutôt fondés sur la passion que sur la raison; ces préjugés, ces superstitions dont la forte empreinte peut à peine s'effacer. L'homme, au contraire, dont le cerveau et les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit ainsi que les traits du visage plus nerveux; l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à son âme. Avec de tels secours de la nature et de l'art, comment ne serait-il pas plus reconnaissant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité. . . . .

Les divers états de l'âme sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais, pour mieux démontrer toute cette dépendance et ses causes, servons-nous ici de l'anatomie comparée, ouvrons les entrailles de l'homme et des animaux. Le moyen de connaître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallèle de la structure des uns et des autres!

En général, la forme et la composition du cerveau des quadrupèdes est à peu près la même que dans l'homme (1). Même figure, même disposition par-

(1) Gratiolet * s'est efforcé de faire connaître, d'une manière générale, les différences exactes qui séparent le cerveau humain de celui des singes supérieurs. Il a fait voir en particulier que, chez l'homme comme chez le singe, outre les circonvolutions principales, il y a des circonvolutions de passage qui se dirigent du lobe occipital vers le lobe temporal. Chez l'homme, deux de ces circonvolutions sont grandes et superficielles; elles remplissent complétement un sillon vertical qui, chez les singes, sépare le lobe occipital du temporal. C'est cette particularité qui fait le contraste du cerveau de l'homme et de celui de tous les singes...

* *Annales des sciences naturelles*, 3e série, t. XIV, p. 185, 186 et suiv. Voy. aussi sur ce même sujet les travaux de Tiedemann, Leuret, Bibra.

tout, avec cette différence essentielle que l'homme est de tous les animaux celui qui a le plus de cerveau (1), et le cerveau le plus tortueux en raison de la masse de son corps. Ensuite viennent le singe, le castor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, etc.... Voilà les animaux qui ressemblent le plus à l'homme, car on remarque aussi chez eux la même analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lancisi avait établi le siége de l'âme avant feu M. de La Peyronie (2), qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les quadrupèdes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les poissons ont la tête grosse, mais elle est vide de sens, comme celle de bien des hommes.

Plus un animal est élevé dans la série zoologique, c'est-à-dire plus son développement le rapproche de l'homme, plus aussi le cerveau recouvre complétement le cervelet. Déjà, chez les singes, un bord étroit du cervelet dépasse en arrière et en bas les hémisphères cérébraux. L'orang-outang et le chimpanzé eux-mêmes se distinguent très-nettement de l'homme par cette particularité. (*La Circulation de la vie*, par Moleschott, t. II, p. 158.)

(1) « On a cherché de bien des façons (dit M. J. Assézat dans une de ses notes de la réimpression de l'*Homme machine*) à distinguer le quelque chose qui fait la différence entre le cerveau de l'homme de génie, celui du fou, celui de l'idiot et celui du singe. La dimension absolue, la dimension relative, les circonvolutions plus ou moins nombreuses ou profondes, le poids, la proportion de phosphore ou d'iode, ont été successivement étudiés. On n'est pas arrivé encore à un résultat satisfaisant, mais il faut avouer qu'on a fortement embrouillé la question, grâce à une hiérarchie faite d'avance entre les différents cerveaux étudiés. Il est certain cependant qu'il doit y avoir quelque chose soit dans le cerveau même, soit dans les autres organes dont l'action sur le cerveau est connue, les organes épigastriques et hypogastriques, par exemple. Voir à ce propos et comme essai dans le sens vrai à donner aux recherches : *Étude sur le délire aigu sans lésions*, par le docteur Thulié. »

(2) Les recherches de la Peyronie sur le siége de l'âme se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (année 1741.)

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la nature, ni en conjectures, car les unes et les autres sont infinies, comme on peut en juger en lisant les seuls traités de Willis (1) *De cerebro et de anima brutorum.*

Je concluerai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces incontestables observations : 1° que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau; 2° que ce viscère semble s'agrandir en quelque sorte à proportion de leur docilité; 3° qu'il y a ici une singulière condition imposée éternellement par la nature, qui est que plus on gagnera du côté de l'esprit, plus on perdra du côté de l'instinct.

Lequel l'emporte, de la perte ou du gain?

Ne croyez pas, du reste, que je veuille prétendre par là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des animaux; il faut que la qualité réponde encore à la quantité (2) et que les solides et les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécile ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscère péchera par

(1) Willis, dont La Mettrie semble faire le plus grand cas, « est le premier qui ait assigné à chacune des parties du cerveau l'une des fonctions de l'âme. Il paraît regarder les corps striés comme le siége des sensations, et la partie médullaire de l'encéphale comme l'organe de la mémoire et de l'imagination; l'activité de l'âme se concentre plus particulièrement dans le centre ovale, ou, pour mieux dire, les idées s'y peignent comme sur un mur blanc. Le cervelet sert à mettre en jeu les nerfs des organes qui accomplissent les fonctions naturelles. » (*Histoire de la Médecine*, par Kurt Sprengel, traduite de l'allemand par Jourdan (1825), tome IV, page 251.)

Willis, on le voit, est donc le prédécesseur des La Mettrie, Cabanis, Bichat, Broussais, Esquirol, Broca, Longet, Vulpian, Luys, etc...

(2) Cette observation est fort juste et est parfaitement d'accord avec les idées modernes. Ne dirait-on pas que *Valentin*

une mauvaise consistance, par trop de mollesse (1), par exemple. Il en est de même des fous: les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie, etc., ne sont pas visibles, où aller chercher celles de la variété de tous les esprits? Elles échapperaient aux yeux des Lynx et des Argus. Un rien, une petite fibre (2), quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir, eût fait deux sots d'Érasme et de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ses meilleurs dialogues (3). Outre la mollesse de la moelle du cerveau dans les enfants, dans les petits chiens et dans les oiseaux, Willis a remarqué que les corps cannelés sont effacés et comme décolorés dans tous ces animaux et que leurs stries sont aussi imparfaitement formées que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'homme a la

venait de lire La Mettrie quand il a écrit dans son *Cours de physiologie :* « Ce n'est pas seulement la quantité, mais aussi la qualité des tiges nerveuses, et par là l'intensité des forces et l'activité réciproque de chaque élément, qui décident de l'excellence des facultés intellectuelles. »

(1) Voy. Cabanis, 1er Mémoire, VI.

(2) Frédéric le Grand, l'ami et le protecteur de La Mettrie, a développé la même pensée en d'autres termes dans une de ses lettres à Voltaire : « Si le sang, dit-il, circule avec trop de précipitation comme dans l'ivresse ou dans les fièvres aiguës, il trouble l'esprit et bouleverse les idées; s'il se fait une légère obstruction dans les nerfs du cerveau, elle cause la folie; si une goutte d'eau se répand dans le crâne, il en résulte la perte de la mémoire; si une goutte de sang débordée des vaisseaux fait une pression sur le cerveau et sur les nerfs de l'intelligence, nous avons la cause de l'apoplexie. » (*Lettre à Voltaire,* 1775.)

Et le philosophe allemand Tuttle : « Le plus grand penseur de son siècle peut perdre en une heure toute son intelligence s'il tombe malade; il devient enfant pour la seconde fois quand la vieillesse l'atteint, et il est aussi maladroit, aussi niais que dans son enfance. »

(3) *Dialogues des morts.* (Dialogue entre Charles-Quint et Érasme.)

protubérance annulaire fort grosse, et ensuite toujours diminutivement par degrés le singe et les autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon, qui ont cette partie d'un très-petit volume, ont les nattes et les testes fort gros.

On a beau être discret et réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations et de tant d'autres sur l'espèce d'inconsistance des vaisseaux et des nerfs, etc..., tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne et abondante organisation, puisque dans tout le règne animal l'âme, se raffermissant avec le corps, acquiert de la sagacité à mesure qu'il prend des forces.

Après avoir établi un intéressant parallèle (1) entre l'homme et les animaux, La Mettrie s'écarte un peu de son sujet pendant plusieurs pages, mais finit enfin par y revenir après bien

(1) Entre l'homme et les animaux les plus élevés dans l'échelle des êtres, c'est-à-dire les grands mammifères, tels que le singe, par exemple, il n'y a évidemment que des différences de degrés. Toutes les fonctions physiques de l'homme se retrouvent chez les animaux; ses fonctions intellectuelles et affectives s'y retrouvent aussi, mais s'exercent avec moins d'intensité chez les animaux, voilà tout. Il n'y a de différence essentielle ni dans la forme, ni dans la composition chimique, entre le cerveau de l'homme et celui des animaux, ainsi que l'ont fort bien prouvé Gratiolet, Wagner, Bibra, Leuret, Vogt. « Comme nous, dit d'Holbach, les animaux sentent, jugent, comparent, choisissent et délibèrent; comme nous, ils ont de la mémoire, ils montrent de l'amour et de la haine, et souvent leurs sens sont bien plus fins que les nôtres. » Au XVIIIe siècle cette manière de voir, que d'Holbach avait empruntée à La Mettrie, pouvait paraître trop hardie et hypothétique, tandis que maintenant elle a acquis la valeur d'un fait scientifique.

des détours assez longs et assez inutiles, selon nous. Reprenons donc ici nos citations :

Puisque toutes les facultés de l'âme, dit-il (1), dépendent tellement de la propre organisation du cerveau et de tout le corps qu'elles ne sont visiblement que cette organisation même, voilà une machine bien éclairée! Car enfin, quand l'homme seul aurait reçu en partage la loi naturelle, en serait-il moins une machine? Des roues, quelques ressorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur et recevant aussi plus de sang, la même raison donnée, que sais-je enfin? Des causes inconnues produiraient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords qui ne sont pas plus étrangers à la matière que la pensée, en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffirait-elle donc à tout? Oui, encore une fois. Puisque la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont faits ne serait-elle pas aussi susceptible de remords (2), quand une fois elle a acquis avec le temps la faculté de sentir?

L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir

(1) Ce passage, qui va jusqu'à la fin du chapitre, est, comme les précédents, toujours extrait de l'*Homme machine*.

(2) « Le remords est la mémoire intempestive d'actes accomplis après un combat qui n'a pas laissé l'esprit convaincu de leur légitimité. Dès lors, ces actes doivent laisser plus de traces que les autres et reparaître à la surface plus fréquemment. Cet effet est donc tout mécanique, comme veut le prouver La Mettrie, et ne peut se présenter que chez les hommes imbus de l'idée de justice et en proportion de la prise que cette idée a sur eux. » (Note de M. Assézat. Voy. réimpression de l'*Homme machine*, p. 110.)

que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir et se conduire, en un mot, dans le physique et dans le moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiraient que toutes les difficultés ne seraient pas encore levées, vont trouver des expériences (1) qui achèveront de les satisfaire.

1° Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort, d'autant plus longtemps que l'animal est plus froid et transpire moins. Les tortues, les lézards, les serpents, etc., en font foi.

2° Les muscles, séparés du corps, se retirent lorsqu'on les pique.

3° Les entrailles conservent longtemps leur mouvement peristaltique ou vermiculaire.

4° Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur et les muscles, suivant Cooper.

5° Le cœur de la grenouille, surtout exposé au soleil, encore mieux sur une table ou une assiette

(1) Ici nous devons encore citer une note de M. Assézat. Sans l'affirmer précisément, M. J. Assézat a tout l'air de considérer La Mettrie comme l'auteur de la découverte de l'irritabilité, découverte attribuée généralement à Haller. Nous ne serions pas éloigné de partager cette manière de voir; cependant, dans le doute, il est prudent de ne rien affirmer.

« Les expériences qui vont suivre (dit M. J. Assézat) sont en partie explicables par l'irritabilité des muscles. Haller, qui est resté dans la science comme l'auteur de cette découverte, ne l'a exposée en public qu'en 1752. Pour expliquer la connaissance que La Mettrie en pouvait avoir, il prétend que notre auteur tenait toute sa science d'un jeune Suisse « qui, sans être méde- « cin et sans jamais l'avoir connu, avait lu ses ouvrages et vu « les expériences de l'illustre M. Albinus. » Nous n'avons pas l'intention de déposséder Haller, nous rappelons seulement, ajoute très-judicieusement M. Assézat, que l'*Homme machine* parut en 1748. »

chaude, se remue pendant une heure et plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource, il n'y a qu'à piquer le cœur, et ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapauds.

6° Bacon de Verulam, dans son traité *Sylva sylvarum*, parle d'un homme convaincu de trahison qu'on ouvrit vivant et dont le cœur, jeté dans l'eau chaude, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut, à la distance de deux pieds.

7° Prenez un petit poulet encore dans l'œuf, arrachez-lui le cœur, vous observerez les mêmes phénomènes, avec à peu près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique. Les mêmes expériences que nous devons à Boyle et à Sténon se font sur les pigeons, les chiens, les lapins, dont les morceaux de cœur se remuent comme les cœurs entiers.

8° La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille, offrent les mêmes choses à considérer et le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

9° Un soldat ivre emporta d'un coup de sabre la tête d'un coq d'Inde. Cet animal resta debout, ensuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des ailes en continuant de courir et tomba enfin. Étendu par terre, tous les muscles du coq remuaient encore. Voilà ce que j'ai vu, et il est facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats ou chiens dont on a coupé la tête.

10° Les polypes font plus que se mouvoir après la section ; ils se reproduisent dans huit jours en autant d'animaux qu'il y a de parties coupées. J'en suis fâché pour le système des naturalistes sur la génération, ou

plutôt j'en suis bien aise, car, que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues et les plus décisives!

Voilà beaucoup plus de faits (1) qu'il n'en faut pour prouver d'une manière incontestable que chaque petite fibre ou partie des corps organisés se meut par un principe qui lui est propre et dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvements volontaires, puisque les mouvements en question s'exercent sans que les parties qui les manifestent aient aucun commerce avec la circulation.

Or, si cette force se fait remarquer jusque dans des morceaux de fibres, le cœur, qui est un composé de fibres singulièrement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'histoire de Bacon n'était pas nécessaire pour me persuader, il m'était facile d'en juger et par la parfaite analogie de la structure du cœur de l'homme et des animaux, et par la masse même du premier, dans laquelle ce mouvement ne se cache aux yeux que parce qu'il y est étouffé, et enfin parce que tout est froid et affaissé dans les cadavres. Si les dissections se faisaient sur des criminels suppliciés (2), dont

(1) « Tous ces faits, d'une observation exacte, quoique un peu sommaire, sont rappelés dans tous les traités de physiologie. En les reprenant et en les examinant de plus près, la science n'arrive pas à des conclusions bien différentes de celles de La Mettrie. Elle leur donne au contraire quelque force de plus en délimitant mieux les propriétés de chacune des parties de l'animal et en localisant plus sévèrement le point affecté soit à ses mouvements, soit à ses instincts, soit à son intelligence. » (Note de M. Assézat.)

(2) Un des médecins les plus distingués de la Faculté de Paris, M. Onimus, a fait dernièrement de curieuses expériences sur le corps d'un criminel qui venait d'être exécuté à Besançon. Au moyen de l'électricité, il a fait mouvoir les bras et les jambes du décapité; il est même parvenu à lui arracher un cri en plaçant son excitateur sur les muscles qui font varier la capacité de

les corps sont encore chauds, on verrait dans leurs cœurs les mêmes mouvements qu'on observe dans les muscles du visage des gens décapités.

Tel est ce principe moteur des corps entiers ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvements non déréglés, comme on l'a cru, mais très-réguliers, et cela tant dans les animaux chauds et parfaits que dans ceux qui sont froids et imparfaits. Il ne reste donc aucune ressource à nos adversaires, si ce n'est de nier mille et mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à présent quel est le siége de cette force innée dans nos corps, je réponds qu'elle réside très-clairement dans ce que les anciens ont appelé parenchyme, c'est-à-dire dans la substance propre des parties, abstraction faite des veines, des artères, des nerfs, en un mot, de l'organisation de tout le corps ; et que, par conséquent, chaque partie contient en soi des ressorts plus ou moins vifs, selon le besoin qu'elles en avaient.

Entrons dans quelques détails sur ces ressorts de la machine humaine. Tous les mouvements vitaux, animaux, naturels et automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'aspect d'un précipice inattendu? que les paupières se baissent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la pupille s'étrécit au grand jour pour conserver la rétine, et s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité? N'est-ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en hiver pour que

la cage thoracique. Il est probable que le condamné avait une dernière fois rempli d'air sa poitrine au moment où le couteau s'est abaissé sans lui donner le temps de l'expulser; ses cordes vocales n'ayant sans doute pas été lésées, sous l'influence de la contraction produite par la pile électrique, elles ont fonctionné comme pendant la vie.

le froid ne pénètre pas dans l'intérieur des vaisseaux? que l'estomac se soulève, irrité par le poison, par une certaine quantité d'opium, par tous les émétiques? que le cœur, les artères, les muscles, se contractent pendant le sommeil comme pendant la veille? que le poumon fait l'office d'un soufflet continuellement exercé? N'est-ce pas machinalement qu'agissent tous les sphincters de la vessie, du rectum (1)? que le cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle?

Je ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil et plus merveilleux qui les anime tous; il est la source de tous nos sentiments, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées; car le cerveau a ses muscles pour penser, comme les jambes pour marcher.

Je veux parler de ce principe incitant et impétueux qu'Hippocrate appelle ἐνορμων (2), l'âme.

(1) Cette nomenclature est celle des phénomènes réflexes, c'est-à-dire des phénomènes vitaux pour la production desquels l'action de la volonté est inutile. Elle est à notre avis bien incomplète, mais elle a l'avantage de ne donner que des exemples simples, faciles à vérifier, et dans lesquels il n'y a pas de place pour les subtilités psychologiques. » (Note de M. Assézat.)

(2) « On sait, dit Broussais, que de tout temps les médecins avaient reconnu un principe de vie qui préside aux fonctions de l'économie vivante et qu'Hippocrate appelait ἐνορμων, *impetum faciens.* » (*Examen des doctrines médicales,* tome III, page 385) Ce principe n'est autre chose que ce que l'on a nommé depuis : *force vitale.*

« J'ai à chicaner La Mettrie sur l'usage qu'il croit devoir faire du τὸ ἐνορμων d'Hippocrate. Kaau Boerhaave (neveu du professeur de Leyde) venait de faire paraître une dissertation sur ce mot *, qui peut se rendre par mouvement impulsif. La Mettrie

* Voici le titre de cet ouvrage : *Impetum faciens dictum Hippocrati per corpus consentiens, philologice et physiologice illustratum.* Lugduni Batavorum, 1745. On en trouve un compte rendu détaillé dans la *Bibliothèque raisonnée,* vol. XXXVI, p. 126.

Ce principe existe et il a son siége dans le cerveau, à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps (1). Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenants des maladies de l'imagination.

Mais, pour ne pas languir dans une richesse et une fécondité mal entendues, il faut se borner à un petit nombre de questions et de réflexions.

Pourquoi la vue ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvements et des désirs singuliers ? Ce qui se passe alors dans certains organes vient-il de la nature même de ces organes ? Point du tout, mais du commerce et de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *bene placitum* des anciens ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel était fort assoupi quand l'imagination l'a éveillé ; et comment cela, si ce n'est par le désordre et le tumulte du sang et des esprits qui galopent avec une promptitude extraordinaire et vont gonfler les corps caverneux ?

Puisqu'il est des communications évidentes entre

s'empara de l'idée et la souda aux siennes sans s'apercevoir qu'il s'égarait et qu'il ne faisait par là que se rattacher au stahlianisme. Cette inconséquence est compréhensible quand on sait combien il est difficile de se débarrasser à point nommé de tous les germes reçus dans une éducation purement spiritualiste ; il en reste toujours des traces, alors même qu'on fait tous ses efforts pour les extirper. Ou bien, par faiblesse, on se bornera à remplacer une entité par une autre qui paraîtra plus satisfaisante ; ou bien, par excès de réaction, on matérialisera cette même entité. Ces deux erreurs se trouvent réunies chez La Mettrie, alors qu'il lui faut le mouvement impulsif d'Hippocrate pour mettre en mouvement tous les rouages de sa machine, comme alors qu'il s'évertue à faire de l'âme un de ces rouages mêmes et qu'il veut, à son tour, lui trouver un logis. » (Note de M. Assézat.)

(1) Voy. Cabanis, onzième mémoire, I.

la mère et l'enfant (1) et qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius et par d'autres écrivains aussi dignes de foi, nous croirons que c'est par la même voie que le fœtus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes espèces d'impressions, et que les mêmes traces ou envies de la mère peuvent s'imprimer sur le fœtus (2), sans que cela puisse se comprendre, quoi qu'en disent Blondel et tous ses adhérents.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, le Voltaire des Anglais. Les efforts, les nerfs de son génie, sont peints sur sa physionomie, elle est toute en convulsion; ses yeux sortent de l'orbite, ses sourcils s'élèvent avec les muscles du front. Pourquoi? C'est que l'origine des nerfs est en travail et que tout le corps doit se ressentir d'un espèce d'accouchement aussi laborieux. S'il n'y avait une corde interne qui tirât ainsi celles du dehors, d'où viendraient ces phénomènes (3)? Admettre une âme pour les expliquer, c'est être réduit à l'opération du Saint-Esprit.

En effet, si ce qui pense en mon cerveau n'est pas une partie de ce viscère et conséquemment de tout le corps, pourquoi, lorsque, tranquille dans mon lit, je forme le plan d'un ouvrage ou que je poursuis un raisonnement abstrait, pourquoi mon sang s'échauffe-t-il? pourquoi la fièvre de mon esprit passe-t-elle dans mes veines? Demandez-le aux hommes d'imagination, aux grands poëtes, à ceux qu'un sentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes

(1) « Au moins par les vaisseaux. Est-il sûr qu'il n'y en a point par les nerfs? » (Note de La Mettrie.) — Voy. Cabanis, onzième mémoire, II.

(2) Voy. Cabanis, dixième mémoire, 2e section, X.

(3) Descartes, qui plaçait l'âme dans la glande pinéale, regardait les pédoncules de cette glande comme deux cordes ou rênes qui permettaient à l'âme de diriger le corps. (Note de M. Assézat.)

de la nature, de la vérité ou de la vertu transportent : par leur enthousiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cause par les effets : par cette harmonie que Borelli (1), qu'un seul anatomiste a mieux connue que tous les Leibnitziens, vous connaîtrez l'unité matérielle de l'homme; car enfin, si la tension des nerfs qui fait la douleur, cause la fièvre par laquelle l'esprit est troublé et n'a plus de volonté, et que réciproquement l'esprit trop exercé trouble le corps et allume ce feu de consomption qui a enlevé Bayle dans un âge si peu avancé; si telle titillation me fait vouloir, me force de désirer ardemment ce dont je ne me souciai nullement le moment d'auparavant; si, à leur tour, certaines traces du cervau excitent le même prurit et les mêmes désirs, pourquoi faire double ce qui n'est évidemment qu'un (2)? C'est en vain qu'on se récrie sur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle subit cent fois le joug (3). Et quelle merveille que le corps obéisse dans l'état sain, puisqu'un torrent de sang et d'esprit vient l'y forcer, la volonté ayant pour ministres une légion invisible de fluides plus vifs que l'éclair, toujours prêts à la servir!

Mais, comme c'est par les nerfs que son pouvoir s'exerce, c'est aussi par eux qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuisé, les plus violents désirs lui rendront-ils sa vigueur perdue?

Hélas! non; et elle en sera la première punie,

(1) Borelli a, l'un des premiers, exposé mécaniquement la théorie des mouvements dans les corps vivants.

(2) Voy. Cabanis, onzième mémoire, II.

(3) « Je veux aller plus loin et vous prouver que la volonté n'agit jamais primitivement, contrairement à ce que l'on pense. Pour employer le langage métaphysique, ce n'est jamais une force primitive : elle n'agit que par suggestion. » (Vulpian, *Cours de physiologie comparée.*)

parce que, posées certaines circonstances, il n'est pas dans la puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la paralysie revient ici.

La jaunisse vous surprend? Ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde? Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illusions? Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'œil, faites couler la bile par son tamis naturel, alors l'âme, ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce pas encore ainsi qu'en abattant la cataracte ou en injectant le canal d'Eustachi, on rend la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds?

Combien de gens qui n'étaient peut-être que d'habiles charlatans dans des siècles ignorants ont passé pour faire (1) de grands miracles! La belle âme et la puissante volonté qui ne peut agir qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, et dont les goûts changent avec l'âge et la fièvre!

Faut-il donc s'étonner si les philosophes ont toujours eu en vue la santé du corps pour conserver celle de l'âme? Si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la diète que Platon a défendu le vice? Le régime qui convient au corps est toujours celui par lequel les médecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lorsqu'il s'agit de former l'esprit, de l'élever à la connaissance de la vérité et de la vertu, vains sons dans le désordre des maladies et le tumulte des sens!

(1) Dans l'*Homme machine*. La Mettrie abuse singulièrement du mot *fait*. On le retrouve à chaque page. Cela tient à ce que notre auteur improvisait facilement, mais ne prenait pas toujours la peine de se relire; tous ses ouvrages sont de premier jet, comme le prouve la négligence habituelle du style.

Sans les préceptes de l'hygiène, Épictète, Socrate, Platon prêchent en vain : toute morale est infructueuse pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les vertus, comme l'intempérance (1) est celle de tous les vices.

En faut-il davantage (et pourquoi irais-je me perdre dans l'histoire des passions qui toutes s'expriment par l'Énormon d'Hippocrate ?) pour prouver que l'homme n'est qu'un animal ou un assemblage de ressorts qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la nature a commencé ? Si ces ressorts diffèrent entre eux, ce n'est donc que par leur siége et par quelques degrés de force et jamais par leur nature, et par conséquent l'âme n'est qu'un principe de mouvement ou une partie matérielle sensible du cerveau (2) qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute la machine qui a une influence visible sur tous les autres et même paraît avoir été fait le premier; en sorte que tous les autres n'en

(1) Cet aphorisme est vieux comme le monde et trouvera toujours son application tant que le monde existera. Pour ne citer qu'un exemple, croit-on que l'ivrognerie, qui pendant le siége de Paris a été l'épidémie la plus terrible, n'ait pas exercé une influence néfaste sur la majeure partie de la population et ne l'ait pas prédisposée à subir toutes les excitations, à suivre tous les mauvais conseils des ambitieux qui, au 18 mars, proclamèrent la Commune, c'est-à-dire le règne du mal sur le bien, de la gredinerie sur l'honnêteté ? N'est-ce pas à cette même ivrognerie, devenue l'état normal des communards, qu'il faut attribuer en partie leur férocité sauvage, leur génie destructeur et pétroleur ?

(2) « Ici La Mettrie cède au premier mouvement, qui ne fait que déplacer le préjugé sans le détruire. Il ne faut pas, pour expliquer ce mot âme, en changer la nature. Il ne faut pas le faire passer du monde abstrait, où il est bien, dans le monde concret, où il serait mal. On est dès lors réduit à chercher un siége à l'âme, et, comme Van Helmont, on trouve ce siége au pylore; comme Descartes, dans la glande pinéale; comme Lancisi et de la Peyronie, dans le corps calleux; comme d'autres aujourd'hui

seraient qu'une émanation, comme on le verra par quelques observations que je rapporterai et qui ont été faites sur divers embryons.

Cette oscillation naturelle ou propre à notre machine, et dont est douée chaque fibre et pour ainsi dire chaque élément fibreux, semblable à celle d'une pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveler à mesure qu'elle se perd, lui donner des forces quand elle languit, l'affaiblir lorsqu'elle est opprimée par un excès de force et de vigueur. C'est en cela seul que la vraie médecine consiste.

Le corps n'est qu'une horloge dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la nature quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fièvre que les chimistes, qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation; cette fièvre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les muscles et le cœur, comme s'ils y étaient envoyés par ordre de la volonté.

Ce sont donc les causes ou les forces de la vie qui entretiennent ainsi, durant cent ans, le mouvement perpétuel des solides (1) et des fluides aussi nécessaires aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu plus que les fluides et *vice versa?* Tout ce qu'on sait, c'est que l'action des premiers serait bientôt annéantie sans le secours des seconds.

Ce sont les liqueurs qui par leur choc éveillent et conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dé-

encore, dans le nœud vital, déterminé par M. Flourens. L'âme est une abstraction qui n'a par conséquent pas de siége. Le mot est synonyme de somme des fonctions répondant aux besoins de l'être. Il est utile pour simplifier la discussion, il ne faut pas qu'il la domine. » (Note de M. Assézat.)

(1) Voy. les *Leçons sur les humeurs normales et morbides du corps humain*, par M. Charles Robin, le célèbre histologiste.

pend leur propre circulation (1). De là vient qu'après la mort, le ressort naturel de chaque substance est plus ou moins fort encore suivant les restes de la vie auxquels il survit pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties animales peut bien se conserver et augmenter par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque membre ou viscère comme on l'a vu.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les savants, et que Stahl surtout l'a fort dédaignée. Ce grand chimiste a voulu nous persuader que l'âme était la cause de tous nos mouvements; mais c'est parler en fanatique et non en philosophe. Pour détruire l'hypothèse stahlienne il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a fait avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse! quelle agilité dans les doigts! Les mouvements sont si prompts qu'il ne paraît presque pas y avoir de succession. Or je prie ou plutôt je défie les stahliens de me dire, eux qui connaissent si bien tout ce que peut notre âme, comment il serait possible qu'elle exécutât si vite tant de mouvements, des mouvements qui se passent si loin d'elle et en tant d'endroits divers? C'est supposer un joueur de flûte qui pourrait faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connaîtrait pas et auxquels il ne pourrait seulement pas appliquer ses doigts. Mais disons avec M. Hecquet qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

(1) « Pour l'exercice des fonctions, il faut que les liquides concourent avec les solides : dans toute stimulation, il y a donc impulsion, appel ou attraction des fluides vers les solides. » (Broussais, *Propositions de médecine*, XI.)

Et pourquoi Stahl (1) n'aurait-il pas été encore plus favorisé de la nature en qualité d'homme qu'en qualité de chimiste et de praticien? Il fallait (l'heureux mortel!) qu'il eût reçu une autre âme que le reste des hommes, une âme souveraine qui, non contente d'avoir quelque empire sur les muscles volontaires, tenait les rênes de tous les mouvements du corps, pouvait les suspendre, les calmer ou les exciter à son gré. Avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étaient en quelque sorte les battements du cœur et les lois de la circulation, point de fièvre sans doute, point de douleur, point de langueur, ni honteuse impuissance, ni fâcheux priapisme : l'âme veut et les ressorts jouent, se dressent ou se détendent. Comment ceux de la machine de Stahl se sont-ils sitôt détraqués? Qui a chez soi un si grand médecin, devrait être immortel.

Stahl, au reste, n'est pas le seul qui ait rejeté le principe d'oscillation des corps organisés; de plus grands esprits ne l'ont pas employé lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du cœur, l'érection du pénis, etc.... Il n'y a qu'à lire les *Institutions de médecine* de Boerhaave pour voir quels laborieux et séduisants systèmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand homme a été forcé d'enfanter à la sueur de son puissant génie. Willis et Perrault, esprits d'une plus faible trempe, mais observateurs assidus de la nature, que le fameux professeur de Leyde n'a connue que par autrui et n'a eue

(1) Consultez sur cet homme célèbre : *Stahl et l'animisme* (1858 in-8), par Albert Lemoine, et la conférence faite en mars 1865 par le docteur Lassègue à la Faculté de médecine de Paris, conférence dont on trouve le résumé dans l'ouvrage de M. Albert Regnard, intitulé : *Essais d'histoire et de critique scientifique* à propos des conférences de la Faculté de médecine. Paris, 1865, in-12. Voy. pages 1 et suiv. Stahl. — M. Lassègue.

pour ainsi dire que de seconde main, paraissent avoir mieux aimé supposer une âme généralement répandue par tout le corps que le principe dont nous parlons. Mais dans cette hypothèse qui fut celle de Virgile et de tous les Épicuriens, hypothèse que l'histoire du polype semblerait favoriser à première vue, les mouvements qui survivent au sujet dans lequel ils sont inhérents viennent d'un reste d'âme que conservent encore les parties qui se contractent sans être désormais irritées par le sang et les esprits.

D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables philosophiques, ne se sont trompés que sur le modèle de ceux qui ont donné à la machine la faculté de penser, je veux dire pour s'être mal exprimés, en termes obscurs et qui ne signifient rien. En effet, qu'est-ce que ce *reste d'âme*, si ce n'est la force motrice des leibnitziens, mal rendue par une telle expression et que cependant Perrault surtout a véritablement entrevue? Voyez son *Traité de la mécanique des animaux*.

A présent qu'il est clairement démontré contre les cartésiens, les stahliens, les malebranchistes et les théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matière se meut par elle-même, non-seulement lorsqu'elle est organisée, comme dans un corps entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite, la curiosité de l'homme voudrait savoir comment un corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un souffle de vie, se trouve en conséquence orné de la faculté de sentir, et enfin, par celle-ci, de la pensée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu! quels efforts n'ont pas faits certains philosophes! et quels galimatias j'ai eu la patience de lire à ce sujet!

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'est que tant que le mouvement subsiste, si petit qu'il soit, dans une ou plusieurs fibres, il n'y a qu'à les piquer pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les systèmes. Il est donc constant que le mouvement et le sentiment s'excitent tour à tour et dans les corps entiers et dans les mêmes corps dont la structure est détruite, pour ne rien dire de certaines plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du sentiment et du mouvement.

Mais, de plus, combien d'excellents philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir et que l'âme raisonnable (1) n'est que l'âme sensitive appliquée à contempler les idées et à raisonner! Ce qui serait prouvé par cela seul que lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepsie, etc.; car ceux qui ont avancé que l'âme n'avait pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoiqu'elle ne se souvînt pas des idées qu'elle avait eues, ont soutenu une chose ridicule.

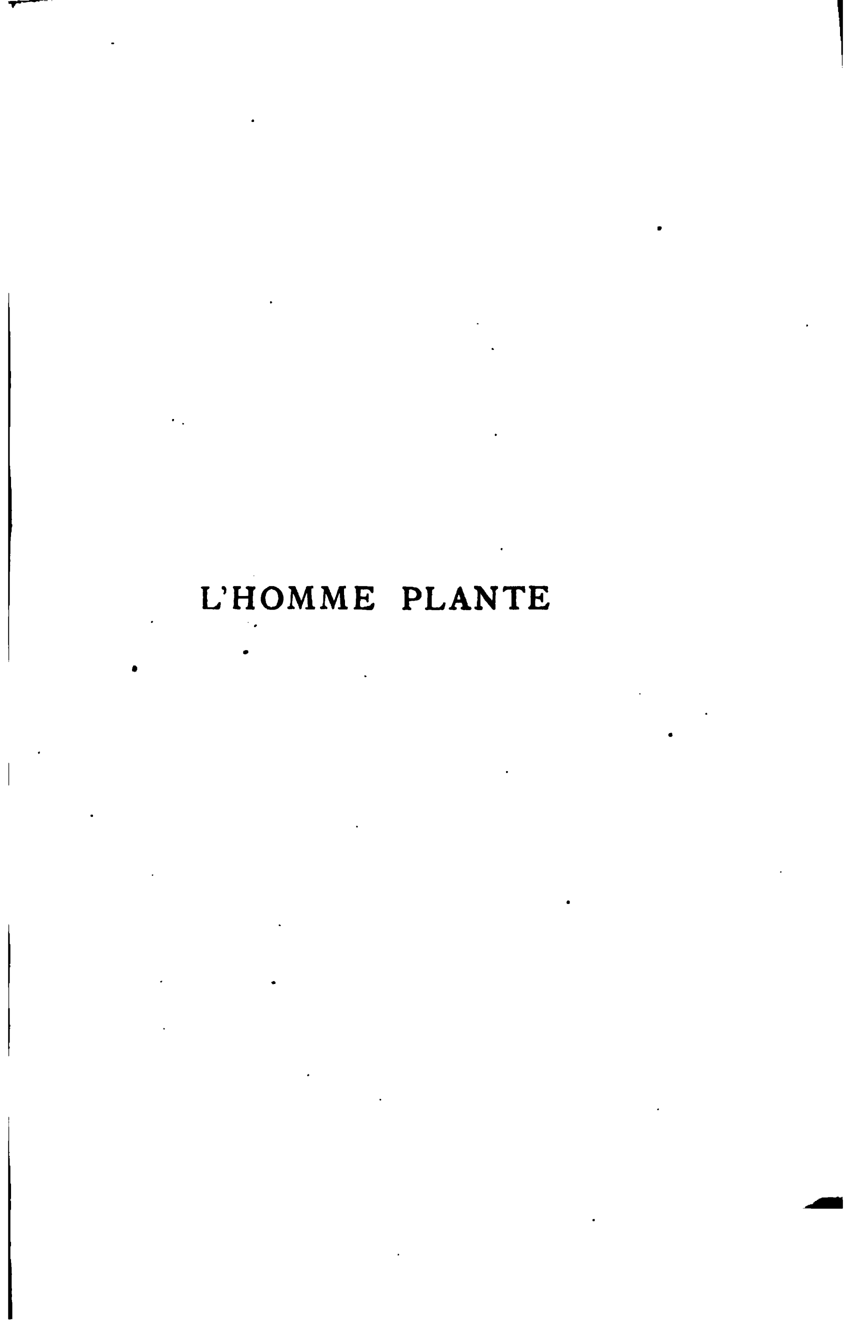
Concluons donc hardiment (dit enfin La Mettrie en terminant l'*Homme machine*) que l'homme est une machine et qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une hypothèse élevée à force de demandes et de suppositions; ce n'est point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raison seule; j'eusse dédaigné un guide que je crois si peu sûr, si mes sens, portant pour

(1) Dans l'*Histoire naturelle de l'âme,* où La Mettrie se montre bien plus circonspect que dans l'*Homme machine*, il insiste pharisaïquement sur l'importance qu'il y aurait à établir une distinction entre l'âme sensitive et l'âme raisonnable.

ainsi dire le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre en l'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raison, c'est ainsi que je les ai jointes ensemble.

Mais on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus vigoureux et le plus immédiatement tiré qu'à la suite d'une multitudes d'observations physiques qu'aucun savant ne contestera, et c'est encore eux seuls que je reconnais pour juges des conséquences que j'en tire, récusant ici tout homme à préjugés et qui n'est ni anatomiste, ni au fait de la seule philosophie qui est ici de mise, celle du corps humain. Que pourraient contre un chêne aussi ferme et solide ces faibles roseaux de la théologie, de la métaphysique et des écoles, armes puériles, semblables aux fleurets de nos salles, qui peuvent bien donner le plaisir de l'escrime, mais jamais entamer son adversaire? Faut-il dire que je parle de ces idées creuses et triviales, de ces raisonnements rebattus et pitoyables qu'on fera sur la prétendue incompatibilité de deux substances qui se touchent et se remuent sans cesse l'une et l'autre, tant qu'il restera l'ombre du préjugé ou de la superstition sur la terre? Voilà mon système ou plutôt la vérité, si je ne me trompe fort. Elle est courte et simple.

Dispute à présent qui voudra!



L'HOMME PLANTE

L'HOMME PLANTE

Cet ouvrage, où l'imagination de La Mettrie joue un rôle assez considérable, se divise en trois parties. Dans la première, il s'est efforcé de faire ressortir les analogies qui existent ou qu'il croit apercevoir entre le règne animal et le règne végétal; dans la seconde partie, il passe aux dissemblances; dans la troisième enfin, il continue son parallèle en l'étendant de l'homme aux animaux; il insiste surtout sur la ressemblance anatomique de l'homme et du singe (1), dont il parle d'ailleurs

(1) Voy. *Homme machine* (édition de 1748), p. 49 et suiv. Comparez les idées de La Mettrie avec celles émises de nos jours par Gratiolet et surtout Vogt (*Leçons sur l'homme*), et vous verrez combien il était en avance sur les doctrines professées au XVIIIe siècle.

plus au long dans l'*Homme machine*. Il compare entre elles les différentes parties qui composent les plantes et le corps humain : le parallèle, on doit s'en douter, l'entraîne souvent un peu loin, sans qu'il se permette cependant de dépasser de beaucoup les bornes du domaine scientifique. La conception fondamentale de cet ouvrage (1) (et c'est là précisément ce qui constitue sa valeur réelle) est conforme aux idées modernes. La Mettrie avait entrevu, on peut le dire, l'unité fondamentale du plan de conformation du règne végétal et du règne animal; il considère l'ensemble du monde organique dans sa majestueuse unité, il considère les êtres de la nature comme formant un tout continu, où l'harmonie subsiste toujours, comme formant une chaîne non interrompue, chaîne dont les anneaux, il est vrai, ne sont pas toujours égaux, mais entre lesquels cependant il n'y a véritablement pas de disproportion choquante.

(1) *L'Homme plante*. Postdam, Christ. Fred. Voss (sans date, vers 1748), in-12. Cet ouvrage figure dans ses *OEuvres philosophiques*. Voy. la notice bibliographique qui se trouve à la fin de ce volume.

ANTI-SÉNÈQUE

OU

DISCOURS SUR LE BONHEUR

ANTI-SÉNÈQUE

OU

DISCOURS SUR LE BONHEUR

Le *Discours sur le bonheur* (1), que La Mettrie eut la malencontreuse idée de joindre en guise de préface au *Traité de la vie heureuse* de Sénèque, qu'il traduisit pour Frédéric, fut une production malheureuse, nous n'hésitons nullement à en convenir.

Quel nom faut-il donner à cette variation mi-poétique, mi-philosophique et par-dessus tout épicurienne?

Son caractère est, en effet, fort difficile à déterminer.

(1) Le *Discours sur le bonheur* se trouve dans ses *OEuvres philosophiques.*

Selon nous, c'est une œuvre purement fantaisiste, dans laquelle l'auteur semble s'être efforcé d'attirer à tout prix l'attention et de soulever la critique; c'est un audacieux paradoxe au service duquel il met son imagination brillante, mais souvent exagérée, imagination qui cette fois l'entraîne, sans qu'il paraisse s'en apercevoir, au delà des bornes de la saine raison et même de la réalité.

Chose singulière! La Mettrie, qui dans ses ouvrages de philosophie médicale (tel est bien le caractère de tous ses ouvrages) fit preuve de connaissances profondes, d'une rare perspicacité et surtout d'une grande indépendance d'esprit, échoua complétement quand il voulut sortir de ce genre, qui seul était approprié à ses moyens. Doué d'une nature ardente, impressionnable et amie du plaisir, il était nécessairement impropre à traiter les problèmes de la philosophie morale, science pour laquelle la prudence, la circonspection, la mesure, sont absolument indispensables. D'ailleurs, il se rendait si bien compte de cela qu'il se garda toujours soigneusement de toucher à la morale proprement dite dans ses nombreux écrits; mais que dis-je, une fois cependant il l'effleura légère-

ment et l'ébauche qu'engendra cette coupable hardiesse fut complétement manquée; ébauche, voilà, en effet, l'épithète qui convient le mieux au *Discours sur le bonheur.*

Telle est l'explication que l'on doit, à mon avis du moins, donner du *Discours sur le bonheur.*

Est-ce à dire pour cela qu'il faille souscrire à toutes les critiques plus ou moins justes dirigées contre cet ouvrage? Est-ce à dire qu'il faille légitimer toutes les attaques qu'il valut à La Mettrie? Non, sans doute. On se méprit sur la nature et la portée de l'œuvre ainsi que sur les intentions de La Mettrie, faute d'avoir suffisamment tenu compte de son caractère, de sa pétulance, bref, de son tempérament. Le *Discours sur le bonheur*, où l'épicurisme le plus outré éclate en affirmations téméraires et déréglées, peut être considéré comme une réaction contre le stoïcisme antinaturel et outré dont certains philosophes s'étaient constitués les apôtres. De part et d'autre il y avait exagération. Le stoïcisme, sans aucun doute, est une doctrine infiniment supérieure à l'épicurisme, car elle tend à fortifier l'homme, tandis que la seconde tend à l'amollir; mais, poussée à l'excès, elle présente

aussi de grands dangers, en ce sens qu'elle sollicite l'homme à résister trop énergiquement à cette tendance au bonheur, à ce besoin invincible de jouissances qui, modérément satisfait, contribue dans une large mesure à adoucir les maux et à rendre plus supportables les nombreuses épreuves de cette vie. L'épicurisme peut conduire à l'indifférence, à une stérile résignation; le stoïcisme, au contraire (les mêmes circonstances étant données), conduit à l'amertume, au mécontentement, à la révolte. Nous n'oserions vraiment décider à laquelle de ces deux dispositions mentales on doit accorder la préférence, car elles sont toutes deux également mauvaises.

Blâmer La Mettrie était un droit, lui indiquer impitoyablement les erreurs et les exagérations résultant de son panégyrique insensé du plaisir était un devoir. On pouvait à un certain point de vue déclarer cet ouvrage dangereux; mais l'accuser d'être immoral, l'accuser d'outrager la vertu, la pudeur, et d'exciter au crime, c'était aller beaucoup trop loin.

Quel fut celui des écrivains du XVIII[e] siècle qui n'eût pas sa petite faute à se reprocher? Si La Mettrie fit le *Discours sur le bonheur*, Voltaire

n'a-t-il pas composé la *Pucelle,* et Diderot certains contes grivois qu'il aurait dû conserver dans ses papiers? Eh bien! on n'a jamais accusé ces auteurs d'outrager pudeur, décence et vertu, de saper systématiquement les fondements de la morale et de la société.

Du reste, au XVIII[e] siècle, la littérature légère était vivement goûtée par le clergé lui-même, si prompt cependant à blâmer chez les autres ce qu'il approuvait chez les siens. Chaulieu et Voisenon, l'un abbé, l'autre cardinal, ont été cent fois plus immoraux que La Mettrie; mais leur tonsure les garantissait de toute accusation d'immoralité.

Revenons à notre ouvrage. A côté de grandes exagérations de style et de pensée, il contient des aperçus très-fins et très-vrais sur le bonheur, sa nature, ses causes, sa durée, ses effets; le médecin, le physiologiste dont l'influence se fait sentir à chaque page, ne laisse qu'un rôle très-effacé au moraliste.

En résumé, cet ouvrage si critiqué renferme une multitude d'excellentes choses; il y a beaucoup à prendre, beaucoup à laisser, peut-être même plus à laisser qu'à prendre, nous en convenons volontiers.

En voulant réagir contre les doctrines stoïciennes exagérées, La Mettrie est tombé dans l'excès contraire en exaltant outre mesure les doctrines épicuriennes.

Dans son désir de voir l'homme heureux, il va jusqu'à lui dire : n'aie point de remords, sois sourd à la voix de ta conscience: comme si pareille chose était possible, comme si tout homme, dès qu'il a commis un crime n'éprouve pas fatalement ces sentiments pénibles, ces sensations douloureuses que nous nommons remords, sensations auxquelles personne ne peut se soustraire, puisqu'elles résultent de notre organisation physique.

La Mettrie, en s'écriant : *Point de remords!* n'ébranla donc pas les fondements de la morale, comme on l'a répété à satiété. Il est impossible d'ébranler les fondements de la morale, par la raison fort simple que les lois morales naissent des rapports des hommes entre eux. Tant qu'il y aura sur la terre deux individus réunis, les lois morales subsisteront aussi nécessairement que la terre tourne autour du soleil.

Puisque j'en suis là, je prendrai la liberté de

présenter quelques courtes observations à ce sujet.

On a beaucoup écrit, mais surtout beaucoup divagué sur la morale. Il existe sur cette matière un grand nombre d'ouvrages : combien peu cependant sont réellement bons !

Cela tient à ce que la plupart des penseurs qui ont fait de cette science difficile l'objet de leurs études, se laissant aveugler par les préjugés religieux où métaphysiques, ont placé hors de l'homme les fondements de la morale ; tous, il est vrai, n'ont pas commis cette erreur, mais, tout en reconnaissant à la morale son caractère essentiellement humain et organique, ils se sont mépris sur le véritable mobile des actions humaines.

De toutes les écoles philosophiques, l'école matérialiste est la seule qui, selon moi, soit parvenue à déterminer rigoureusement le vrai mobile des actions humaines, la seule, par conséquent, dont l'enseignement ait eu un résultat pratique et ait contribué à accroître la moralité : ce mobile n'est autre chose que l'intérêt bien entendu, expression d'une acception fort large, comme je vais le démontrer.

On a eu tort de honnir ces deux mots : ***intérêt bien entendu.***

L'intérêt bien entendu est tout simplement le résultat direct de l'instinct de conservation, instinct qui nous domine constamment et nous porte à rechercher invariablement tout ce qui peut contribuer à satisfaire nos besoins naturels, à augmenter notre bien-être, notre bonheur, et par contre à fuir tout ce qui peut nous nuire d'une manière quelconque.

L'intérêt bien entendu varie dans ses manifestations multiples suivant le tempérament, l'âge de chacun de nous, suivant les diverses situations où nous nous trouvons; il se transforme tellement par l'éducation, l'habitude, l'expérience de la vie, le contact de la société, qu'il arrive, en fin de compte, à engendrer des actes qui en apparence paraissent être libres, spontanés, inspirés uniquement par le dévouement et le sentiment du devoir.

C'est ainsi que l'intérêt individuel, sentiment en soi purement égoïste, se transforme, s'épure graduellement et parvient souvent à donner naissance au désintéressement le plus noble, au stoïcisme le plus austère. On voit donc combien le point d'arrivée de ce sentiment est éloigné de son point de départ.

L'intérêt est certainement le mobile de toutes

nos actions bonnes ou mauvaises, mais son rôle, toujours plus ou moins important, est quelquefois très-difficile à suivre, à comprendre, à pénétrer; c'est précisément ce qui fait qu'emportés, que trompés par notre amour-propre, notre sot orgueil, au lieu de rechercher sincèrement et loyalement les motifs qui nous poussent à agir, nous préférons nous attribuer un mérite et des qualités que nous n'avons point.

Ayons donc enfin le courage de nous juger tels que nous sommes en réalité, ne craignons pas de dire la vérité à nos semblables, dût-elle les offenser.

Ne nous croyons pas meilleurs que nous ne sommes; nos mauvais instincts sont tout au moins aussi nombreux, aussi tenaces que nos bons instincts; mais ces derniers toutefois finissent nécessairement par l'emporter, parce que leur prépondérance est indispensable à la formation et au maintien de l'état de société, état qui nous est naturel et par lequel nous parvenons peu à peu à la fin que nous impose la nature.

Arrivons maintenant à notre sujet; examinons, analysons ce *Discours sur le bonheur*. Il débute par une sorte de profession de foi que nous croyons utile de reproduire ici :

Les philosophes s'accordent sur le bonheur comme sur tout le reste. Les uns le mettent en ce qu'il y a de plus sale et de plus impudent; on les reconnaît à ce front cynique qui ne rougit jamais. Les autres le font consister dans la volupté prise en divers sens: tantôt c'est la volupté raffinée de l'amour; tantôt la même volupté, mais modérée, raisonnable, assujettie non aux luxurieux caprices d'une imagination irritée, mais aux seuls besoins de la nature; ici, c'est la volupté de l'esprit attaché à la recherche ou enchanté de la possession de la vérité; là, enfin, c'est le contentement de l'esprit, le motif et la fin de toutes nos actions auquel Épicure a donné encore le nom de volupté, nom dangereusement équivoque, qui est cause que ses disciples ont retiré de son école un fruit bien différent de celui que ce grand personnage avait lieu d'en attendre.

Quelques-uns ont mis le souverain bien dans toutes les perfections de l'esprit et du corps. L'honneur et la vertu le constituaient chez Zénon; Sénèque, le plus illustre des stoïciens, y a ajouté la connaissance de la vérité, sans dire expressément quelle vérité.

Vivre tranquille, sans ambition, sans désir; user des richesses et non en jouir, les conserver sans inquiétudes, les perdre sans regret, les gouverner au lieu d'en être esclave; n'être troublé ni ému par aucune passion, ou plutôt n'en point avoir; être content dans la misère comme dans l'opulence, dans la douleur comme dans les plaisirs; avoir une âme forte et saine dans un corps faible et malade; n'avoir ni craintes, ni frayeurs, se dépouiller de toute inquiétude, dédaigner le plaisir et la volupté; consentir à avoir du plaisir comme à être riche sans rechercher ces agréments; mépriser la vie même; enfin, arriver à la vertu par la connaissance de la vérité : voilà ce

qui forme le souverain bien de Sénèque et des stoïciens en général et la parfaite béatitude qui le suit (1).

Ce programme, il faut l'avouer, n'a pas précisément le don de plaire beaucoup à La Mettrie. « Que serons-nous, nous autres antistoïciens ? » s'écrie-t-il.

Ces philosophes sont sévères, tristes, durs ; nous serons gais, doux, complaisants. Tout âme, ils font abstraction de leur corps ; tout corps, nous ferons abstraction de notre âme. Ils se montrent inaccessibles au plaisir et à la douleur, nous nous ferons gloire de sentir l'un et l'autre. S'évertuant au sublime, ils s'élèvent au-dessus de tous les événements et ne se croient vraiment hommes qu'autant qu'ils cessent de l'être. Nous, nous ne disposerons point de ce qui nous gouverne, nous ne commanderons pas à nos sensations ; avouant leur empire et notre esclavage, nous tâcherons de nous les rendre agréables, persuadés que c'est là où gît le bonheur de la vie ; et, enfin nous nous croirons d'autant plus heureux que nous serons plus hommes ou plus dignes de l'être, que nous sentirons la nature, l'humanité et toutes les vertus sociales ; nous n'en n'admettons point d'autres, ni d'autre vie que celle-ci : d'où l'on voit que la chaîne des vérités nécessaires au bonheur sera plus courte que celle d'Hégésias, de Descartes et de tant d'autres philosophes ; que, pour nous expliquer le mécanisme du bonheur, nous ne consulterons que la nature et la raison, les seuls astres capables de nous éclairer et de

(1) *Anti-Sénèque, ou Discours sur le bonheur* (édition des *Œuvres phil.* de 1774), p. 95 et 96, t. II.

nous conduire, si nous ouvrons si bien notre âme à leurs rayons qu'elle soit absolument fermée à tous ces miasmes empoisonnés qui forment comme l'atmosphère du fanatisme et des préjugés.

Entrons en matière :

Nos organes sont susceptibles d'un sentiment ou d'une modification qui nous plaît et nous fait aimer la vie. Si l'impression de ce sentiment est courte, c'est le plaisir; plus longue, c'est la volupté ; permanente, on a le bonheur; c'est toujours la même sensation qui ne diffère que par sa durée et sa vivacité: j'ajoute ce mot parce qu'il n'y a point de souverain bien si exquis que le grand plaisir de l'amour.

Plus ce sentiment est durable, délicieux, flatteur et nullement interrompu ou troublé, plus on est heureux.

Plus il est court et vif, plus il tient de la nature et du plaisir.

Plus il est long et tranquille, plus il s'en éloigne et s'approche du bonheur.

Plus l'âme est inquiète, agitée, tourmentée, plus la félicité la fuit.

N'avoir ni crainte ni désirs, comme dit Sénèque, c'est le bonheur privatif, en ce que l'âme est exempte de ce qui altère sa tranquillité. Descartes veut qu'on sache pourquoi on ne doit rien désirer ni craindre. Ces raisons, que notre stoïcien a sous-entendues, rendent sans doute l'esprit plus ferme, plus inébranlable, mais, pourvu qu'on ne craigne rien, qu'importe que ce soit par vertu de machine ou de philosophie?

Avoir tout à souhait, heureuse organisation, beauté, esprit, grâces, talents, honneurs, richesse, santé, plaisirs, gloire, tel est le bonheur réel et parfait.

Il suit de tous ces aphorismes que tout ce qui produit, entretient, nourrit ou excite le sentiment inné

du bien-être devient par conséquent cause du bonheur, et par cette raison pour en ouvrir la carrière, il suffit, ce me semble, d'exposer toutes les causes qui nous donnent une agréable circulation et par elle d'heureuses perceptions. Elles sont internes et externes, ou intrinsèques et accessoires.

Les causes internes ou intrinsèques qui passent pour dépendre de nous, n'en dépendent point. Elles appartiennent à l'organisation et à l'éducation, qui a pour ainsi dire plié notre âme ou modifié nos organes.

Les autres viennent de la volupté, des richesses, des sciences, des dignités, de la réputation, etc.

Le bonheur qui depend de l'organisation est le plus constant et le plus difficile à ébranler; il a besoin de peu d'aliments, mais c'est le plus beau présent de la nature.

Le malheur qui vient de la même source est sans remède, si ce n'est quelques palliatifs fort incertains.

Le bonheur de l'éducation consiste à suivre les sentiments qu'elle nous a imprimés et qui s'effacent à peine. L'âme s'y laisse entraîner avec plaisir, la pente est douce et le chemin bien frayé; il lui est violent d'y résister, cependant son chef-d'œuvre est de vaincre cette pente, de dissiper les préjugés de l'enfance et d'épurer l'âme au flambeau de la raison. Tel est le bonheur réservé aux philosophes (1)......

Rien ne prouve mieux qu'il est un bonheur de tempérament que tous ces heureux imbéciles que chacun connaît, tandis que tant de gens d'esprit sont malheureux. Il semble que l'esprit donne la torture au sentiment (2).

(1) Pages 98, 99, 100.

(2) L'esprit conduit généralement au scepticisme, et le scepticisme nuit beaucoup au sentiment. Pourquoi faut-il que dans

De plus, les animaux viennent à l'appui de ce système. Lorsqu'ils sont en bonne santé et que leurs appétits sont satisfaits, ils goûtent le sentiment agréable attaché à cette satisfaction, et par conséquent cette espèce est heureuse à sa manière. Sénèque le nie en vain. Il se fonde sur ce qu'ils n'ont pas la connaissance intellectuelle du bonheur comme si les idées métaphysiques influaient sur le bien-être, que la réflexion lui fût nécessaire. Combien d'hommes stupides qu'on soupçonne moins de réfléchir qu'un animal parfaitement heureux. La réflexion augmente le sentiment, mais elle ne le donne pas plus que la volupté ne fait naître le plaisir. Hélas! doit-on s'applaudir de cette faculté? Elle vient tous les jours et s'exerce pour ainsi dire si à contre-sens qu'elle écrase le sentiment et déchire tout.

Je sais que lorsqu'on est heureux par elle et qu'elle se trouve comme dans le droit fil des sensations, on l'est davantage ; le sentiment est excité par cette sorte d'aiguillon; mais en fait de malheur, Paris dans mon sens ordinaire, quel don plus cruel et plus funeste ! C'est le poison de la vie.

La réflexion est souvent presque un remords (1).

Au contraire, un homme que son instinct rend content l'est toujours sans savoir ni comment ni pourquoi, et il l'est à peu de frais. Il n'en a pas plus coûté pour faire cette machine que celle d'un animal, tandis qu'il y en a une infinité d'autres pour la félicité desquelles la fortune, la renommée, l'amour et la nature se sont en vain épuisées; malheureuses à

bien des cas le cerveau torture le cœur, ou le cœur le cerveau? Je sais bien qu'il y a des gens chez qui ces deux organes ne se contrarient point, mais ces gens sont plus clair-semés qu'on ne le croit.

(1) On ne saurait le nier; aussi les gens réfléchis sont-ils généralement indécis, malheureux et timorés.

grands frais, parce qu'elles sont inquiètes, impatientes, avares, jalouses, orgueilleuses, esclaves de mille passions : on dirait que le sentiment ne leur a été donné que pour les vexer, ou que leur génie ne leur est venu que pour tourmenter et dépraver leur sentiment (1).

Comme preuve de ce bonheur organique, automatique ou naturel, comme il l'appelle, il cite l'influence des narcotiques tels que l'opium, qui nous plonge dans un océan de sensations délicieuses, l'influence de certains remèdes.

Jusqu'à présent les idées, les aperçus de La Mettrie n'ont, il faut en convenir, rien de répréhensible; mais où les choses se gâtent, c'est quand, à propos du bonheur organique, il se met en mesure de nous démontrer que le remords est un des plus grands ennemis de ce bonheur et empoisonne bien inutilement la vie de la plupart des gens. Il émet à ce sujet toute une théorie où, à travers de nombreuses insanités, on rencontre cependant quelques réflexions assez justes et originales. Quoi qu'il en soit, c'est cette manière de voir qui surtout lui a valu la mauvaise réputation dont il jouit aux yeux de presque tous les philosophes et moralistes de profession.

(1) Pages 104, 105, 106.

Rétrogradons, dit-il (1), vers notre enfance et nous trouverons quelle est l'époque des remords. D'abord ce n'était qu'un simple sentiment, reçu sans examen et sans choix et qui s'est aussi fortement gravé dans le cerveau qu'un cachet dans une cire molle. La passion, maîtresse souveraine de la volonté, peut bien étouffer ce sentiment pour un temps, mais il renaît, quand elle cesse, et surtout lorsque l'âme, rendue à elle-même, réfléchit de sang-froid; car alors les premiers principes qui forment la conscience, ceux dont elle a été imbue, reviennent et c'est ce qu'on appelle remords, dont les effets varient à l'infini.

Le remords n'est donc qu'une fâcheuse réminiscence, qu'une ancienne habitude de sentir, qui reprend le dessus. C'est, si l'on veut, une trace qui se renouvelle et par conséquent un vieux préjugé que les passions et la volupté n'endorment point si bien qu'il ne se réveille presque toujours tôt ou tard. L'homme porte ainsi en soi-même le plus grand de ses ennemis.

Il le suit partout et, comme Boileau le dit du chagrin, d'après Horace, il *monte en croupe et galope avec lui.*

Heureusement ce cruel ennemi n'est pas toujours vainqueur. Toute autre habitude ou plus longue ou plus forte doit le vaincre nécessairement. Le sentier le mieux frayé s'efface, comme on ferme un chemin ou on comble un précipice. Autre éducation, autre cours des esprits, autres traces dominantes, autres sentiments enfin, qui ne peuvent pénétrer notre âme sans s'élever sur les débris des premiers, qu'un nouveau mécanisme abolit.

Voici maintenant des faits incontestables. Ceux qui

(1) Pages 128 et suiv.

sur mer, prêts à mourir de faim, mangent celui de leurs compagnons que le sort sacrifie, n'ont pas plus de remords que les anthropophages.

Telle est l'habitude, telle est la nécessité, par qui tout est permis.

Autre religion, autres remords; autre temps, autres mœurs. Lycurgue faisait jeter à l'eau les enfants faibles et malsains (1) en s'applaudissant de sa sagesse. Voyez sa vie dans Plutarque, elle seule vous fournira en détail la preuve de ce que j'avance en gros. Vous verrez qu'on ne connaissait à Sparte ni pudeur, ni vol, ni adultère. Ailleurs, les femmes étaient communes et vulgivagues comme les chiennes; ici, elles étaient livrées par le mari au premier beau garçon bien fait. Autrefois, les femmes seules rougissaient d'avoir leurs adorateurs pour rivaux, tandis que ceux-ci triomphaient en méprisant l'amour et les grâces.

Un fléau de l'humanité, plus terrible que tous les crimes ensemble et qui n'est suivi d'aucun repentir (2), c'est le carnage de la guerre. Ainsi l'a voulu l'ambition des princes : tant la conscience qui produit ce repentir est fille des préjugés.

Et cependant cet excellent sujet qui, emporté par un premier mouvement, a assommé un mauvais citoyen, ou qui s'abandonne à une passion dont il n'est

(1) Ce procédé odieux et barbare ne saurait être approuvé, mais il est certain que si on l'appliquait à notre société, la race ne pourrait qu'y gagner et le nombre des malheureux que diminuer.

(2) Comme cette pensée est vraie! La guerre n'est pas autre chose qu'une série de meurtres. La persistance que mettent les hommes à s'entre-déchirer, même dans un siècle qui ose se proclamer civilisé, prouve qu'il leur faudra encore des siècles pour se dépouiller de ces instincts sauvages qui forment le fond de leur nature et dénotent leur parenté avec les animaux. Ces instincts disparaîtront-ils jamais? Hélas! nous ne le pensons pas.

pas le maître, cet homme, dis-je, du plus rare mérite, est tourmenté par des remords qu'il n'eût point eu s'il eût tué un adversaire en brave ou si un prêtre, légitimant sa tendresse, lui eût donné le droit de faire ce que fait toute la nature.

Ah! si les grâces sont faites pour sauver d'illustres malheureux, si en certains cas leur usage est plus auguste et plus royal, comme Descartes l'insinue, que la rigueur des lois n'est terrible, la plus essentielle, à mon avis, est de l'exempter de remords.

L'homme, surtout l'honnête homme, serait-il fait pour être livré à des bourreaux, lui que la nature a voulu attacher à la vie par tant d'attraits que détruit un art dépravé? Non. Je veux qu'il doive à la force de la raison ce que tant de scélérats doivent à la force de l'habitude. Pour un fripon qui cessera d'être malheureux, reprenant une paix et une tranquillité qu'il n'a pas méritées vis-à-vis des autres hommes, combien de sages et vertueuses personnes, mal à propos tourmentées dans le sein d'une vie innocemment douce et délicieuse, secouant enfin le joug d'une éducation trop onéreuse, n'auront plus que de beaux jours sans nuage, et feront succéder un plaisir délicieux à l'ennui que les dévorait!

Connaissons mieux l'empire de l'organisation. Sans la crainte des lois, nul méchant ne serait retenu (1). Les remords sont inutiles (ou du moins ce qui les

(1) Cela est bien vrai, les événements horribles qui viennent de se passer en plein XIXe siècle, dans une société civilisée, le démontrent incontestablement. Hélas! oui, convenons-en, le meilleur gardien de la morale est encore le gendarme et le sergent de ville; le *droit de la force* n'est malheureusement pas une fiction, la *force* dirige tout dans la nature comme dans les sociétés : le nier, c'est nier l'évidence. Les Allemands, beaucoup plus pratiques que nous, n'ont commis ni erreur ni crime en proclamant le *droit de la force;* tâchons seulement de le mettre de notre côté, voilà tout.

fait) avant le crime; ils ne servent pas plus après que pendant le crime. Le crime est accompli quand ils paraissent et il n'y a que ceux qui n'en ont pas besoin qui puissent en profiter.

Le tourment des autres empêche rarement (si jamais) leur rechute.

Si le remords nuit aux bons et à la vertu dont il corrompt les fruits, et qu'il ne puisse servir de frein à la méchanceté, il est donc au moins inutile au genre humain. Il surcharge des machines aussi à plaindre que mal réglées, entraînées vers le mal, comme les bons vers le bien, et ayant déjà trop par conséquent de la frayeur des lois dont le filet nécessaire les prendra tôt ou tard.

Si je les soulage de ce fardeau de la vie, elles en seront moins malheureuses et non plus punies. En seront-elles plus méchantes ? Je ne le crois pas, car puisque le remords ne les rends pas meilleures, il n'est pas dangereux pour la société de les en délivrer. La bonne philosophie se déshonorerait en pure perte en réalisant des spectres qui n'effrayent que les plus honnêtes gens, tant est simple, au lieu d'être ferme, la probité!

Félicitons ceux-ci, plaignons les autres, que rien ne peut contenir; la nature les a traités plus en marâtre qu'en mère.

Pour être heureux, il faudrait qu'ils eussent autant de philosophie que d'incertitude d'impunité.

Puisque les remords sont un vain remède à nos maux, qu'ils troublent même les eaux les plus claires, sans clarifier les moins troubles, détruisons-les donc; qu'il n'y ait plus d'ivraie mêlée au bon grain de la vie et que ce cruel poison soit chassé pour jamais. Ou je me trompe fort, ou cet antidote peut du moins le corriger. Nous sommes donc en droit de conclure que

si les joies puisées dans la nature et la raison sont des crimes, le bonheur des hommes est d'être criminels. . . . .

. . . . . Les méchants (1) peuvent être heureux, s'ils peuvent être méchants sans remords. J'ose dire plus : celui qui n'aura point de remords vivra dans une telle familiarité avec le crime, que les vices seront pour lui des vertus, et sera plus heureux que tel autre qui après une belle action se repentira de l'avoir faite, et par là en perdra tout le prix. Tel est le merveilleux empire d'une tranquillité que rien ne peut troubler. O toi qu'on appelle communément malheureux, et qui l'est en effet vis-à-vis de la société, devant toi-même tu peux donc être tranquille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par la réflexion (si elle en a la force) ou par des habitudes contraires plus puissantes. Si tu n'avais été élevé dans les idées qui en sont la base, tu n'aurais point eu ces ennemis à combattre. Ce n'est pas tout, il faut que tu méprises la vie autant que l'estime et la haine publiques. Alors, en effet, je le soutiens, parricide, incestueux, voleur, scélérat, infâme et juste objet de l'exécration des honnêtes gens, tu seras heureux cependant. Car quel malheur ou quel chagrin peuvent causer des actions qui si noires et si terribles qu'on les suppose, ne laisseraient (suivant l'hypothèse), aucune trace de crime dans l'âme du criminel.

On ne saurait blâmer et flétrir trop énergiquement les idées qui précèdent, toutefois je dois ajouter, pour être juste, que parmi tous les sophismes qu'on rencontre dans les ouvrages de

(1) Pages 173 et suiv.

La Mettrie, celui-ci seul mérite la réprobation des honnêtes gens. Et encore, remarquez-le bien, La Mettrie en traitant cette question du remords parle en *médecin* plutôt qu'en *philosophe* et en moraliste ; il constate un fait et cherche à l'expliquer.... à sa façon, il est vrai. D'ailleurs, le paradoxe étant inepte et insoutenable, n'offre, par conséquent, aucun danger pratique. La Mettrie se garde soigneusement en outre de chercher à répandre cette doctrine, il lui attribue tout au plus la valeur d'une boutade philosophique, boutade que l'on peut se permettre dans un livre, mais non en public (1).

Il sait fort à propos rappeler à ceux auxquels il conseille de chasser le remords que les lois et la justice sont là prêts à châtier les criminels comme ils le méritent.

(1) Les lignes suivantes, que j'emprunte à La Mettrie lui-même, confirment ce que j'avance. « J'ai cru prouver, dit-il, que les remords sont des préjugés de l'éducation et que l'homme est une machine qu'un fatalisme absolu gouverne impérieusement ; j'ai pu le montrer, je veux bien le croire, mais, à supposer, comme je le pense sincèrement, que cela soit *philosophiquement* vrai, qu'importe ? Toutes ces questions peuvent être mises dans la classe du *point mathématique* qui n'existe que dans la tête des géomètres et de tant de problèmes de géométrie et d'algèbre dont la solution claire et idéale montre toute la force de l'esprit humain, force qui n'est pas ennemie des lois, théorie innocente et de pure curiosité, qui est si peu réversible à la pratique qu'on n'en peut faire plus d'usage que de toutes ces vérités métaphysiques de la plus haute géométrie. » Extrait du *Discours préliminaire* qui se trouve en tête de ses œuvres.

Écoutons-le :

Mais si tu veux vivre, dit-il, prends-y garde, la politique n'est pas si commode que ma philosophie. La justice est sa fille, les bourreaux et les gibets sont à ses ordres : crains-les plus que ta conscience et les dieux.

Qu'on ne dise point, continue-t-il, que j'invite au crime (1). Je ne soutiens pas, à Dieu ne plaise, la méchanceté, trop opposée à mon caractère; j'y compatis, parce que j'en trouve l'excuse dans l'organisation même, quelquefois difficile et même impossible à dompter.

Les chevaux ne sont pas les seuls animaux qui prennent le mors aux dents. Que chacun s'examine, qu'il se rappelle ses anciennes colères, ses vengeances, ses querelles, et tant d'autres mouvements qui l'ont emporté, et il se trouvera cheval comme un autre. Tout homme fougueux et violent en est un. »

Et plus loin :

Je ne moralise, ni ne prêche, ni ne déclame, j'*explique*. Je suis et me fais honneur d'être un citoyen zélé; mais ce n'est point en cette qualité que j'écris, c'est comme philosophe. Comme tel, je vois que Car-

(1) « J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans lequel il a été entraîné comme on l'est surtout par ce qu'on nomme premier mouvement, il en aura cependant, il en sera poursuivi : on ne se dépouille point sur une simple lecture de principes si accoutumés qu'on les prend pour naturels. La conscience ne se racornit qu'à force de scélératesse et d'infamie, pour lesquelles, loin d'y inviter, à Dieu ne plaise, j'ai tâché d'inspirer toute l'horreur dont je suis moi-même pénétré. » (*Discours préliminaire* des œuvres de La Mettrie.)

touche était fait pour être Cartouche, comme Pyrrhus pour être Pyrrhus; je vois que l'un était fait pour voler et tuer à force cachée, l'autre à force ouverte. Les conseils sont inutiles à qui est né avec la soif du carnage et du sang : il pourra bien les applaudir, les écouter, mais non les suivre. Voilà ce que me dicte la philosophie. »

L'*amour public* me dicte autre chose. Je déplore le sort de l'humanité, d'être pour ainsi dire en d'aussi mauvaises mains que les siennes. Je suis *fâché de croire tout ce que je dis*, mais je ne me repens point de dire ce que je crois.

A travers ce qui semble révolter au premier coup d'œil, les gens qui ne sont pas sans odorat, pénétrant l'écorce, trouveront que ma philosophie ne s'élève pas sur les débris de la société.

Je ne puis trop insister sur cet article, qu'on y prenne bien garde, et *qu'on distingue en même temps l'homme de l'auteur*. Je n'*enhardis point les méchants*, je les plains par humanité, je les tranquillise par raison. Si je les soulage d'un pesant fardeau, je *ne reconnais pas moins qu'ils en sont eux-mêmes un bien plus onéreux pour la société.* Elle a ses coutumes et ses lois et ses armes, je ne suis point ici son vengeur ni son appui.

Thémis ne m'a point remis sa balance, elle ne m'a point chargé de peser les vices et les vertus, les peines et les récompenses. Et comme Crébillon n'en est pas plus noir pour avoir fait la tragédie d'*Atrée et Thyeste*, je n'en suis pas moins vertueux pour avoir essayé de défendre les vices absolus.

Pour exempter de remords, il ne s'ensuit pas que je sois capable de ce qui les donne. Pour savoir apprécier les hommes, il ne s'ensuit pas que je dédaigne de les servir et que je tende à leur ruine. Je

déteste au contraire tout ce qui nuit à la société. Je voudrais que ces armes de la politique (les remords) fussent aussi effrayants et efficaces que la potence et l'échafaud.

Ou plutôt que ne puis-je empêcher les hommes de se nuire les uns aux autres. Que ne puis-je les pétrir en quelque sorte comme une pâte excellente, les tourner à la sûreté, à l'avantage, à l'agrément de la patrie! Qu'ils seraient nobles, doux, tendres, désintéressés, généreux, compatissants, sans envie, sans autre ambition que d'être utiles, contents de tout, sans excepter la fortune et les succès de leurs propres ennemis! Mais il n'y en aurait point dans la société que je suppose, elle ne formerait qu'une famille dans laquelle chacun coulerait dans le sein d'une tranquille et vertueuse volupté des jours purs et sereins, semblables à ces ruisseaux dont l'onde, claire et filtrée à travers des pierres poreuses qui la rendent encore plus belle, se répand dans la prairie suivant un cours si naturel et une pente si douce qu'elle paraît véritablement ne point l'arroser sans plaisir. C'est l'image de la vie d'un bon citoyen.

Comme l'honnête homme, le probe et vertueux philosophe perce dans ces pages! Ne rachètent-elles pas et au delà celles que j'ai citées plus haut? Est-il possible, vraiment, d'oser prétendre que La Mettrie était un homme dangereux, n'aspirant qu'à tout détruire, tout renverser, morale, société, lois, etc....? Enfin, pour terminer, je ne puis me dispenser de citer ce

beau passage qui doit l'amnistier pleinement :

Les criminels, les méchants, les ingrats, ceux enfin qui ne sentent point la nature, tyrans malheureux et indignes du jour, ont beau se faire un cruel plaisir de leur barbarie, il est des moments de calme et de réflexion où la conscience vengeresse s'élève, dépose contre eux et les condamne à être presque sans cesse déchirés de leurs propres mains. Qui tourmente les hommes, est tourmenté par lui-même, et les maux qu'il sentira seront la mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaisir à faire le bien, à sentir, à reconnaître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant et généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux. (*L'Homme machine.*)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LES

ŒUVRES DE LA METTRIE

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LES

ŒUVRES DE LA METTRIE (1)

Le signe * placé devant le titre des ouvrages indique qu'ils ont été publiés sans le nom de l'auteur.

Animaux (Les) plus que machines. Berlin, 1750. In-8.

* *Art (L') de jouir.* Berlin, 1751. In-12.

* *Épître à mon esprit, ou l'Anonyme persiflé.* Paris, Valade, 1774. Brochure in-8.

* *Essais sur l'esprit et les beaux esprits.* Amsterdam, chez les frères Bernard, sans date (1740). In-12 de 42 pages.

En voici le sommaire : Chapitre I. Exposition de l'ouvrage. — Chapitre II. Des divers esprits. — Chapitre III. Portraits des beaux esprits; de M. de L'Empesé. — Chapitre

(1) Cette notice est beaucoup plus complète et détaillée que celle que donne Quérard dans la *France littéraire*.

16.

IV, Portrait de M. D**. — Chapitre V. Portrait de M. F**** (Fontenelle). — Chapitre VI. Portrait de l'abbé Desfontaines. — Chapitre VII. Portrait de M. de M***. — Chapitre VIII. Portrait de M. de la C***. — Chapitre IX. Portrait de M. G**. — Chapitre X. Portrait de l'abbé de P**. — Chapitre XI. Portrait de M. de C*** le fils (Crébillon fils). — Chapitre XII. Portrait de M. Rollin. — Chapitre XIII. Portrait de M. P**. — Chapitre XIV. Portrait de M. de V*** (Voltaire). — Chapitre XV. Caractère du faux bel esprit. — Chapitre XVI. Conseils sur l'art d'écrire. — Chapitre XVII. Problème.

Cet opuscule se trouve souvent relié à la suite de *La Politique du médecin de Machiavel,* et dans la brochure intitulée : *Seconde partie du Joli Recueil ou l'histoire de la querelle littéraire où les auteurs s'amusent en amusant le public.* Genève, 1771, in-12. (Voyez p. 15.)

* *Essais sur le raisonnement,* dédiés à Messire de La Peyronie. 1744. 16 pag. in-8.

* *Faculté (La) vengée,* comédie en trois actes, par M. ***, docteur-régent de la Faculté de Paris. A Paris, chez Quillau, libraire et imprimeur de la Faculté, rue Galande, près la place Maubert. 1747. In-8° de 182 pages.

Cet ouvrage a dû être imprimé, non pas à Paris, comme le porte le titre, mais en Hollande; il est d'une lecture agréable et renferme des traits spirituels; c'est réellement une excellente satire.

A la dernière page se trouve une liste des « vrais noms des acteurs »; la voici :

Somnambule	MOLIN.
La Tulipe	FALCONET.
Jaunisse	MARCOT.
Don-Quichotte	DIONIS.
Sot-en-cour	BOUILLAC.
Gresillon	HELVÉTIUS.
Vardaux	POUCE.
Savantasse	ASTRUC.
Bavaroise	PROCOPE.
Chat-Huant	(LA METTRIE).
Muscadin	SIDOBRE.
Maqui	BOYER.
Boudineau	BOURDELIN.
Pluton	AUTRE MAQUI.

Cette satire a encore été réimprimée sous le titre suivant : *Les Charlatans démasqués, ou Pluton vengeur de la Société de médecine*, comédie ironique en trois actes. Paris et Genève (Hollande), 1762. In-8, avec la clef.

« L'éditeur anonyme de cette réimpression qui porte le nom de La Mettrie, a mis en tête un avertissement qui sert d'éclaircissement à la pièce. » *Note de Barbier.*

La *Bibliothèque du Théâtre-Français* contient une analyse succincte de cette satire. Voy. t. III, p. 333.

* *Histoire naturelle de l'âme*, traduite de l'anglais de M. Charp, par feu M. H***, de l'Académie des sciences. La Haye, Néaulme, 1745. In-8.

Nouv. édit. Oxford, aux dépens de l'auteur, 1747. In-12. A la fin de cette seconde édition on trouve une *Lettre critique de M. de La Mettrie sur l'Histoire naturelle de l'âme*, à Mme la marquise du Châtelet.

Il y a une réfutation de cet ouvrage intitulée : *Lettre à M....., maître en chirurgie, sur l'Histoire naturelle de l'âme*. 1745, in-12 (anonyme). Son auteur est l'abbé François-Bruno Tandeau.

* *Homme (L') machine*. A Leyde, de l'impr. d'Élie Luzac fils, 1748. In-12 de 148 pages.

Cette première édition est devenue assez rare. Elle renferme en tête un avertissement de l'imprimeur et une dédicace à Haller.

Homme machine (L'), avec une introduction et des notes de Jules Assézat, précédé de l'éloge de l'auteur, par Frédéric II, roi de Prusse. In-16, 1865, Frédéric Henry. 4 fr.

« En tête de ce volume, M. Assézat a publié une excellente petite notice sur la vie et les œuvres de La Mettrie. Cette notice est la seule appréciation sérieuse et impartiale qu'on ait jamais émise sur La Mettrie, ce philosophe si calomnié et si incompris. La notice de M. Assézat vaut mieux à elle seule que tout ce qu'ont débité sur l'auteur de l'*Homme machine* les Villemain, Cousin, Damiron, et autres philosophailleurs enduits d'infini, ivres d'objectif et de subjectif. »

La Lorgnette philosophique, par Nérée Quépat, p. 12-13.

Tout récemment, cet ouvrage a été traduit en italien par

un homme remarquable, M. Stefanoni, directeur du *Libero Pensiero* de Milan.

L'*Uomo macchina, versione dal francese, con prefazione e note di Stefanoni Luigi.* Milano, Presso F. Gareffi, tipografo editore, via Larga, numero 35, 1866. 1 vol. in-18.

* *Homme (L') plante.* Potsdam, Christ. Fréd. Voss, sans date (vers 1748). In-12.

Le petit homme à longue queue, 1751.

Pamphlet dirigé contre Haller, et cité par d'Argens dans *Ocellus Lucanus*. Édition de 1762, page 245.

C'est tout ce que nous savons sur cette pièce, que nous n'avons jamais vue en brochure, si toutefois elle a jamais paru sous cette forme. On peut supposer qu'elle a été publiée dans quelque journal périodique de l'époque.

Lettre critique de M. de La Mettrie sur l'histoire naturelle de l'âme. A Mme la marquise du Châtelet. 12 pages.

Elle se trouve à la suite de l'*Histoire naturelle de l'âme*, édition de 1747; mais nous ne pensons pas qu'elle ait été publiée en brochure.

* *Lettres de M. D. L. M., docteur en médecine, sur l'art de conserver la santé et de prolonger la vie.* Paris, Prault, 1738. In-12 de 34 pages.

Mémoire sur la dyssenterie, par M. de La Mettrie, médecin ordinaire du roi de Prusse et de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin. A Paris, chez Desaint et Saillant, 1750. In-12 de 116 pages.

Réimprimé aussi avec le *Traité de l'asthme*, suivant Quérard. Voyez plus loin.

* *Observations de médecine pratique.* Paris, Huart, 1743. In-12.

* *Ouvrage de Pénélope, ou le Machiavel en médecine.*

Berlin et Genève (Hollande), 1748. 2 vol. — Supplément avec la clef. Berlin, 1750. 1 vol. En tout 3 vol. in-12.

La Mettrie a publié cette satire sous le nom d'Aletheius Demetrius. Un anonyme en a fait imprimer un abrégé sous ce titre : *Caractères des médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément et celle de ce qu'ils devraient être, d'après Pénélope.* Paris (Hollande), 1760. In-12.

* *Politique du médecin de Machiavel, ou le chemin de la fortune ouvert aux médecins.* Ouvrage réduit en forme de conseils, par le docteur Fum-Ho-Ham, et trad. sur l'original chinois par un nouveau maître ès arts de Saint-Côme. Première partie, qui contient les portraits des plus célèbres médecins de Pékin. Amsterdam, frères Bernard, sans date (1746). In-12 de XXVIII et 64 pages.

Les vingt-huit pages préliminaires contiennent un avant-propos et un discours de Fum-Ho-Ham à l'empereur Kien-Long.

Cet ouvrage fut condamné, par arrêt du Parlement du 9 juillet 1746, à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice.

Cette satire est devenue assez rare, ainsi que les deux précédentes.

Propagation (De la) du genre humain (par un anonyme), suivi de l'*Art de jouir* et de l'*Homme plante,* par La Mettrie. Paris, Prudhomme, an VII (1799). In-12.

Rabelais ressuscité.

Dans sa *Faculté vengée* (voy. p. 170), La Mettrie annonce cette satire comme étant sur le point de paraître. Il renouvelle encore cette promesse dans le tome I (voy. à la préface) de l'*Ouvrage de Pénélope,* qui parut un an après la *Faculté vengée.* Nous croyons toutefois que ce *Rabelais ressuscité* est demeuré à l'état de projet, car jamais nous ne l'avons vu, jamais nous n'en avons trouvé la moindre trace.

Dans la *Faculté vengée* (voy. p. 170), il annonçait encore l'apparition du *Médecin imaginaire de Chat-Huant,* qui n'a jamais paru non plus.

* *Réponse à l'auteur de la Machine terrassée*, 1749. Brochure in-18 de 24 pages (publiée sans indication de lieu et de nom d'auteur).

Cette petite brochure est fort rare. Je suis tenté de l'attribuer à La Mettrie, car j'y trouve certaines tournures de phrases et surtout certaines interjections que l'on rencontre fréquemment dans ses ouvrages.

L'*Épitre à Mademoiselle A. C. P., ou la Machine terrassée*, pamphlet dirigé contre La Mettrie, a été inséré dans ses *Œuvres philosophiques*, éditions de 1774 et de 1796, mais cette *Réponse* ne s'y trouve pas.

Cette *Épître* a été également publiée à part en 1749, brochure in-16 de 23 pages (sans nom d'auteur et sans indication de lieu). — Rare aussi en brochure.

Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux. Berlin, 1750. In-4.

* *Saint-Côme vengé, ou Critique du traité d'Astruc : De morbis venereis*. Strasbourg, Doulsecker, 1744. In-8.

Traité de la petite vérole, avec la manière de guérir cette maladie suivant les principes de M. Herman Boerhaave et ceux des plus habiles médecins de notre temps, par M. de La Metrie (*sic*), docteur en médecine. Paris, chez Huart et Briasson, 1740. In-12.

Cet ouvrage est précédé d'un discours préliminaire de 21 pages.

Traité de l'asthme et de la dyssenterie. 1750. In-8.

Traité (Nouveau) des maladies vénériennes. 1739. In-12.

Traité du vertige, avec la description d'une catalepsie hystérique et une lettre à M. Astruc, dans laquelle on répond à la critique qu'il a faite d'une dissertation de l'auteur sur les maladies vénériennes, par M. de La Mettrie, docteur en médecine. Rennes,

Garnier, 1737. In-12. — Nouv. édit. Paris, Huart et Briasson, 1738. In-12.

Réimprimé en 1741 à la suite de l'*Abrégé de la Théorie chimique tirée des écrits de Boerhaave.*

* *Vénus métaphysique, ou Essai sur l'origine de l'âme humaine*, par M. L.... Berlin, Voss, 1752. In-12.

Œuvres de médecine. Berlin, 1755. In-4.

Œuvres philosophiques. Londres (Berlin), 1751. In-4. — Nouvelle édition, précédée de l'éloge de l'auteur, par Frédéric II. Berlin, 1774. 2 vol. in-8; Amsterdam, 1774. 3 vol. in-12; Berlin (Paris, Ch. Tutot), 1796. 3 tomes en un volume in-8.

Les éditions les plus complètes sont celles de 1774 et de 1796.

Celle de 1774, en 3 vol., renferme : Tome I. Discours préliminaire. — Traité de l'âme (autrement dit Histoire naturelle de l'âme). — Abrégé des systèmes pour faciliter l'intelligence du Traité de l'âme. (Cet abrégé des systèmes n'est autre chose que la réunion des notes éparses qui se trouvent dans les éditions de l'*Histoire naturelle de l'âme.* Voy. page 174 (édit. de 1747) et suivantes.)

Tome II. L'*Homme plante.* — *Les Animaux plus que machines.* — *Discours sur le Bonheur.* — *Épître à Mademoiselle A. C. P., ou la Machine terrassée* (cette épitre, je l'ai déjà dit, est un pamphlet dirigé contre La Mettrie, et qu'on a inséré dans ses œuvres, ainsi que l'*Homme plus que machine*, d'Élie Luzac).

Épître à mon esprit, ou l'Anonyme persiflé.

La Volupté. — C'est une sorte de poëme en prose, dont nous n'avons pas parlé dans le courant de cet ouvrage parce qu'il n'a absolument aucune valeur et aucune importance.

Tome III. Dédicace à Haller. — L'Homme machine. — L'homme plus que machine (d'Élie Luzac). Précédemment cet ouvrage avait paru en 1748. Londres (Hollande). Petit in-12. — Système d'Épicure. — L'Art de jouir.

L'édition de 1796 contient seulement en plus de celle-ci l'éloge de La Mettrie par Frédéric II.

On doit encore à La Mettrie la traduction de sept ouvrages de Boerhaave, qui sont : 1° Le *Traité du feu* (1734); 2° *Sys-*

tème sur les maladies vénériennes (1735); 3° *Les Aphorismes sur la connaissance et la cure des maladies* (1738); 4° Le *Traité de la matière médicale* (1739); 5° Les *Institutions de médecine* (1740); 6° Un *Abrégé de la Théorie chimique*, tirée des écrits de Boerhaave (1741); 7° Les *Institutions et Aphorismes*, avec un commentaire du traducteur (1743). On lui doit aussi la traduction du *Traité de la vie heureuse de Sénèque*, qu'il fit précéder de l'*Anti-Sénèque, ou Discours sur le bonheur*, qui se trouve dans ses *Œuvres philosophiques*. Voyez pour l'indication, détaillée du titre, date, lieu et format de ces traductions la liste des œuvres de *Boerhaave* et de *Sénèque*, dans la *France littéraire* de Quérard.

NOTICE

SUR LES

AUTOGRAPHES DE LA METTRIE

NOTICE

SUR LES

AUTOGRAPHES DE LA METTRIE

Les lettres autographes de La Mettrie sont excessivement rares.

M. Étienne Charavay, dont la compétence est grande en cette matière, a eu l'amabilité de faire des recherches qui, malheureusement, sont demeurées infructueuses. Il n'a pu me signaler qu'un seul autographe de La Mettrie, assez insignifiant d'ailleurs.

La Mettrie (Julien-Offray), médecin des gardes françaises, disciple de Boerhaave, membre de l'Académie de Berlin.

Lettre autographe signée au comte Algarotti. Berlin (sans date) une page pleine in-4°.

Prescriptions hygiéniques, conseils, etc.....

(Vendue 3 fr. 75 c. en 1855).

Je me suis encore adressé à M. le baron Feuillet de Conches, écrivain de talent, célèbre amateur, dont la collection d'autographes jouit d'une réputation européenne; je transcris intégralement sa réponse :

Monsieur,

Je ne possède rien du médecin La Mettrie, patronné par Frédéric II. A la réception de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai eu sur le champ recours à un volume composé de lettres d'écrivains de son groupe, et je n'y ai rien trouvé de la main de La Mettrie; mais, à la suite de lettres de Baculard d'Arnaud, se trouve une pièce de vers à ce médecin. La voici :

Généreux La Métrie (*sic*), appui de l'innocence,
O mon cher bienfaiteur! Toi dont la fermeté
Du malheureux embrasse la deffense (*sic*),
Et jusqu'aux pieds du roi porte la vérité,
Poursuis, de tes vertus ose achever l'ouvrage.
Si tes écrits hardis révoltent le lecteur,
Fais voir que dans les mœurs est l'âme d'un vrai sage,
Et que l'homme est en toi différent de l'auteur.
Laisse ce scélérat, cette lèpre de crimes,
    Nous prêcher dans ses folles rimes
L'amour de ces vertus que n'eût jamais son cœur;
    Et par une image contraire,
Sous les traits enjoués d'un génie enchanteur,
Voïons (*sic*) dans La Métrie (*sic*) un heureux possesseur
De toutes ces vertus que peint si bien Voltaire.

Ce n'est point signé, mais l'écriture approche de celle de Baculard, toutefois je n'affirme pas que ce soit de lui.

Je regrette, monsieur, de n'avoir pas mieux à vous offrir et j'ai l'honneur...., etc..,

FEUILLET DE CONCHES.

NOTICE

SUR LES

PORTRAITS DE LA METTRIE

NOTICE

SUR LES

PORTRAITS DE LA METTRIE

Nous ne connaissons que trois portraits de La Mettrie, qui à vrai dire se réduisent à un seul, celui qui a été gravé par G. F. Schmidt (sans date), in-4°, car les deux autres ont été copiés sur celui-là.

Le portrait de Schmidt est admirablement gravé; de plus, fort rare. La Mettrie y est représenté de trois quarts. En dessous on lit ces vers, signés Désormes :

Sous ces traits vifs, tu vois le maître
Des jeux, des ris et des bons mots;
Trop hardi d'avoir de son être
Osé débrouiller le cahos.
Sans un sage il étoit la victime des sots.

Le second, toujours gravé d'après l'original, et assez finement aussi, doit avoir été exécuté pour quelque traduction allemande d'un livre de La Mettrie, car ses

titres officiels y sont mentionnés en allemand. Il date aussi du XVIIIe siècle et est signé P. C. G. Fritzsch.

Le troisième enfin, de date toute moderne, a été dessiné et gravé, d'après l'original également, par Jouannin, mais il est d'une pauvre exécution. Il ne se vend d'ailleurs que 50 centimes à 1 franc, chez Vignières, le célèbre marchand d'estampes, l'homme de notre siècle, qui connaît le mieux les gravures, les estampes et tout ce qui s'y rapporte.

FIN

TABLE

DES CHAPITRES

TABLE

DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

SIMPLES NOTES PRISES PENDANT LE SIÉGE DE PARIS. Paris, Ernest Thorin, éditeur. 1871. Brochure in-8. » 60

LE CHASSEUR D'ALOUETTES AU MIROIR ET AU FUSIL. Paris, A. Goin, éditeur, 1871. 1 vol. in-18, avec figures. 1 50

Cet ouvrage fait partie de l'***Encyclopédie illustrée du Sportsman.***

LA LORGNETTE PHILOSOPHIQUE, *dictionnaire des grands et des petits philosophes de mon temps*. Paris, librairie des Bibliophiles, 1872, 1 vol. in-18, tiré uniquement sur papier vergé de Hollande. 4 »

Il n'en reste plus que quelques exemplaires.
Cet ouvrage sera prochainement réimprimé avec plus de 200 notices nouvelles.

Pour paraître prochainement :

BIBLIOGRAPHIE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE 1 vol. in-4°.

Imprimé à Paris

PAR D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338.

